

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manqué

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

VOL. 8, No 46.

NOVEMBRE 1897.

PRIX 10 CENTS

PER
B-139

**A BONNE
LITTÉRATURE
FRANÇAISE**
PARAISANT
LE PREMIER
DE CHAQUE MOIS

MAGAZINE LITTÉRAIRE

La Belle aux Gants Noirs



LEPROHON & LEPROHON

Libraires-Éditeurs,

No 1629, RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL, Can.

DERNIERES NOUVEAUTES

3 SUPERBES ROMANS

.

LE ROMAN DE L'OUVRIERE, par CHARLES DE VITIS.

LA CAGE DE CUIR, par GEORGES PRADEL.

BOIS D'AMOUR, par PIERRE MAEL

Chacun un Chef-d'Œuvre
Dans son Genre.

Ces trois ouvrages sont en vente au prix uniforme
— de —

25c L'EXEMPLAIRE

Et, par leur excellence et quantité de matière à
lire fournie, valent dix fois ce bas prix.

Seront envoyés à toute adresse sur réception du
prix indiqué, plus cinq cents pour la poste par

LEPROHON & LEPROHON

Libraires,

1629, Rue Notre-Dame, Montréal, Can.

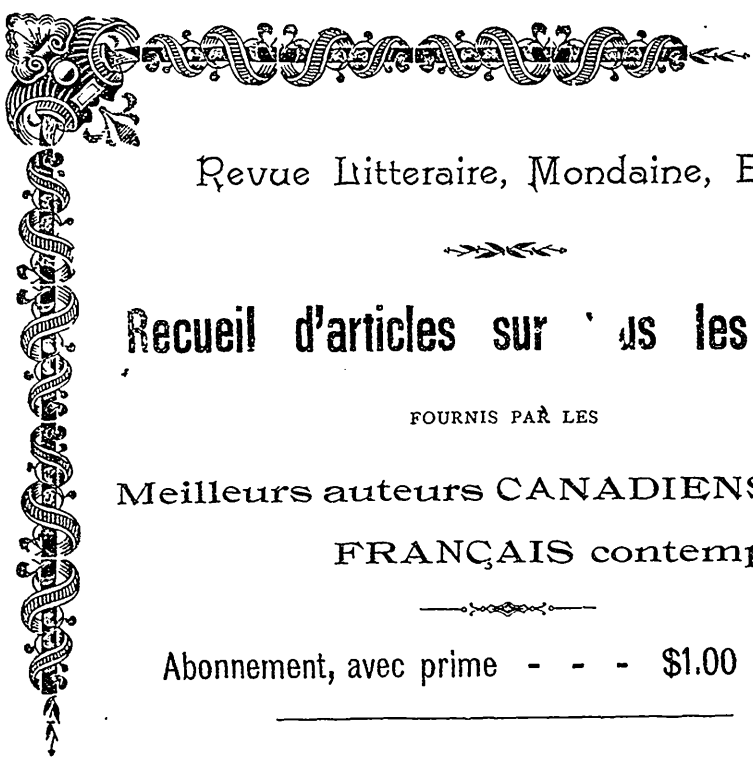
PRR
5-139
15

Mario - Grunier Lacharme

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

PARAISANT
LE PREMIER
DE CHAQUE MOIS

MAGAZINE LITTÉRAIRE



Revue Littéraire, Mondaine, Etc.



Recueil d'articles sur tous les sujets

FOURNIS PAR LES

Meilleurs auteurs CANADIENS et
FRANÇAIS contemporains



Abonnement, avec prime - - - \$1.00 Par An.

LEPROHON & LEPROHON

Libraires-Éditeurs,

No 1629, RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL, Can.



La Bonne Littérature Française

NOVEMBRE 1897

Sommaire :

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.....	
COURRIER DU MOIS.....	SIMON LEVRAL
LA BELLE AUX GANTS NOIRS [roman].....	AMBROISE HERDEV
LES FEMMES QUI PLEURENT [comédie]	SIRAUDIN et L. THIBOUST
LA VIEILLE AUX CHATS.....	RENÉ GHIL
UN PÈLERINAGE.....	J. H. DAIGNAULT
RETOUR AU PAYS.....	PAUL ROUGET
LE MARI DE LA FILLE DU ROI	RENÉ LE CLERC
FIN D'AMOUR..	CAMILLE CLAUS

MOTS POUR RIRE, ETC.



CHRONIQUE ÉTRANGÈRE

On constate, depuis quelques jours, à Londres, un certain sentiment d'inquiétude causé par les nouvelles de l'ouest de l'Afrique. Il y a des gens qui voient déjà la France et l'Angleterre aux prises dans la région du Niger. Tout cela est fort exagéré ; mais cependant il faut tenir compte de cette impression due aux notes officieuses et autres que publient les journaux anglais et à quelques articles de la presse ultraconservatrice.

Il est très difficile d'avoir des données exactes sur les intentions du gouvernement anglais et sur les instructions données aux officiers qui commandent les diverses expéditions qui opèrent dans la région du Niger. L'envoi des canonnières anglaises "Heron" et "Jackdaw" sur le Niger, avec un fort contingent d'Haoussa, a donné lieu aux suppositions les plus diverses. Parmi toutes ces interprétations, celle qui nous paraît, au fond, la plus naturelle est celle donnée par le *Manchester Courier* et le *Liverpool Courier*, qui prétend tenir d'une source officieuse que l'envoi de cette expédition se rattache, purement et simplement, à la délimitation des sphères françaises et anglaises et à la nécessité d'avoir sur place une force suffisante pour empêcher toute entreprise de la Royal Niger Company, qui tendrait à compromettre l'heureux résultat des négociations entamées, on ne doit pas l'oublier, à la requête de l'Angleterre elle-même. D'une façon un peu alambiquée et confuse, c'est ce que dit également une note communiquée aux journaux anglais.

Les faits étant ainsi présentés, il n'y aurait là rien d'inquiétant si, en même temps, on ne nous annonçait de Londres que l'inspireur et le directeur de cette nouvelle entreprise ne serait autre que M. Chamberlain, secrétaire des colonies, qui aurait substitué, en cette occasion, son action à celle du Foreign Office. Or, le représentant de Birmingham ne brille ni par la prudence, ni par le respect des intérêts d'autrui. Reprenant, en effet, les mêmes procédés que dans le Sud-Africain, il a déjà mobilisé toute la presse qui l'avait suivi dans les affaires de M. Cecil Rhodes et c'est dans les colonnes de celle-ci une véritable surenchère de sentiments agressifs à l'égard de la France. A en croire le *Saturday Review*, le *Daily Graphic*, le *Daily Mail*, le *Times*, et autres, dans ces régions, la France aurait violemment dépouillé la pauvre Angleterre et toutes les conquêtes qu'elle aurait faites, l'auraient été au détriment de la trop conciliante Albion ! On a vraiment une drôle de façon d'écrire l'histoire à Londres !

Quand au vrai motif de cette levée de boucliers, le *Saturday Review*, le *Morning Post*, le *Daily Graphic* et d'autres journaux le laissent assez naïvement pénétrer. Il s'agit d'arracher à la France par intimidation la reconnaissance de la prise de possession de tous les territoires allant du Niger au delà du delta du Nil, et cela au mépris des droits les plus évidents que les Français ont acquis dans ces régions. A cette condition on les laissera libres à Tombouctou et même... dans le Sahara ! Mais, à Londres, on compte évidemment sans son hôte.

Suivant leur tactique habituelle, les Anglais, d'ailleurs, commencent par crier au loup, alors que rien ne vient menacer leur troupeau ! C'est ainsi qu'ils affectent de considérer l'expédition française dans l'arrière pays du Lagos comme une menace pour l'arrangement amiable des différends concernant la délimitation du territoire contesté dans la région du Niger et un moyen pour leur arracher des concessions en créant un situation périlleuse. Et l'expédition britannique partie de Liverpool, quelle signification a-t-elle ? Et ce qui est le plus amusant, c'est de voir, après tout cela, le *Daily Mail*, par ironie probablement, accuser M. Chamberlain de laisser la France tout accaparer dans l'Ouest Africain, ou le *Daily Graphic* avancer gravement que les droits de l'Angleterre ne sont nulle part plus évidents que dans ces régions. Mais, s'ils sont évidents, pourquoi recourir à une politique tortueuse, à une tactique qui rappelle d'un peu trop près celle qu'on a suivie en Indo Chine quand, au mépris des engagements contractés, on fit occuper au nord de Siam et de Birmanie les positions que l'on convoitait et cela, quoiqu'il eût été décidé de maintenir le *statu quo* pendant les négociations. Suivant toute apparence, c'est le même coup que l'on médite en Afrique. Mais il est à craindre (et c'est surtout ce qui inquiète l'opinion à Londres) que les expéditions françaises et les

expéditions anglaises se trouvent à opérer dans les mêmes parages, au risque de complications fâcheuses, même de conflits véritables.

A ce propos, il est à remarquer que, dans les dépêches qui parviennent à Londres de l'Ouest-Africain, on représente les Français comme ayant des dispositions agressives et l'on fait remarquer, en même temps, qu'aucune rupture ne s'est encore produite. On voudrait préparer l'opinion à quelque fâcheux incident que l'on ne procéderait pas autrement.

* * *

On annonce de Rome que le général Pelloux, de nom français, d'origine savoisiennne, ministre de la guerre en Italie, va prochainement entreprendre une tournée d'exploration dans les Alpes. A Rome, on attache une grande importance militaire à cette exploration, au cours de laquelle il visitera tous les ouvrages défensifs récemment construits. Déjà le général Ottolomgh, qui commande la division de Turin, accompagné des généraux de brigade Pistoia et Chiala, est allé étudier sur place les environs du mont Cénis et en a fait établir un plan très détaillé, dont l'examen préliminaire a sans doute déterminé le ministre de la guerre à se rendre compte par lui-même du système de défense de cette partie de la frontière.

Si nous rapprochons ces reconnaissances de celles que les officiers du grand état-major de Berlin ont récemment effectuées aux environs de Metz et qu'ils dirigent en ce moment dans les Vosges, aux alentours de Sarrebourg, nous pourrions sans doute y découvrir un indice significatif des entretiens que l'empereur d'Allemagne et le roi d'Italie ont eu certainement durant les grandes manœuvres impériales allemandes. Nous pourrions encore observer qu'ils suivent de fort près les opérations des troupes alpines françaises, auxquelles ont assisté le président de la République et le ministre de la guerre, ainsi que le séjour de M. Faure à Saint-Petersbourg.

Peut-être ces événements n'ont-ils pas été sans influence sur le déplacement du ministre de la guerre d'Italie. Mais ce qui l'a sûrement déterminé et ce qui paraît surtout le justifier, c'est l'incident du fort de Pattacrouse.

Sans entrer ici dans une description géographique détaillée, il importe de bien spécifier la position de ce fort. Lorsque Victor Emmanuel céda librement la Savoie à la France, celle-ci lui laissa la possession de l'hospice-caserne et du lac du mont Cénis. L'Italie dispose ainsi du débouché de la grande route du col dans la vallée du Pô. De part et d'autre, aucun ouvrage fortifié ne protégeait ou n'interdisait alors l'usage de la plus importante des voies de communication entre les deux pays.

Du côté de la France, on n'a rien changé à cette attitude amicale. Les Italiens, en devenant les amis des ennemis de la France, se sont vus dans l'obligation de faire acte d'alliés des Allemands et ont élevé autour de l'hospice-caserne d'abord un grand mur crénelé, puis diverses redoutes et batterie, enfin plusieurs forts, notamment ceux de la Roche, de Varizelle, de Pattacrouse, qui commande plus ou moins bien la route du mont Cénis quand, après avoir franchi la frontière, elle descend le versant italien. Ce versant est, d'ailleurs, complètement entouré et dominé par des crêtes qui sont au pouvoir des Français.

Au mois de juillet dernier, il advint qu'une batterie alpine française qui faisait ses tirs de guerre sur une des crêtes envoya quelques obus sur les glacis du fort de Pattacrouse, situé à un peu plus de trois kilomètres de distance. Le téléphone du fort en prévint le commandant d'armes de l'hospice caserne, qui, par le même procédé, en avertit le carabinier italien de garde sur la frontière, dont la baraque touche le dernier refuge français; le gendarme français qui s'y tient en faction en fut aussitôt informé et en envoya avis au commandant de la batterie. Deux ou trois jours après, cet officier et le commandant d'armes des forts du mont Cénis avaient, sur la frontière même, une entrevue très courtoise. Le capitaine français d'artillerie rejetait son erreur involontaire sur le brouillard intense, et le colonel italien reconnaissait gracieusement que pareille méprise aurait tout aussi bien pu se produire dans le tir d'une de ses batteries.

L'incident était clos. Quelques jours après, le président de la République, accompagné du ministre de la guerre venait assister aux manœuvres alpines et était salué par deux officiers de la maison militaire du roi d'Italie à Thermignon, non loin de l'endroit d'où la batterie française avait lancé des projectiles sur les approches du fort de Pattacrouse.

La nature même de cet incident a-t-elle mis en émoi l'état-major italien ? Le voyage de M. Faure en Russie a-t-il fait naître à Rome des appréhensions dont nous n'avons pas le soupçon ? L'empereur Guillaume a-t-il appelé la vigilance du roi Humbert sur la haute importance stratégique du col du mont Cenis ?

Les feuilles italiennes sont muettes à ce sujet.

LA VIEILLE AUX CHATS

I

Fidèle écho, sans doute, des sentiments violemment opposés qui agitaient la salle, en grande partie composée de villageois aux luisantes blouses bleues,—l'esprit des jurés devait être singulièrement troublé. Depuis une demi-heure ils s'étaient retirés dans la chambre des délibérations, et énérvé par l'attente, l'auditoire maintenant discutait à voix haute, dans une rumeur passionnée rendue plus sonore encore par l'immense voûte du tribunal, ancienne église datant du XIIe siècle.

Entre les deux gendarmes impassibles, l'accusé demeurait impénétrable. Il avait dépassé la cinquantaine, légèrement cassé, maigre, le teint cuit au soleil, le visage long, plutôt doux et timide, — semblant donner raison par son aspect de pauvre homme tranquille à ceux qui ne voulaient admettre qu'il pût être coupable d'un tel crime.

—Le père Tardu, allons donc ! il ne tuerait pas une mouche !

—De l'eau qui dort... L'œil d'un bleu ! vous savez, ce bleu clair, cruel !... Un sournois, qui prend les choses de loin... Capable de tout !

—Il aime trop son fils, vous dites ? . Ça oui, c'est presque malafit, chez lui... Vous vous rappelez quand, voici deux ou trois ans, le pauvre gas manqua être tué par la chute d'un peuplier ? On crut que le père Tardu allait en perdre la raison rien que de l'émotion après coup... Oui, mais ça ne prouve rien !

—Et l'amitié passionnée qu'il voua au grand Pierre Baux, ce pas grand-chose, entre nous : à Pierre Baux qui, d'un extraordinaire à propos put dévier l'arbre et sauva ainsi le malheureux... On est pas un misérable quand on a des sentiments pareils, allons !... Pour Pierre Baux, le père Tardu monterait à l'échafaud !

—Pas la peine. Il va peut-être monter sur la planche pour lui-même !

—Jamais de la vie ! Il sera acquitté...

Presque tous avaient connu la victime, une veuve de soixante-douze ans, Elise Mardre, surnommée la Vieille aux chats. Elle habitait toute seule une petite maison isolée, en pleins champs, à deux cents mètres de la grand'route. On ne lui connaissait plus de parents, pas d'amis. Elle avait de l'argent, c'était sûr, mais vivait de presque rien, très avare, dure pour elle-même et pour les autres... Elle n'avait qu'une passion : les chats, d'où son surnom. Elle recueillait tous les chats qu'elle trouvait errants, les soignait avec amour. Sa maison en était pleine et les champs alentour étaient traversés de leurs bonds, remués de leurs rampements guetteurs d'oiseaux ou de mulots.

Le soir, elle les appelait et ils rentraient, sauvages pour tout le monde, dociles et ronronnants pour elle seule...

Un matin de mai, voici deux mois, un villageois qui passait à l'aube avait entendu des miaulements étranges, avait vu la porte de la Vieille toute ouverte, et l'avait trouvée elle-même étendue presque au seuil, le crâne ouvert d'un coup d'une pioche demeurée là, toute sanglante ! Les tiroirs ouverts, les matelas éventrés attestaient que le vol avait suivi le meurtre.

Or, tout de suite, la pioche reconnue devint une sûre accusatrice. Elle appartenait au père Tardu, cantonnier, qui depuis plus de trois semaines travaillait tout proche sur la route. Lui reconnu aussi son outil, mais nia énergiquement être l'auteur du crime. Il ne devait pas se démentir un seul instant, ni à l'instruction, ni devant le tribunal ; son air d'innocence, de sincérité et de résignation, apportant un doute grandissant dans l'esprit de l'accusation et du public.

Le coupable, d'après les traces qu'il avait laissées, avait dû couper à travers champs : pourtant le père Tardu, qui avait été rencontré non loin du théâtre du crime, en effet, avait été vu sur la route même, en un endroit où il n'eût pas dû se trouver s'il avait passé par les champs... Le meurtre avait eu lieu vers dix heures du soir, et l'heure de la rencontre ne coïncidait pas entièrement.

D'ailleurs, le père Tardu expliquait sa présence plausiblement ; il avait été visiter des amis dans un village voisin, et de deux routes de retour, il pouvait prendre celle-là — quoique la plus longue.

Mais, répondait le ministère public, la Vieille aux chats était plus que défiante, hostile, même en plein soleil. Elle ne causait à personne, personne n'avait de longtemps passé son seuil. Tout le monde lui était donc étranger : comment, alors, avait elle si étrangement ouvert sa porte, à dix heures du soir?... Le père Tardu, par contre, depuis trois semaines, travaillant non loin d'elle, avait pu l'appriivoiser (et c'était exact, on l'avait vu causer avec elle à plusieurs reprises, il lui avait même apporté un petit chat trouvé dans une haie.) Ce n'étaient là, pourtant, que des preuves morales, que le plus habilement possible l'instruction et le procureur de la république requérant avaient rapprochées des autres... Le doute subsistait pour plusieurs...

... Une sonnerie, un appel de l'huissier : le jury, — des visages aux traits graves, solennisés par la sentence résolue — entra !

Un silence angoissé, où le bruit sourd des cœurs se semblait seul entendre, pesa sur les têtes pâlies et nues. Les paroles décisives tombèrent :

— Sur mon âme et conscience, la réponse du jury, est... non ! L'accusé n'est pas coupable !...

Ils n'avaient pas osé passer outre aux doutes très graves qui les assaillaient durant leur délibération.. Par part presque égale, dans l'assistance rendue à elle-même, les applaudissements et les murmures éclatèrent, si violents que le président dut rappeler au respect de la loi. Quant au père Tardu, devenu tout pâle, les mains tremblantes, il pleurait en une détente nerveuse de tout l'être avec de grands sursauts, secouant sa maigre poitrine...

II

Une quinzaine d'années s'étaient écoulées. Bien qu'acquitté, le père Tardu avait été remercié de son emploi de cantonnier. Voulait-on par là donner aux récalcitrants une tacite satisfaction ?... Car, pour nombre de ses voisins, un peu partout dans les environs, il restait "l'assassin de la Vieille aux chats."

Et l'instruction elle-même parut si persuadée qu'il n'en existait pas d'autre, qu'elle ne persista pas dans une nouvelle enquête.

Le père Tardu vécut longtemps ouvertement soupçonné, d'une vie plutôt misérable, gagnant péniblement sa vie comme casseur de pierres, moissonneur et manœuvre en tout temps. Ceux-là mêmes qui se portaient garants de son innocence n'osaient trop haut l'avouer : et, parmi eux, Pierre Baux aussi eut une attitude équivoque. Le père Tardu en ressentit-il une particulière amertume ? lui qui avait montré une gratitude si passionnée au sauveur de son fils, — mais désormais il s'éloigna de Pierre Baux, autant que Pierre Baux s'éloignait de lui...

Son fils, qui était au régiment à l'époque du crime, lui, n'eût pas une hésitation : son père n'était pas coupable ! Et cette opinion de l'être qui lui était seul cher parut uniquement importer au vieil homme...

Puis, le temps, qui adoucit tout, rendit moins vives les préventions. Peu à peu, l'on désarma, les premiers doutes prenant le dessus des anciennes preuves. Le père Tardu n'était pas devenu riche, certes ! rien d'anormal n'avait été relevé dans sa vie : c'était le même homme, doux, plus timide seulement, plus vouté, aspirant peut-être à la mort. Il montrait souvent la terre, de son long marteau de casseur de pierres, avec un sourire triste :

— C'est là seulement qu'on se repose, qu'on est tranquille !

A des instants, l'on ne pouvait admettre qu'il eût — s'il était coupable — une âme si simplement dissimulatrice. Le souvenir du crime, malgré tout, demeurait uni à son nom :

— Le père Tardu ? attendez donc... Mais, c'est...

—Oui, l'assassin de la Vieille aux chats. Dame ! on ne sait pas... En tout cas, n'est-ce pas ? il a été acquitté !

III

C'était par un matin d'août. Le roulement des batteuses de grain, de son immense et vague rumeur métallique, emplissait l'horizon, où montaient des appels vigoureux aux attelages endormis des bœufs,—stridaient des machines les sifflets brefs, parfois. L'air tout entier semblait savoureux d'une odeur chaude de grain, que pimentait une arôme de menthes écrasées...

Le père Tardu s'en allait à l'ouvrage vers le petit hameau voisin, sortant de sa maison.

—Beau temps pour la batterie, père Tardu ! Vous voilà parti ?

—Mais oui, mais oui... Et quoi de neuf ?

—Rien, vraiment. Ou, si : vous savez que Pierre Baux se meurt ? Il passera peut-être la nuit, mais c'est tout !

—Pierre Baux !... Je l'ai aperçu avant-hier, encore !

Si l'interlocuteur eût été perspicace, il eût remarqué en le père Tardu une émotion vraiment extraordinaire,—mais qu'il eût peut-être attribuée aux sentiments d'amitié qui unissaient naguère les deux hommes. L'autre s'expliquait :

—Mais vous ne savez rien, alors ?... Baux a été piqué, avant-hier, précisément, par une mauvaise mouche. Il ne s'en est pas soucié, et maintenant il a la tête pareille à une outre, épouvantable ! Il est perdu... Il aurait dû se douter de la chose, pourtant, dans sa sale usine !...

—Oui, oui, c'est évident, répondit le père Tardu, pensivement, l'esprit ailleurs...

Pierre Baux, qui assez longtemps avait vécu de raccrocs, travaillant le moins possible et s'aidant de rapines, prétendait-on, méprisé généralement, mais craint pour sa vigueur d'hercule et ses violences, — depuis une douzaine d'années s'était rangé, avait monté à l'extrémité Nord de la petite ville une usine d'équarrissage. Un lointain héritage lui était survenu, avait-il dit. Il avait maintenant quarante-cinq ans environ, et la mort le surprenait dans une prospérité relative. Il serait d'ailleurs peu regretté, son passé pesant sur lui, et son métier et le soin qu'il avait pris de se terrer depuis ne lui conciliaient point l'indulgence.

—Il ne passera pas la nuit, vous dites ?

—Si, peut-être, de l'avis du docteur. Mais peut-être pas, vous savez. Au revoir, père Tardu.

Le voisin rentra, et le père Tardu au lieu de gagner les champs, prit vers la ville. Stupéfaites, les ménagères le virent sonner à la porte du procureur de la République, avec lequel il dut avoir un grave entretien.

Le procureur le reconduisit lui-même, une heure après, et sur le seuil, à demi-voix :

—Alors ce soir : vers dix heures, n'est-ce pas ? Nous vous prendrons en passant, l'usine étant par là !...

C'était à n'en douter, une descente du Parquet qui, à l'instigation du père Tardu, allait s'opérer au domicile, au lit de mort de Pierre Baux !

Dix heures venaient de sonner. L'usine en pleins champs exhalait son odeur de sang pestilentielle, ses relents de graisse et de peaux—et une seule lumière vivait à cette heure : celle sous laquelle agonisait Pierre Baux !

Une servante vint ouvrir, inquiète, prise de terreur à la vue des magistrats.

—Comment est maintenant votre maître ? demanda le procureur.

—Il semble assoupi, mais il ne dort pas, il ne peut pas dormir....

—Bien, pouvez-vous nous introduire dans la pièce où il se trouve sans qu'il s'en aperçoive ? Ou dans une pièce voisine ?

—Mais, monsieur, pourquoi ? murmura-t-elle.

—Au nom de la loi ! prononça le magistrat. Répondez....

—Oui, par l'escalier qui mène au séchoir des peaux, l'on entre dans une seconde pièce. Une pièce dont la porte ouvre sur sa chambre.

—Précédez-nous. Et pas un mot, laissez-nous agir !

Les magistrats demeurèrent dans cette pièce, vers où plus morte que vive, portant une lumière qui tremblait entre ses doigts, la servante les avait guidés.

—Demeurez avec nous et encore pas un mot !

Le père Tardu, seul, entra, tandis que les magistrats dissimulés par les rideaux du lit épiaient silencieusement.

Il vint près de lui, et eut un geste d'horreur. Le visage énorme, violacé, où les prunelles seulement étaient visibles en points luisants, où les lèvres avec angoisse happaient l'air, Pierre Baux était ramassé dans son lit, soutenu par des oreillers. Il vit le père Tardu, et en un sursaut de singulière épouvante, voulut se reculer.

—Pierre Baux, c'est moi !... Tu me vois et tu m'entends ?

—Oui, oui, prononça péniblement d'une voix rauque, le misérable. Oui, tu es le père Tardu l'assassin de la Vieille...

—Tu sais que tu mens, Pierre Baux !... Tu vas mourir c'est l'heure de dire la vérité... Te souviens-tu, dis, quand, après avoir traversé le pré des Ageasses, tu sautas sur le Chemin-aux-Bœufs ?... Tu eus peur, parce que tu avais cru entendre des pas ? Te souviens-tu ? Ces pas c'étaient les miens... Je t'ai reconnu, Pierre Baux : tu venais de tuer la Vieille !

Le procureur soulevait imperceptiblement le rideau, et il regardait avec terreur. Baux s'était à demi dressé la tête ensanglantée d'un sang gâté, et il haletait, la terreur soulevant ses lourdes et rouges paupières. Il éclata d'un rire atroce, suffoquant :

—Ah ! ah ! et pourquoi, alors, que tu ne l'as pas dit au tribunal, assassin !... Assassin !

—Pourquoi ? parce que, Pierre Baux, tu avais sauvé mon garçon, — mon garçon, mon Victor, le souvenir vivant de sa mère, ma pauvre morte ! Comprends-tu ?...

Oui, si l'on m'avait condamné... J'aurais parlé, oui, parce que ç'aurait été le déshonneur pour Victor !... Mais on m'a acquitté, et malgré que le monde soit mauvais.. je me suis tu, malgré tout, vois-tu, pour te sauver aussi, et parce que Victor ne m'a pas cru coupable !... Ça suffisait...

Mais, maintenant, tu vas mourir, les hommes ne peuvent plus rien contre toi, rends-moi l'honneur entier, aie pitié ! Tu le sais, que c'est toi !

—Non ! non !... C'est toi ! Assassin, assassin !

Il hurlait terriblement, et la tête ruisselante d'une sueur qui sous la lampe paraissait rouge, il retomba en arrière, délirant, répétant le même mot de plus en plus rauque : Assassin, assassin !

Le père Tardu, pâle, épuisé, tremblait. Un silence pesa.

Alors, dans la nuit tranquille, sous la croisée ouverte, un miaulement très pur monta, et un autre...

Sur ses deux mains, soudain, Pierre Baux se redressa, et horrible d'attention, écouta !... Le chat encore miaula, doucement et longuement, —comme d'une plainte douce...

L'homme, se soulevant encore, les prunelles encore agrandies, regarda par la pièce, hagard, —semblant revoir revivre un acte ancien, —et, haletant, le torse en avant, il parla malgré lui :

—Oui ! oui ! la Vieille aux chats ! C'est une vieille sorcière... Elle a de l'argent, de l'argent.. Alors c'était la nuit : ce chat qui miaule, c'est moi... C'est un tour à moi..

J'ai arrêté tout mon plan : la pioche du père Tardu ? on pensera que c'est lui, — puisqu'il travaille tout près.. Oui, mais pour qu'elle ouvre sa porte, la nuit ?... Ah ! ah ! le tour n'est pas mauvais !...

Faisons le chat ! Le chat, il veut rentrer, la Vieille aux chats !... Miaou ! il veut rentrer, il s'est perdu, il n'a plus su quelle heure il était ! Mi-a-ou ! il veut rentrer, Minet ! Ah ! ah !

—Oui, pauvre petit ! Oui, minet ! attends un peu ! qu'elle disait la Vieille ! Oui, oui, c'est sûrement Grand-Museau, c'est sa voix ! Attends, vaurien !

—Miaou ! disait le chat... Alors, elle ouvre le pan ! la pioche... Elle était morte... Et l'argent, et tout l'argent !... L'assassin ? c'est le père Tardu ! qu'ils ont dit... Ah ! ah !...

Se démasquant soudain, le procureur parut, pâle d'émotion, tandis qu'incapable de se tenir plus longtemps debout, le père Tardu tombait prostré sur un siège.

—Ah ! les misérables ! hurla Pierre Baux, le poing serré, s'acculant au mur...

Le magistrat lui mit la main à l'épaule :

—Nous vous avons entendu, vous avez avoué. Vous êtes l'assassin.

Il éclata de rire encore, un rire délirant, pareil à un égorgement atroce :

—Oui, oui ! c'est moi ! C'est moi, entendez-vous !... Mais... mais...

Il reporta la main à la gorge, et son visage devint une monstrueuse et noire chose :

—Mais, vous ne m'aurez pas !...

Battant l'air de ses mains, il se renversait sur l'oreiller, les lèvres ouvertes, la langue tirée et sanglante. L'assassin de la Vieille aux chats était mort...

RENÉ GHIL.

COURRIER DU MOIS

La rentrée des collégiens aura précédé de quelques jours celle de nos "chers" parlementaires en leurs palais respectifs. Adressons au ciel d'humbles vœux pour que, aussi bien dans nos établissements d'éducation que dans nos grandes usines législatives, il ne se fasse que de bonne besogne ! Souhaitons aux potaches le moins de haricots possible, aux ministres le moins d'interpellations possible. Foin des légumes bruyants, et plus encore des tapageuses séances parlementaires !

Je viens de mettre entre guillemets l'adjectif *chers*, parlant de nos sénateurs et députés. Les dits guillemets avaient l'intention d'indiquer que ce mot "chers" peut être pris dans le double sens de chéri et de coûteux. Ne nous occupons que de ce dernier.

Chez nous, sénateurs et députés reçoivent un traitement qualifié d'indemnité, lequel est de neuf mille francs par an, soit 25 francs par jour. Cela représente au budget le coquet total de 7,938,000 francs ; soit 5,280,000 francs pour 582 députés et 2,700,000 francs pour 300 sénateurs.

De plus, nos 882 législateurs jouissent de la quasi gratuité du transport en première classe sur tout le réseau des lignes ferrées françaises.

Cet insigne privilège ne coûte à leur bourse que 5 francs par mois : 60 francs par an d'abonnement. Pareil abonnement coûterait 15 à 20,000 francs par an au simple mortel qui voudrait s'en passer la dispendieuse fantaisie.

* * *

En Angleterre, les membres de la chambre des lords et de la chambre des communes ne touchent aucune sorte d'indemnité et payent leur place au chemin de fer comme tout le monde.

Les électeurs anglais qui envoient au parlement des membres dépourvus de fortune s'arrangent pour assurer à leurs représentants les moyens de faire convenable figure. Les députés ouvriers reçoivent de leurs électeurs une subvention qui n'est jamais inférieure, assure-t-on, à une vingtaine de mille francs.

Aux Etats Unis, les membres de la représentation nationale touchent une indemnité annuelle de 5,000 dollars, soit 25,000 francs, à titre d'indemnité de leurs frais de voyage. Avec cela, ils peuvent payer leur place dans les *Pullman cars* et dans les hôtels.

Les députés au reichstag allemand ont pour toute indemnité la gratuité du parcours sur tous les chemins de fer de l'empire. Les députés des Etats composant cet empire : Prusse, Saxe, Bavière, Hesse, etc., touchent une indemnité variant de 11 à 18 fr. 75 par jour, mais seulement pendant la session des assemblées dont ils font partie. Ils ont en outre, durant cette session, des facilités pécuniaires de voyage.

En Autriche, chaque député reçoit 21 francs par jour de présence pendant la session. Ses frais de voyage pour se rendre à Vienne et retourner à sa résidence lui sont remboursés.

Dans le service de l'Autriche,
Le métier de député n'est pas riche,
Chacun sait ça.

...Et chez nos voisins d'Italie encore moins. Les députés n'ont que le parcours gratuit en chemin de fer entre Rome et leur chef-lieu électoral.

Rappelons que, parmi les propositions, au nombre de quinze, qui ont été déposées en vue des modifications à apporter au régime actuel de notre représentation par suffrage universel direct, il en est une qui tend à diminuer le nombre de ses élus, — en augmentant le chiffre de leur rémunération pécuniaire.

* *

A propos de ce mémorable *record* de vitesse remporté par la Compagnie des chemins de fer du Nord avec le train présidentiel Saint-Quentin-Paris, marchant à trente lieues à l'heure (120 kil.) je disais ici même : "On peut compter que, avant qu'il soit longtemps, les treize heures du trajet en train rapide de Paris à Marseille auront subi une réduction."

Je dois avouer qu'à prophétiser ainsi je n'avais pas grand mérite. Je savais qu'un projet de "train-éclair" entre Paris et la Côte d'Azur de notre littoral méditerranéen était à l'étude. Aujourd'hui, la chose est décidée, et le prochain service d'hiver de la Compagnie P.-L.-M. mettra en circulation un train de grand luxe, ne contenant que des wagons du type dit "lits-salons", qui franchira le parcours de Paris à Nice, avec une abréviation de deux heures par rapport aux trains rapides actuels.

Marseille, par ce train, ne sera plus qu'à douze heures de Paris, et l'habitant de Londres mettra moins de vingt quatre heures pour se rendre de Victoria ou de Charing-Cross-Station aux palmiers de la promenade des Anglais de Nice. Seulement (Ah ! il y a un *seulement*) il faudra payer un peu plus cher l'extra-confort et l'ultra-vitesse.

* *

Rappelons qu'il y a cinquante ans, le trajet de Paris à Marseille et *vice-versâ*, accompli présentement en une demi-journée plus une heure, (13 h. en train rapide), prenait, en malle-poste, 80 heures, soit trois jours et huit heures, à rouler jour et nuit. Les malles-postes ne partaient qu'une fois par jour, à 6 heures du soir, du Grand Hôtel des Postes, situé alors rue Jean-Jacques-Rousseau, et chacune ne mettait que quatre places à la disposition du public. Il fallait retenir sa place au moins huit jours à l'avance et n'avoir pour tout bagage qu'une petite malle-valise d'une dimension réglementaire.

Le voyage en malle-poste n'était abordable qu'aux gens très-riches, lorsqu'ils ne voulaient pas s'imposer l'embarras aristocratique, plus dispendieux encore, d'une chaise de poste. La malle-poste était officiellement inféodée aux ministres et aux très hauts fonctionnaires civils et militaires, lesquels, en cas d'urgence, y requéraient leur place au détriment des voyageurs inscrits. — Quant au commun des mortels, il se rendait d'abord de Paris à Chalon-sur-Saône en diligence ou en patache. A Chalon, on prenait le bateau à vapeur qui vous rendait à Lyon dans l'après midi.

On couchait à Lyon, d'où le bateau à vapeur vous transportait à Avignon par le Rhône lorsque ce fleuve était navigable ; il fallait encore une nuit à Avignon, arrêté fâcheusement célèbre dans le monde entier par les exactions d'une corporation de portefaix dont l'arrogance grossière égalait l'avidité. Le lendemain dans l'après-midi, une diligence vous débarquait à Marseille, sur le Cours, non loin de la fameuse Cannèbière.

Effectué, sans accident, sans accroc d'aucune sorte, dans les meilleures conditions de viabilité routière, et de navigabilité fluviale, ce voyage de Paris à Marseille, il y a une quarantaine d'années, prenait cinq journées pleines.

Mais alors la hâte d'arriver la fièvre de la vitesse ne sévissaient pas comme aujourd'hui sur le genre humain. Celui qui n'avait pas pour invisible compagnon de route le fâcheux souci, le noir chagrin qui, déjà du temps du bon Horace et même bien avant, montait en croupe derrière le voyageur et galopait avec lui, celui qui n'avait point à trop pâtir des menues misères et inévitables incommodités du véhicule, de l'auberge, de la température, etc., savourait plutôt ce long voyage, qui était souvent chose charmante.

Tous les anciens qui l'ont accompli dans leur jeunesse sont d'accord sur ce point. On était comprimé et cahoté, soit, on avait des voisins pas toujours plaisants à regarder ni à entendre ; mais on jouissait de la vue des beaux paysages dont aujourd'hui on n'a que la fugitive, la fantastique vision. La navigation sur la Saône et le Rhône était un

véritable enchantement. On avait le temps de faire d'agréables connaissances et même d'ébaucher avec elles un joli petit roman de cœur. Et il ne fut point sans exemple que ce roman ne devint réalité durable...

A présent, à peine monté en wagon, on voudrait être arrivé. Il semble que la trépidation des roues en fer sur l'acier des rails vous mette dans les nerfs une fébrile impatience, dont tout le luxe, tout le confortable de la cage capitonnée où vous êtes enfermé ne calment point l'exigence inquiète. Je me rappelle avoir rencontré dans les œuvres de Jules Janin, que je feuilletais un jour à la Bibliothèque, cette réflexion bien caractéristique qui lui fut suggérée par le chemin de fer de Paris à Rouen, inauguré il y a juste cinquante ans. Voici à peu près la phrase du célèbre critique humoriste :

“ Dans ma jeunesse, j'avais fait quelquefois avec des amis de mon âge le voyage de Paris à Rouen en partie de canot. Lorsque, partis du quai d'Orsay trois jours auparavant et ayant souqué sur l'aviron en conscience, nous voyions poindre à l'horizon les clochers de la capitale normande, nous nous écriions : *Déjà !* A présent, lorsque le wagon s'arrête devant le grand pont de Rouen trois heures après avoir quitté la gare parisienne de la rue Saint-Lazarre, nous sommes tentés de nous écrier : *Enfin !* ”

SIMON LEVRAL.

—:O:—

RETOUR AU PAYS

—————

I

—Vous voyez bien ce bois, monsieur?... Notre route le traverse, monte encore un côteau en serpentant, et, au-dessus, nous arrivons dans le bourg.

—Je sais ! je sais !...

—Ah ! je croyais que monsieur était étranger au pays ?

—Pas du tout ; je le connais.

—Alors, c'est différent !

Et le conducteur fit claquer son fouet, puis cingla les flancs de son cheval, qui n'accéléra point pour cela la vitesse de son trot lourd.

La route se déroulait, grand serpent blanc, entre des arbres verts. Le paysage, autour, sentait le printemps. Des aubépines balançaient leurs floraisons pâles, des poiriers et des pommiers, de distance en distance, sur le tapis bigarré des champs, plantaient des houppettes adorablement poudrerizées. Il faisait bon vivre.

—Oui je connais ce pays ci, reprit Paul Vannières, malgré que je l'aie quitté depuis longtemps déjà.

Tout en tirant d'une grosse pipe de bruyère d'énormes bouffées de fumée, le conducteur de la voiture tourna à demi la tête, regarda son client qu'il avait cependant bien dévisagé déjà et songea :

—Je ne l'ai jamais vu.... ou c'est que ma souvenirance fait défaut !

Il est vrai qu'il n'était point tout à fait du pays. Sa femme tenait le Café de la Gare de Poinsonne ; lui, conduisait les rares voyageurs qui passaient par là. Et de Poinsonne à Grancier-le Château, où il se rendait, on compte seize kilomètres de distance.

Au dernier train du soir, la veille, un jeune homme avait débarqué, puis, venant au Café de la Gare, avait demandé s'il y avait possibilité de le conduire à Grancier ; sur une réponse affirmative, il avait annoncé qu'il coucherait et qu'on partirait le lendemain vers huit heures du matin.

Il avait généreusement payé, sans trop entrer en conversation, et l'hôtelier ne savait rien de lui, sinon qu'il venait de loin et désirait vivement arriver à Grancier.

La conversation, banale, tomba peu à peu.

Le voyageur semblait plongé dans un rêve ; son visage était heureux, mais on eût dit qu'il voulait que son bonheur fût pour lui seul, que rien n'en rejaillît à l'extérieur.

Et le conducteur, parlant par politesse et ne recevant que des réponses évatives, prit parti de se taire.

II

Paul Vaunières, qui rentrait au pays après sept ans d'absence, était un grand et beau garçon au teint bruni, d'allure distinguée, de mine sympathique.

Il arrivait de l'étranger, de l'Amérique du Sud, où il était allé dans l'espoir de faire fortune. Il avait réussi. Un commerce entrepris là-bas s'était agrandi. Et il revenait à présent riche, quoique jeune encore.

Un bonheur immense était dans son cœur, l'enveloppait d'une atmosphère de félicité.

Car il allait enfin pouvoir réaliser le rêve de toute sa vie : épouser Madeleine Lemaire, la fille d'un gros rentier de Grancier, — Madeleine Lemaire qu'il aimait depuis son enfance et dont il se savait aimé !

Si ce rêve ne s'était point réalisé plus tôt, il n'y avait pas eu de sa faute ; à vingt-quatre ans, il avait demandé la main de celle qu'il aimait, mais M. Lemaire l'avait éconduit.

— Je t'estime beaucoup, mon garçon, s'était-il écrié lorsque, timidement, le jeune homme avait eu formulé sa demande ; seulement, tu n'auras pas, quant à présent du moins, la main de Madeleine. Tes parents ne t'ont pas laissé grand'chose ; tu n'as pas de situation. Je veux que ma fille soit tranquille, moi, tu le comprends !

— Mais je ne demande qu'à travailler, monsieur Lemaire, et vous verriez !

— Eh bien ! mon ami, travaille d'abord, arrive à une situation... Et, un peu plus tard, nous déciderons... Mon Dieu ! il n'y a point presse ! Madeleine n'a que vingt ans, et toi vingt quatre. Vous seriez encore de trop jeunes mariés ! Au revoir, mon garçon !

Et, le lendemain, Paul, en secret, avait vu Madeleine, lui avait expliqué le résultat de sa démarche.

Les deux jeunes gens s'étaient juré fidélité. Paul avait annoncé à son amie son intention de partir pour l'étranger afin d'y tenter fortune. Elle l'avait approuvé

Ils s'étaient quittés non sans larmes, mais aussi avec de réciproques serments de fidélité.

Et, loin de son aimée, Paul n'en avait pas moins songé continuellement à elle. Il n'avait pu lui écrire : M. Lemaire ne l'eût pas toléré. Mais il avait confiance en Madeleine : certainement, elle n'oublierait point la parole promise, resterait fidèle à son amour sacré. Et ne revint-il que dans quatre, que dans huit, que dans douze ans, il la retrouverait, peut-être un peu vieillie, un peu moins rose et fraîche, mais aussi sincère, aussi aimante qu'aux premiers jours de leur tendresse !

III

Il n'avait point annoncé son retour ; il voulait jouir de la surprise qu'il allait produire lorsqu'il dirait :

— Eh bien ! M. Lemaire, j'ai suivi vos conseils. Je crois que j'ai vraiment travaillé. En tout cas, je vous annonce que je reviens avec trois cent mille francs qui sont à moi, gagnés fort honnêtement dans un commerce que j'ai su faire prospérer. Et j'ai l'honneur de vous renouveler la demande que je vous ai faite il y a sept ans. Mes sentiments n'ont point changé. J'adore Madeleine autant, sinon plus, que par le passé, et la rendrai heureuse.

Il se rendait compte de l'étonnement qu'éprouverait le vieux rentier. Puis, les yeux de Madeleine resplendiraient. Son beau visage rayonnerait d'ivresse ; ses lèvres frémissaient. Et tout son être vibrant d'émotion lui dirait :

— A toi, Paul, à toi toujours !

Et toutes les souffrances de la séparation et de l'absence, toutes les tortures de ces années écoulées seraient bien payées par l'infini de leur amour, par la tendresse sans borne qui naîtrait sous chacun de leurs pas, dans cette vie à deux, si belle et si enivrante !

Il songeait à toutes ces choses, et par moments un frisson de plaisir courait en lui. Il ne lui venait nulle pensée mauvaise, — que le mort ou l'oubli, par exemple, pouvait avoir fauché la fleur de son rêve.

IV

Soudain, comme la voiture sortait du bois et commençait, au pas de son cheval, à gravir le côteau que surmontait le bourg, un carillon de cloches s'éleva, tomba de là-haut en une cascabelle de notes vibrantes.

Et Paul sursauta,—car ce son des cloches lui était familier !

Toute sa jeunesse, en des images colorées, s'évoqua et passa devant lui. Il se revit, petit écolier, jouant à "cache-cache" parmi les arbres des vergers, puis, plus grand, rêvant les soirs, dans les sentiers ou les chemins creux. Il reconnaissait chacune des voix des trois cloches qui sonnaient en volée.

Et il lui semblait que toutes lui criaient :

—Sois le bienvenu, enfant du pays !

Il se souvenait des fêtes lointaines où les carillons avaient la même sonorité joyeuse, les mêmes envols harmonieux d'allégresse ; puis, à d'autres jours encore, elles sonnaient ainsi : aux baptêmes, aux mariages.

—C'est un mariage, ça ! avait remarqué le conducteur.

Et le jeune homme songeait :

—Bientôt, dans quelques jours, les cloches chanteront de même !... Et ce sera pour moi, pour nous, pour notre bonheur !

De côté et d'autre, il regardait, reconnaissant à présent les moindres détails du paysage.

La matinée était superbe.

Par instants le son des cloches s'atténuait, s'adoucisait, semblait s'éloigner, vouloir mourir ; puis, soudain, il reprenait une intensité extraordinaire, s'amplifiait en une triomphale clameur.

Le jeune homme jouissait de ces carillons ; une félicité se glissait dans ses veines, l'attendrissait, lui faisait trouver délicieuse la matinée, exquise la vie.

Il était presque heureux à présent du refus que lui avait opposé autrefois M. Lemaire ; il lui semblait que le bonheur des épousailles n'aurait pas été aussi grand qu'il le serait maintenant, exacerbé par l'attente.

Pas une minute la pensée ne lui venait que Madeleine pouvait avoir failli à sa parole et en aimer un autre ; n'était il pas sûr d'elle comme il était sûr de lui ?

Et il se représentait son arrivée tout à l'heure.

Aussitôt qu'il serait descendu à l'hôtel du Cheval-Noir, le seul du bourg, et qu'il aurait fait un brin de toilette, il gagnerait, à l'autre extrémité de Grancier, sur la route de Dijon, la maison bourgeoise, entourée d'une grille, toute cachée par les verdure, où souvent s'en était allé son rêve....

Et alors....

V

—Ça doit être un grand mariage ! reprit encore le conducteur, lorsque, la côte gravie, la voiture atteignit la grande avenue plantée d'arbres séculaires qui aboutit à Grancier.

Il ajouta :

—Pour un mariage ordinaire, on ne carillonnerait pas tant !

—Laissez donc ! fit Paul, cela réjouit d'entendre les cloches, cela met du soleil dans le cœur !

Jamais il n'en avait trouvé les sons aussi harmonieux, aussi gais.

Mais ils atteignaient bientôt les premières maisons du bourg, coquettes, blanches sous leurs toits flamboyants de tuiles rouges. Des jardinets les entouraient, fleuris de printemps, nguirlandés de clair soleil. Des parfums flottaient dans l'atmosphère.

Paul demanda au conducteur :

—Vous connaissez l'hôtel du Cheval Noir ?

—Pardi ! sûr que je le connais ; c'est là que descendent presque toujours les gens que j'amène par ici.

—Vous vous y arrêterez.

—Bien.

Cinq minutes après la voiture était entrée dans la cour de l'hôtel, ou—plus juste—

ment—de l'auberge, et Paul offrait un pourboire à son conducteur, qui avait attaché et débridé son cheval afin de lui donner un picotin d'avoine.

Puis il entra dans la maison.

De nouveaux propriétaires l'occupaient.

Il demanda une chambre.

Une grosse dame,—l'hôtelière,— lui fit gravir un vieil escalier en colimaçon, l'introduisit ensuite dans une petite pièce égayée d'un papier à fleurs roses.

—Tenez, vous serez bien ici, monsieur. La fenêtre donne sur la place. Le portail de l'église est en face. Il y a justement une noce aujourd'hui, une belle noce, allez ! et si Monsieur veut voir, voilà qu'on va sortir de la cérémonie.

—Ah ! c'est vrai, fit le jeune homme, nous avons entendu carillonner, à la montée de la côte.

—Oui. On n'a pas décessé depuis une heure. C'est que les carillonneurs sont bien payés, allez, monsieurs !

—Et qui donc va se marier ?

—Le fils Maritor, avec Mlle Lemaire.

—Vous dites ?

—Le fils Maritor avec Mlle Madeleine Lemaire.

Le voyageur était devenu livide ; s'il ne s'était pas appuyé au dossier d'une chaise, il serait certainement tombé.

—Madeleine !... Madeleine Lemaire !... ce n'est pas possible ! bégaya-t-il.

—C'est tellement possible, monsieur, que cela est... On dit bien que le père l'a forcée, qu'elle, au fond, ne voulait pas... Mais elle a dû obéir.

Brusquement, Paul Vaunières était allé à la fenêtre ; il étouffait.

—Vous êtes souffrant ? demanda l'hôtesse, remarquant sa pâleur.

—Oui, je suis sujet à des suffocations... Mais ce ne sera rien... Un peu d'air va me remettre.

—Voulez-vous que j'aille vous chercher un cordial ?

Il était toujours très-pâle ; mais, faisant appel à toute son énergie, il se redressa :

—Non, non... c'est passé déjà... Mais je songe, madame, que j'ai ce soir même un rendez vous d'affaires très-urgent à Châtillon... le voiturier qui m'a amené est encore là et je vais m'y faire conduire. Je reviendrai demain... ou après... à Grancier... Combien vous dois-je pour votre dérangement ?

VI

Un quart d'heure plus tard, dans la même voiture où il était arrivé si joyeux, Paul repartait,—il ne savait où,—à l'inconnu.

Le cœur broyé, il songeait que les carillons, qu'il avait trouvés si gais tout-à l'heure, tintaient le glas de son bonheur.

Et, nettement, il avait conscience qu'il n'entendrait jamais plus le son des cloches sans se souvenir, sans souffrir et sans pleurer.

PAUL ROUGET.

—:O:—

Histoire sainte arrangée:

...Et après que les hommes eurent élevé la tour de Babel, les femmes se mirent à l'œuvre et construisirent la tour... de Babil.

* * *

Le docteur X... a quelquefois le mot plaisant.

En voulez vous la preuve ?

Un de ses clients, mari d'une charmante jeune femme, lui disait dernièrement après une consultation :

—C'est que, vous savez, je tiens à la vie ; je ne veux pas mourir encore...

—Vous avez tort, riposta le docteur ; votre femme ferait une bien jolie veuve !

FIN D'AMOUR

I

Eh bien soit, autant vous le dire,
 Belle je ne vous aime plus,
 Sur moi vous n'avez plus d'empire
 Et vos charmes sont sans vertus.
 En vain votre œil vif étincelle
 Et chez vous tout se fait coquet,
 Mon cœur est l'humide briquet
 A l'éclair de silex rebelle,
 Je ne vous aime plus ma belle !

II

Vous étiez jeune et très jolie
 Quand, plus qu'un avare son or,
 Je vous aimais à la folie
 Vous êtes jeune et belle encore ;
 Pourtant je ne suis plus fidèle
 Aux fougueux serments d'autrefois,
 Mon amour a brisé son aile
 Et n'a plus de flèche au carquois,
 Je ne vous aime plus, ma belle !

III

Certes vous n'êtes pas changée :
 Tout aussi blanche est de vos dents
 La fine et riieuse rangée,
 Vos cheveux blonds non moins ardents,
 Aussi bleue est votre prunelle,
 Tout aussi délicats vos traits,
 Votre taille tout aussi grêle,
 Et pourtant, malgré tant d'attraits,
 Je ne vous aime plus, ma belle !

IV

Je ne sens plus la chatterie
 De vos appels jadis troublants,
 Impuissante est l'artillerie
 Des baisers naguère brûlants.
 Rien qu'à frôler votre dentelle,
 Tous mes sens étaient en émoi,
 Fugace comme une hirondelle,
 Il a fui, le... je ne sais quoi...
 Je ne vous aime plus, ma belle !

V

Comme le gai soleil étanche
 Avec ses rayons consumants
 La rosée, ô lys et pervenche !
 Qui ceint votre front de diamants,
 Après quelque folle querelle
 Je séchais d'un baiser joyeux
 De vos larmes la cascabelle,
 Mais maintenant insoucieux...
 Je ne vous aime plus, ma belle !

VI

Mon cœur est comme un mausolée
 Silencieux, sans fleurs autour,
 Et la douce cloche est fêlée
 Qui tintait son tocsin d'amour.
 Il n'est plus de sève nouvelle
 Dans l'arbre à présent engourdi,
 Il ne brille plus d'étincelle
 Au fond du foyer refroidi...
 Je ne vous aime plus, ma belle !

CAMILLE CLAUD.

—:o:—:o:—

LES MOTS POUR RIRE

Bonnes amies :

—Cette chère Adrienne n'est plus de la première fraîcheur... mais elle fait encore illusion aux lumières.

—Surtout quand elles sont éteintes !

* * *

Dialogue avec un pêcheur :

—Prenez-vous beaucoup de poissons ? dit un passant.

—Ça dépend du meunier.
 —Comment du meunier ?
 —Oui, il défend parfois de pêcher.
 —Alors, quand on empêche on n'en pêche pas, et quand on n'empêche pas on en pêche.

* * *

Dans un restaurant d'Aubervilliers :
 —Dites donc, garçon... cette gibelotte n'est pas faite avec du lapin inoculé, au moins ?
 —Oh ! vous pouvez être bien tranquille... (*confidentiellement*) c'est du chat !

* * *

Extrait du carnet d'un fumiste :
 Axiome :
 On court d'autant moins la chance de mourir qu'on est plus avancé en âge.
 Exemple :
 C'est tout au plus si, par année, il meurt deux ou trois centenaires.

* * *

En famille :
 MONSIEUR, *agacé*.—Mais, enfin, qu'est-ce qu'il a, cet enfant, à toujours crier ? qu'est-ce qu'il a donc ?
 MADAME, *d'un ton pincé*.—Il a... il a le caractère de son père, tout simplement !

* * *

Au cours d'une excursion dans les montagnes, un promeneur, ayant dîné dans une auberge de village, questionne son hôtesse sur quelques cîmes rocheuses qu'on aperçoit à quelque distance.
 —Est-ce que je pourrais grimper jusque là-haut ? demande-t-il à la bonne femme.
 —Oh ! oui, répond celle-ci avec la tranquille ironie des montagnards ; nos bêtes y montent bien !

* * *

Calino est installé depuis un mois à X...-sur-Mer, où personne ne lui écrit.
 Chaque matin, le facteur passe devant sa porte et lui répond invariablement : " Pas de lettre !"
 Pris d'un accès de désespoir, le pauvre garçon finit par s'écrier :
 —Il en a plein sa boîte !... Qu'est-ce que ça lui ferait de m'en donner une ?

* * *

Jeudi dernier, un fort de la Halle comparaisait devant le Tribunal des flagrants délits, sous la prévention de voies de fait : après l'exposé de l'affaire :
 —Quels sont vos moyens de défense ? demande le juge.
 —Mes moyens de défense ?... les v'là !
 Et notre homme montre ses deux poings.

* * *

Discussion :
 —Pas moyen de raisonner avec toi ; tu parles tout le temps !
 —Mais...
 —Eh ! oui ! voilà deux heures que tu ne cesses de m'interrompre !

NOVEMBRE 1897

— LA —

BELLE AUX GANTS NOIRS

.. PAR ..

AMBROISE HERDEY

I

Vers la fin du mois de mai 188... les journaux parisiens annoncèrent en de courtes notes insérées à la fin des chroniques théâtrales, que le concert annuel offert par la Falterni pour faire entendre ses élèves aurait lieu le 5 juin suivant, dans les salons du Grand-Hôtel.

Ceux-là seulement qui, par passion, par nécessité professionnelle, ou par genre, suivent sans en rien laisser échapper le courant musical qui prend sa source à Paris pour se répandre en ondes sonores sur tout l'univers, avaient noté cette annonce que le grand public n'avait ni remarquée ni retenue.

Un concert sans particulière attraction d'étoile fameuse ou d'orchestre émérite, sans billets imposés par le zèle indiscret des protecteurs d'un artiste ou des promoteurs d'une œuvre charitable, n'est jamais une distraction que la foule convoite. Mais le clan des initiés aux mystères de l'art lyrique, des critiques musicaux, des amateurs forcenés, la bande des directeurs à l'affût des naissants phénomènes et ces Parisiens de Paris pour lesquels tous les spectacles sont attrayants dès qu'ils y peuvent être admis alors que leurs amis en seront exclus, n'avaient eu garde de s'en montrer dédaigneux. Comme toujours, les billets avaient été l'objet de sollicitations ardentes et nombre de demandes tardives avaient été repoussés, inexorablement.

Dans certain milieu, et pour toute une coterie, ce concert était un événement, marquait une date, avait un caractère spécial qui lui donnait à peu près le premier rang dans la série infinie des solemnités analogues.

Depuis que la Falterni avait quitté la scène où elle s'était montrée, de 1840 à 1860, la rivale et quasi l'égale des Malbran, des Sontag et des Persiani, elle s'était consacrée au professorat, le noble duc dont elle était devenue l'épouse légitime, ne trouvant pas suffisants pour lui les revenus des sommes autrefois amassées par elle, au cours de sa carrière dramatique. Elle avait donc fondé et dirigeait une école de chant, rapidement devenue fameuse, d'où sortaient chaque année des élèves capables de tenir avec succès les premiers emplois sur les premiers théâtres du monde. L'habile femme avait eu le talent et le bonheur d'avoir pour disciples les plus illustres et les plus acclamées des cantatrices contemporaines. Depuis quinze ans environ toutes celles dont la voix et l'art avaient ébloi le monde et fait la fortune des entreprises théâtrales étaient sorties de cette officine féconde, véritables nid de fauvelles et de rossignols.

Aussi, de tous les points du globe, les jeunes filles douées de quelque voix et désireuses de suivre la carrière lyrique accouraient-elles pour demander à la Falterni les

secrets de son style et ce premier rayon de gloire qui s'attachait au seul titre "d'élève" de sa glorieuse académie.

Chaque année, au commencement de l'été, une audition solennelle était donnée devant un public choisi ; et souvent la renommée, dès cette première épreuve, s'emparait brusquement d'un nom obscur, l'auréolant d'un nimbe, et l'emportant ainsi, d'un bond, près des cimes lumineuses où l'attendait le succès définitif.

Donc, au jour indiqué, sans qu'il eût été besoin de faire poser aucune affiche sur les colonnes de la ville, ou de faire répéter par les journaux la note une fois insérée, la foule commença d'envahir, dès avant neuf heures les salons illuminés du Grand Hôtel ; foule spéciale, un peu bizarre, comme Paris seul peut en voir surgir dans un des multiples recoins de son enceinte cosmopolite, et qui semblait venir en droite ligne de quelque Babel inconnue. Parmi les représentants favorisés de l'aristocratie française, parmi les critiques, les artistes, les notabilités de Paris, tous les types les plus dis emblables de la race humaine s'em mêlaient groupés en cette cohue qui s'efforçait vainement de paraître homogène. Toutes les langues, tous les dialectes, tous les accents bruissaient dans les conversations échangées ; toutes les couleurs, toutes les nuances, tous les types apparaissaient sur ces visages que Dieu n'avait point faits d'abord pour être rapprochés ; tous les caprices des goûts les plus disparates éclataient et se heurtaient dans les toilettes qui, pour la plupart, n'avaient de parisien que l'étiquette.

C'est que, à côté des Français élus et conviés par la Falterni, les parents des jeunes élèves étaient admis de droit à ces solennités qui donnaient, en petit, le spectacle de la vallée de Josaphat un jour de résurrection.

Et les voitures succédaient aux voitures, franchissaient le trottoir, pénétraient sous la voûte, tournaient autour du grand bassin central qui scintillait sous les feux multicolores des foyers électriques ; les portières étaient ouvertes par des laquais en livrée bleu foncé, galonnée d'or ; les arrivants descendaient, prenaient pied sur les larges marches du perron où la foule curieuse des voyageurs, fumant ou causant dans de larges fauteuils de jonc, s'amusaient à les regarder passer. Ils disparaissaient ensuite dans l'antichambre de la grande salle, à la porte de laquelle la Falterni se tenait majestueuse et bienveillante, accueillant d'un sourire, d'un geste amical ou d'un mot de bienvenue ses invités que, par un prodige de mémoire ou de diplomatie, elle semblait connaître intimement tous... sans hésitation.

Quelques jeunes gens portant à la boutonnière de leur habit de gros bouquets noués d'un ruban tendre, se tenaient groupés derrière elle, offrant des programmes, conduisant à leur place les spectateurs et veillant à ce qu'au une chaise ne demeurât inoccupée.

Au bout d'une demi heure environ, la salle était pleine.

Soudain, les lustres étincelèrent sous la pression du gaz subitement accrue. La Falterni, avec des airs de reine, belle encore sous ses cheveux gris, nattés en couronne, et dans sa robe à longue traîne, toute scintillante de jais, remonta l'étroite allée ménagée de la porte à l'estrade, et vint s'asseoir près du piano. L'accompagnateur, que nul n'avait remarqué, était à son poste, indifférent et triste, laissant errer ses doigts distraits sur le clavier en une longue série de modulations harmonieuses.

Presque aussitôt, d'un coup d'éventail, le professeur donna le signal ; les murmures des conversations s'apaisèrent, chacun s'agita légèrement, cherchant une posture commode ou une pose avantageuse, et parcourant des yeux le programme, en attendant que la première élève fit son entrée.

Il était formidable, ce petit programme gravé par Stern, sur une double feuille de parchemin et pourvu d'un crayon que retenait une légère ganse de soie. Il ne comportait pas moins de vingt-trois numéros, tous, ou presque tous, choisis dans l'œuvre de cette école italienne qui brilla d'un si vif éclat au commencement de notre siècle, et qui depuis...

Le professeur n'avait évidemment pas cessé d'adorer les dieux aimables qui jadis avaient protégé la cantatrice.. Sémiramide et Desdemona, Rosina, Lucia, Norma, Zaira demeuraient pour elle les types immortels de l'art lyrique. Aucune ride ne plissait les fronts marmoréens des belles héroïnes à bandeau lisses : les cavatines à la fois mélancoliques et fleuries où se peignent sans retenue tant d'amours traversées, tant de délicieux égarements, tant et de si douloureuses folies, demeuraient, à son jugement, en même temps que la plus suave des musiques, la plus sûre et la plus glorieuse démonstration qui se puisse fournir d'un véritable talent et d'une parfaite éducation artistique.

C'est ainsi que devant un public attentif, les allegros succédèrent aux andantes, les roulades aux gammes, les trilles aux grupetti.

Après chaque morceau, les applaudissements éclataient ; quelques personnes prenaient des notes, tandis que d'autres biffaient d'un trait l'air écoulé, soit pour faire usage du petit crayon, simplement, soit pour mieux marquer les étapes du concert et prévenir toute confusion entre l'air entendu et celui qui restait à entendre.

Des propos louangeurs, en différents idiomes montaient comme un encens ; et la mélodie coulait, coulait, sans qu'aucune raison décisive apparût aux esprits philosophiques qui fût de nature à en faire prévoir l'épuisement.

Vers dix heures et demie une légère fatigue engourdissait visiblement l'auditoire ; quand vint l'entr'acte, quand les hautes fenêtres et les baies du plafond s'ouvrirent un instant pour laisser pénétrer dans la salle un peu d'air nouveau, chacun s'agita, se leva, et, sans quitter sa place, souffla, s'ébroua, se détendit de mille manières.

Tout en célébrant comme il convenait les mérites réels et divers des jeunes chanteuses, tout en rendant de justes hommages au professeur que tout l'univers envie à la capitale française, on était près d'avouer qu'un peu d'ennui se mêlait à tant de plaisir. Cette succession continue d'airs fleuris finissait par produire chez les uns un engourdissement proche parent du sommeil, chez les autres une inquiétude nerveuse que la bien-séance toute seule parvenait à vaincre, sinon à calmer en ses manifestations intimes. Au bout d'un quart d'heure, les valets revinrent fermer les fenêtres, et quelques personnes murmurèrent : "Déjà !"

Néanmoins, chacun reprit sur sa chaise son attitude attentive ; l'accompagnateur revint se placer devant le piano, et tel était en ce moment l'état des esprits, que l'attention se porta sur lui qu'on n'avait pas même regardé jusqu'alors.

C'était un grand jeune homme mince, fort beau de visage, auquel une pâleur marmoréenne et des cheveux noirs bouclés donnaient l'aspect fatal et séduisant des héros du romantisme. On eût juré que, pour soutenir les cavatines de ses Lucies, la Falterni avait obtenu le concours de "sir Edgard Rawenswood" lui-même. Il semblait d'ailleurs accomplir sa tâche avec un ennui profond... mais résigné, comme un lion se soumet aux caprices du dompteur derrière les barreaux de sa cage. Il accompagnait avec talent, le corps immobile, suivant sa partie d'un air indifférent et vague où pas une lueur ne passait, révélatrice d'une émotion quelconque. Le morceau terminé, il remplaçait par un autre cahier la partition devenue inutile, non sans avoir consulté le programme étalé sous ses regards.

L'attention qu'il avait ainsi captivée ne se détourna de lui que pour se porter sur l'élève, chargée d'exécuter le numéro douze et qui, celle-là, ne ressemblait du moins à aucune de celles qu'on avait entendues au cours de la soirée.

Délicate et frêle cette jeune fille avait l'air hautain, presque dur, que la misère donne à l'orgueil. Les traits étaient réguliers et fins comme ceux de certains camées du musée de Naples. Deux grands yeux, presque trop grands, éclairaient son pâle visage où nulle rougeur, nul reflet de sang ne mettait la marque de la vie et que semblaient écraser de leur poids des cheveux fauves redressés et tordus comme une crinière. Contrairement au luxe de ses camarades, elle était vêtue d'une très simple robe unie de légère soie et n'avait d'autres bijoux que deux énormes bracelets d'or mat qui semblaient abattre sous leur poids ses mains grêles, gantées de noir, et les river pendantes aux plis droits de sa robe. Elle marchait sans grâce et sans sourire, la tête immobile, le regard farouche, plus semblable à quelque figure hiératique de Gustave Moreau qu'à une Parisienne de vingt ans, chanteuse de cavatines. Loin de soulever l'enthousiasme, son apparition n'excita que la surprise. Quelques rires mal étouffés s'étaient même fait entendre, lorsque le pianiste, d'une main puissante, attaqua le prélude du cinquième acte de l'*Africaine*.

Cette musique, glissée dans le programme comme une concession aux partisans des théories avancées et de l'art nouveau, différait des airs précédemment exécutés autant que l'artiste qu'on allait entendre différait des autres jeunes filles applaudies et proclamées "charmantes". Soudain, sans qu'un geste, sans qu'un mouvement ait laissé deviner que cette frêle statue vivait et vibrât, d'une voix légèrement frémissante, mais d'une ampleur admirable et d'un timbre sans égal, elle déclama douloureusement la plainte de Sélika :

D'ici, je vois la mer immense et sans limite
 Ainsi que ma douleur !
 Et le flot furieux qui bondit et s'agite,
 Hélas ! comme mon cœur !

Par l'effet d'un charme subit, tous les auditeurs furent brusquement tirés de leur somnolente indifférence ; tous les esprits se tendirent ; le silence acquit une intensité extraordinaire, et l'art, l'art tout-puissant, accomplit ce miracle qui est à la fois sa raison d'être et son but, d'unir dans une même pensée les auditeurs et l'artiste.

Le drame de douleur et d'amour décrit par Sélika, mourante devant l'immense Océan, sous le ciel des tropiques, devint instantanément le drame de chacun. Un phénomène se produisit, identique aux phénomènes du rêve, mais avec une plus large part de conscience permettant l'enchaînement logique des sensations et, par conséquent, augmentant l'intensité du plaisir ressenti. Chaque personnalité particulière s'évanouissait pour se fondre en une personnalité nouvelle ; la notion du temps, l'effort de la volonté, les appréhensions, les souvenirs, les vulgarités de l'existence réelle s'éliminaient des âmes ravies loin de la terre sur l'aile robuste de l'idéal approché. On planait. Le silence le plus profond régna tant que vibra la voix de la jeune fille. Mais dès que son cri final eut retenti, l'enthousiasme lentement amassé déborda en une clameur infinie, saluant l'enfant sublime qui venait de révéler la sublime inspiration de Meyerbeer.

L'impression était si profonde que toutes les jalousies s'étaient fondues comme neige au soleil, chez les parents et les amis des rivales de l'artiste. La Falterni, contrairement à la règle qu'elle s'était imposée, applaudissait debout, triomphante, radieuse ; et devant ces acclamations, la sombre jeune fille demeurait immobile, un peu inclinée, presque impassible.

Bientôt, des "bis" impérieux jaillirent de toutes les lèvres : le premier moment de surprise étant passé, on voulait renouveler la sensation éprouvée, remonter sur les hauteurs si rarement fréquentées où l'on avait un instant séjourné.

Mais la chanteuse hésitait, connaissant l'usage établi très sagement par le professeur de ne jamais laisser répéter un morceau, tant pour ne point allonger encore un spectacle long par lui-même, que pour ménager des susceptibilités aisément irritables. Alors la Falterni, gagnée par l'enthousiasme général, joignit sa prière aux instances du public, et la jeune fille marqua par un signe de tête qu'elle consentait à chanter de nouveau. Elle se pencha vers l'accompagnateur et lui dit à voix basse quelques mots auxquels celui-ci répondit par des signes énergiques de dénégation. Les applaudissements, les cris, les "bis" impérieux continuaient de retentir. L'artiste, toujours droite et calme, marcha vers le fond de la scène, souleva la draperie qui fermait la porte du petit salon servant de foyer, puis revint, suivie d'une grosse vieille femme dont l'apparition, en toute autre circonstance, eût assurément soulevé moins de bravos que d'éclats de rire. Qu'on se figure en effet une masse noire, aussi large que haute, surmontée d'une tête énorme et colorée, encadrée d'une vaste capote en forme de cabriolet, s'avancant rapide et roulante, avec des sourires et des mines de triomphatrice ! Heureusement le public avait été emporté par l'enthousiasme à des sommets d'où le ridicule ne s'aperçoit plus. Il voulait entendre de nouveau la chanteuse ; peu lui importait tout ce qui n'était pas elle. La vieille dame retira péniblement ses gants de fil noir, laissa glisser sur le sol son vaste châle pour donner quelque liberté à ses bras trop courts, fixa d'un geste rapide ses lunettes sur l'extrémité de son tout petit nez, puis, sans avoir besoin d'aucune partition, elle joua le prélude des *Nozze di Figaro* : "Voi che sapete."

Le contraste entre la dramatique déclamation de *Africaine* et les ingénus soupirs du page amoureux de sa marraine produisit l'effet qu'avec raison l'artiste avait su prévoir.

Les sensations éprouvées furent d'autant plus vives qu'elles étaient plus différentes, et la seconde ovation dépassa la première en enthousiasme et en intensité. C'était bien un triomphe, un triomphe sans égal dans l'histoire déjà longue et très glorieuse des concerts de la Falterni. Tous les auditeurs étaient debout, criant, applaudissant, réclamant la continuation et la répétition d'un plaisir si vif et si imprévu. La Falterni joyeuse, agitée, embrassait son élève, serrait les mains de la grosse dame demeurée assise devant le piano, saluait le public qui l'acclamait à son tour dans toutes les langues et dans tous les idiomes. De tous les points de la salle des "bis" frénétiques montaient parmi les

bravos, les hourrah et les clameurs inarticulées. La jeune fille fit signe qu'elle consentait à chanter encore, et soudain le bruit cessa, le silence se fit. Sans doute pour montrer les faces multiples de son talent et pour empêcher l'affaiblissement des sensations en les répétant, identiques, de même qu'elle avait délaissé Meyerbeer pour Mozart, elle quitta cette fois Mozart pour Gounod, et, d'une voix vibrante, avec une physionomie empreinte de douleur tragique, elle dit les géniales stances de Sapho. La plainte inspirée s'acheva au milieu d'une véritable tempête de sanglots et d'acclamations. Le concert fut interrompu durant près d'un quart d'heure. On ne cessa plus d'applaudir.

La jeune fille saluait, faisait effort pour sourire, mais d'un geste presque automatique, elle s'appuyait sur l'épaule de la grosse dame, soit pour se soutenir dans le péril d'une émotion trop forte, soit pour lui faire partager d'une façon plus intime l'ovation dont elle savourait la douceur. Et celle-ci regardait son enfant comme les voyantes contemplent en leur extase les anges qui les visitent. Sa laideur en était comme illuminée, tant elle s'éclairait de tendresse. Sur un mot murmuré tout bas, elle releva son châle gisant sur le parquet, puis quitta le piano et se retira, suivie de la jeune fille qui cette fois ne revint plus, malgré la persistance des rappels et des interminables applaudissements.

Alors la salle en partie se vida. Le reste du programme s'acheva tant bien que mal au milieu de l'inattention générale et des conversations particulières. Seuls les parents ou les amis des jeunes exécutantes demeuraient pour les applaudir, clamant avec d'autant plus d'énergie que visiblement leur bruit demeurait localisé.

Le lendemain tous les journaux étaient remplis de la grande nouvelle : une étoile se levait au firmament de l'art, étoile d'un charme étrange et d'un prodigieux éclat. De très longs détails ne pouvaient encore être donnés sur l'origine, la vie, les projets de la cantatrice : car le programme n'indiquait que son nom quelque peu barbare "Rosen de Kerlo" et la Falterni, immédiatement interrogée, n'avait pu fournir que des enseignements vagues. Rosen était la fille d'un poète mort jeune. Elle avait été élevée par sa grand'tante, mademoiselle de Kerlo, une Bretonne d'Auray, pieuse, dévouée, parfaitement pauvre, très bonne musicienne au demeurant, et qui seule avait formé le talent de sa nièce jusqu'au jour où celle-ci était entrée au cours qu'elle venait de couvrir d'un nouvel éclat.

Ces dames vivaient fort retirées, dans un quartier perdu. La jeune fille était d'une humeur peu sociable... presque farouche : elle était toujours vêtue de noir. "Tenez ! avait dit la Falterni, un détail suffira pour la peindre : elle ne se lie avec personne... elle ne quitte jamais ses gants !"

Cette révélation, à défaut d'autres, fut retenue et servit de thème aux articles qui parurent le lendemain, vibrants comme des fanfares.

On appela "Rosen de Kerlo" "la belle aux gants noirs," et cette désignation aida puissamment à populariser sa renommée.

Inconnue la veille, Rosen, à dater de cette soirée, avait sa place au milieu des célébrités parisiennes.

Les papetiers, dès le lendemain, sollicitaient en foule l'honneur d'exposer et de vendre son portrait.

"Hélas ! répondait la jeune fille avec un triste sourire, je n'ai jamais eu ni le désir, ni le moyen... de me faire photographier !"

II

Les demoiselles de Kerlo, la grand'tante et la petite-nièce habitaient depuis quinze ou seize ans la plus modeste maison du plus tranquille quartier de Paris. Au numéro 30 de la rue Vavin, non loin du jardin du Luxembourg, celle qu'on désignait familièrement dans le quartier sous le nom de "tante Rose" menait l'existence voilée de ces fiers malheureux qui cachent leur misère et leurs luttes avec plus de soin que d'autres en mettent à les étaler pour en tirer profit.

Venue de la Bretagne qu'elle n'avait auparavant jamais quittée, au mois de février 1871, afin de soigner son neveu, Pierre de Kerlo, gravement blessé à Buzenvain, dans les rangs des mobiles du Morbihan, elle n'avait pu, depuis ces jours funestes, regagner son cher pays d'Auray.

Elle était demeurée, attachée par son dévouement, dans le pauvre ménage de

Pierre, envahi par la misère et déserté par l'amour. Sa femme, très jeune, très jolie, s'en était évadée comme d'une geôle, laissant son mari à ses rêves et à ses vers et sa petite-fille à la mort, qui semblait embusquée derrière son berceau guettant sa proie.

Deux années plus tard, l'enfant vivait toujours... mais à la suite d'événements sinistres que nul ne connaît et dont les malheureuses femmes ne parlaient jamais, même lorsqu'elles étaient seules ensemble, Pierre de Kerlo était mort fou, laissant Rosen, âgée de trois ans, sous la seule protection de sa tante, et en proie à une maladie dont toute curiosité n'était parvenue à percer le mystère et qui l'avait tenue renfermée dans sa chambre durant de longs mois.

À ce moment, certes, tante Rose eût voulu retourner en Bretagne. Mais depuis quatre ans elle avait dû vendre, pour subvenir aux besoins de son neveu, son pauvre manoir d'Auray et les quelques pièces de terre qui composaient toute sa fortune. Il ne lui restait rien et Paris seul pouvait lui offrir quelques ressources en même temps que le moyen de cacher sa situation.

Elle y était donc restée, et Rosen avait grandi à l'écart des autres enfants, comme sa tante vivait à l'écart des autres femmes. On les voyait chaque jour, tantôt se dirigeant vers le jardin du Luxembourg, tantôt disparaissant durant de longues heures en des courses lointaines, la petite enveloppée d'un sombre manteau qui la cachait toute, ne laissant voir que sa figure pâle et triste et ses pieds de fillette étroits et longs; la tante, alerte malgré son poids insolite, gaie malgré son infortune et ses chagrins, trottant sur ses lourdes jambes pareilles à des piliers de crypte romaine, et portant dans ses bras trop courts de gros paquets soigneusement enveloppés. Elles allaient, saluant à droite, saluant à gauche, d'un petit signe de tête.

On les savait extrêmement pauvres, bien que plus d'une fois on eût eu recours à la charité. La tante Rose ne cessait de travailler que pour faire sortir sa nièce. Elle faisait des travaux de couture, de broderie, de tapisserie... On racontait même que, l'ouvrage étant venu à manquer, elle avait fait des ménages et joué de la guitare devant le théâtre de Guignol dans un jardin public.

Depuis deux ans, toutefois, elles semblaient un peu moins malheureuses : elles faisaient de la musique plusieurs heures par jour et le voisinage se plaisait à écouter la merveilleuse voix de la jeune fille que sa tante accompagnait sur un très vieux piano.

Elles avaient ainsi vécu dans une atmosphère mystérieuse que nulle enquête indiscrète n'avait osé violer, tant était profonde la vénération qu'elles avaient inspirée par leur réserve, leur dignité et leurs souffrances plutôt pressenties et devinées que connues.

La surprise des concierges et des locataires fut donc extrême lorsqu'au lendemain de ce concert qu'ils ignoraient absolument, un certain nombre de voitures amenèrent successivement et dès le matin devant l'étroite porte de la maison des inconnus qui paraissaient des personnages, demandaient avec respect les "dames de Kerlo", montaient l'escalier d'un air affairé et redescendaient quelques instants plus tard avec des mines déçues.

Tant de visites simultanées après une solitude si complète et si prolongée avaient de quoi surprendre et paraissaient inexplicables.

Vers deux heures de l'après-midi, une dame âgée, très modestement vêtue d'une robe sombre et d'un humble mantelet, se présentait à son tour devant la concierge qui, pour la dixième fois, répétait : "Les dames de Kerlo !... escalier à droite, au fond de la cour, quatre étages à monter !..." lorsque celles-ci parurent au seuil du vestibule. La visiteuse s'avança vers elles et les salua. "J'espérais avoir l'honneur de vous rencontrer chez vous, dit-elle, mais je vois que vous allez sortir, et je ne veux pas vous déranger. Permettez-moi seulement de vous demander à quel moment il vous serait possible de me recevoir..." Puis, elle ajouta, d'une voix basse et comme intimidée : "Je suis madame de Røder, la mère de Marc de Røder, accompagnateur au cours de madame Falterni.

— Mon Dieu, madame, dit tante Rose, je voudrais bien vous recevoir !... Je ne sais comment m'excuser... Mais puisque monsieur votre fils est accompagnateur chez madame Falterni, vous devez savoir que la leçon est à trois heures. Or, la route est longue qui sépare la rue Vavin du boulevard Haussman."

Naturellement, la concierge écoutait ce colloque. La curiosité la rendit ingénieuse et lui donna la hardiesse d'intervenir. "Si ces dames voulaient entrer dans ma loge, dit-elle, il y a justement trois chaises : ça éviterait de remonter."

La figure inquiète et triste de la visiteuse décida Rosen à ne pas la congédier sans savoir au moins ce qui l'avait amenée. — "Voulez-vous ?" dit elle en souriant. — Madame de Røder s'empressa d'accepter, et toutes trois pénétrèrent dans la loge, sans même remarquer que la concierge les y suivait — intriguée — mais satisfaite.

"Voilà, dit madame de Røder avec une certaine hésitation... Mon fils ne sait pas que je suis venue... Il ne m'aurait pas permis de venir. Mais j'ai été témoin, mademoiselle, de votre succès d'hier au soir, et j'ai pensé que le bonheur vous disposerait à la bonté. Mon fils, que vous connaissez de vue seulement, car son orgueil est comme une muraille derrière laquelle il cache ses qualités, mon fils n'est pas heureux !" — En disant ces mots, la mère eut la voix étranglée par un sanglot.

"Remettez-vous, madame, dit Rosen avec sympathie. Depuis un an, monsieur votre fils est, en effet, accompagnateur du cours l'alterni. J'ai eu souvent l'occasion de constater son talent et d'abuser de sa patience : que pourrais je donc pour lui être utile et pour vous être agréable ?"

— Ah ! mademoiselle, dit Mme de Røder en s'inclinant comme si elle voulait tomber à genoux, mon instinct ne m'avait pas trompée ! Ce que je viens aujourd'hui vous demander, c'est que vous consentiez à entendre les œuvres de mon fils, peut être ensuite sentiriez-vous à les interpréter.

"Vous serez demain une de ces enchanteresses qui tiennent les foules suspendues à leurs lèvres et qui imposent au public le goût de tout ce qu'il leur plaît de protéger et de défendre. Quand elles daignent prendre sous leur patronage un obscur musicien qui végète dans l'ombre, elles projettent sur lui un peu de la lumière dont elles sont environnées, elles l'imposent à l'attention, elles le signalent à la critique : voilà le service que j'implore de votre générosité. Sous sa modestie opiniâtre, sous sa hautaine défiance, mon fils dissimule, je vous l'affirme, un talent de premier ordre. Et je sens bien, moi, qu'il meurt de demeurer ainsi dans l'ombre ! Hélas ! s'il savait que je vous dis ces choses, il me reprocherait ma franchise... Mais les mères perdent tout orgueil quand leurs enfants souffrent... et c'est sans hésiter... sinon sans rougir que je suis venue tendre mes mains vers vous.

— Mon Dieu, madame, répondit la jeune fille, j'ai peur que vous ne vous fassiez illusion sur le concours que je puis prêter à monsieur votre fils. Les œuvres des jeunes ont besoin d'une interprète qui les impose et je ne suis encore qu'une écoière. De plus, je ne serai jamais une cantatrice dans l'acception ordinaire du mot... puisque je n'aspire qu'à gagner modestement ma vie en donnant des leçons.

— Oh ! ce n'est pas possible ! interrompit anxieusement madame de Røder.

— C'est la vérité pure, madame, interrompit tante Rose qui n'avait encore rien dit. Madame de Røder protesta vivement.

— Pour trouver des leçons, il faut être connue ; pour se faire connaître, il faut se produire, au moins dans les concerts, sinon sur un théâtre.

— Il est certain, dit Rosen, qui désirait abrégé l'entretien, il est au moins probable que je serai forcée de me faire entendre tout d'abord dans quelques concerts, dans quelques soirées. Si vous estimez, madame, que dans cette sphère restreinte et modeste je pourrais encore être utile à monsieur votre fils, je veux bien essayer, et op heureuse si je pouvais placer les débuts de ma carrière sous l'égide protectrice d'un service rendu. Mais je ne sais pas du tout ce que je pourrai faire, et vous voyez vous-même combien, dans tout les cas, mon concours sera de mince importance.

— Ah ! combien je vous suis reconnaissante, au contraire, mademoiselle ! Quel jour pouvez-vous nous recevoir, mon fils et moi ?

— Hélas ! madame, je vous recevrais volontiers. Mais pour me révéler les œuvres de M. de Røder, un piano est nécessaire. Or, le nôtre est tout à fait indigne d'un compositeur

— Consentiriez-vous à venir chez moi ? Je demeure, il est vrai, très loin d'ici ; mais l'omnibus qui part de l'Odéon s'arrête devant ma porte aux Batignolles.

— Soit ! dit Rosen en souriant. Si tu veux, tante Rose, nous irons ce soir, vers sept heures.

— Volontiers, répondit la vieille fille.

Madame de Røder remerciait en essuyant ses larmes.

Les trois femmes sortirent ensemble.

Le soir même, après leur modeste repas, les demoiselles de Kerlo gagnèrent l'Odéon, montèrent dans l'omnibus et se laissèrent emporter vers Clichy.

Pendant le long trajet qui sépare la rue de Vaugirard de l'impasse du Couvent-des-Batignolles, Rosen, sans savoir précisément pour quelle cause, regrettait le mouvement de son cœur qui l'avait poussée à promettre cette visite.

Sa tante, au contraire, n'envisageant que le service à rendre, l'encourageait, raillant ses pressentiments et ses appréhensions.

Elles arrivèrent enfin devant la maison qui leur avait été désignée. C'était une de ces grandes constructions légères et provisoires, telles que les boulevards extérieurs et surtout les rues qui les avoisinent en contiennent encore, et qui habitent tant bien que mal sous leur toit de zinc, leurs murs légers, leurs cloisons mal crépitées, des familles d'ouvriers, de modestes bourgeois, de petits rentiers besogneux, d'employés retraités, jusqu'à ce que la pioche des démolisseurs les abatte pour faire place à de solides maisons de pierre.

Les dames de Kerlo montèrent les cinq étages d'un étroit escalier qui n'avait jamais connu le luxe de la cire ni du tapis, et sonnèrent.

Madame de Røeder vint leur ouvrir et les fit entrer en murmurant des paroles de gratitude et des excuses : " Mon fils m'a vivement blâmée de ma hardiesse ! " disait-elle à voix basse.

Elles pénétrèrent dans une petite pièce très simplement meublée, mais dont les deux fenêtres ouvertes donnaient sur la vaste plaine où, parmi les maisons isolées, les hautes cheminées des usines et les arbres des petits jardins, les rayons roses du soleil couchant éparpillaient gaiement la buée d'or de leurs clartés adoucies. Au loin, les coteaux qui dominent Nanterre enserraient l'horizon d'une large ceinture de verdure. Et Rosen, habituée à l'étroite perspective de la petite cour de la rue Vavin, ne put retenir, à cette vue, un cri de surprise et d'admiration.

Mais soudain, Marc de Røeder parut. D'un air triste et froid, il s'inclina profondément devant les demoiselles de Kerlo et, tout de suite, il s'excusa de la démarche qu'à son insu sa mère avait cru devoir tenter.

— Je n'ai rien, en vérité, qui puisse vous disposer à l'indulgence, disait-elle à Rosen, d'une voix dure, rien qui puisse provoquer votre sympathie : je suis malheureux et malade. Or, la maladie est importune et le malheur est contagieux : je regrette que vous ayez pris la peine de venir jusqu'ici.

— Eh ! monsieur, répondit bravement la jeune fille, j'ai eu moi-même trop de malheur dans ma vie pour redouter celui des autres : quand à votre maladie, j'ignore ce que vous voulez dire, mais je suis d'avance convaincue que vous exagérez ! D'ailleurs, nous verrons bien !

— N'ai-je pas été stupide hier soir en refusant de vous accompagner ? Votre exécution de l'*Africaine* m'avait bouleversé ! Jamais je n'avais entendu chanter ainsi ! J'ai eu peur de vous trahir... en vous écoutant !

— Où est le mal, monsieur ? interrompit en riant tante Rose. Moi, je crois que vous avez voulu me fournir une occasion de me produire : je n'ai pas, comme vous, le temps d'attendre la gloire !

— N'en parlons plus, dit Rosen, et feuilletons vos œuvres.

Marc s'inclina de nouveau, ouvrit le piano et laissa ses doigts errer sur le clavier, à l'aventure.

La jeune fille s'était placée non loin de lui, tout près de la fenêtre, dans un fauteuil ancien de siège haut ; elle se tenait droite, ses deux mains, toujours gantées de noir, enfoncées jusqu'au poignet dans les poches de sa courte jaquette de drap. Elle écoutait en regardant au loin l'horizon que le soleil embrasait, tandis que madame de Røeder et tante Rose s'étaient assises au fond de la pièce, près de la cheminée cachée par un écran de papier peint.

— Pardon, murmura Marc hésitant, mais c'est que moi, je n'ai pas de voix... je ne sais pas chanter !

— Eh bien ! ne chantez pas, fis distraitemment Rosen. Dites !

Alors le jeune homme, après un court prélude, se mit à " dire " une de ses mélodies.

Certes, il n'avait pas de voix, mais à force d'art, il arrivait à traduire ses inspirations de la façon la plus saisissante et la plus originale. Rosen, très attentive, écoutait ;

bientôt elle fut sous le charme. Elle était venue par bienveillance et bonté pure, non sans ennui, non sans crainte vague, même. Peu à peu ces sentiments disparurent pour faire place à des impressions qu'elle ne soupçonnait pas.

Avec sa sensibilité profonde, sa nature nerveuse, sa longue expérience de la souffrance, elle était particulièrement prédisposée à goûter les inspirations mélancoliques. Or, les œuvres de Marc de Røeder étaient toutes imprégnées d'une tristesse telle qu'on les eût dites écrites avec des larmes. Il avait pris dans l'œuvre des grands romantiques et des poètes contemporains les inspirations les plus désolées de leur génie inquiet, et il en avait encore augmenté la tristesse. Se sentant bientôt écouté, compris, admiré, par cet instinct infailible de l'âme qui devine sans avoir besoin du secours de la parole ou de l'expression du visage, il se départit de sa raide contrainte. Le feu intérieur qui brûlait en son cœur perça l'enveloppe où sa volonté le tenait enfermé. Il se laissa voir tel qu'il était en réalité, c'est-à-dire aussi passionné qu'habile à traduire les élans de sa pensée par toutes les ressources d'un art exquis et consommé. Rosen ne pouvait croire que cet être beau, expansif et fort, que cet artiste superbe et inspiré fût l'accompagnateur morose, timide, insignifiant et froid qu'elle avait l'habitude de rencontrer au cours, sans même songer à regarder son visage ou à s'enquérir de ses mérites.

Elle l'écoutait avec ravissement, laissant son cœur vierge boire librement et sans défiance à cette source inconnue de passion brûlante et de douleur héroïque. Sur les lèvres frémissantes du jeune homme, les mélodies succédaient aux mélodies chantant l'amour, chantant la douleur, superbes de grandeur et d'inspiration. Rien banal n'en déparait le fond ni la forme. Aucune vulgarité ne souillait l'idée mélodique ni les complications savantes de l'accompagnement. Rien de déclamatoire non plus, ni d'outré. C'était l'expression naturelle d'une pensée puissante et ardente, réalisée par une musique merveilleusement habile et d'une prodigieuse richesse d'invention.

La nuit tombait, noyant dans son ombre grandissante les pauvres murailles nues, les meubles usés de cette maison de misère, les lointains sordides de la banlieue; et dans cette obscurité que doucement perçaient les étoiles, les conceptions de l'artiste montaient et s'épanouissaient comme ces fleurs des tropiques qui, dans les crépuscules, agitent leurs pétales phosphorescents et semblent, sur le fond sombre de la prairie sans limites, pleurer lente ment des fleurs de feu.

La jeune fille écoutait, jouissait, extasiée; jamais elle n'avait imaginé ni rêvé rien qui ressemblât à l'émotion qui l'étreignait doucement et qui pesait sur tout son être d'un poids à la fois très lourd et très doux. Certes, elle eût été incapable d'analyser ses sensations, de les préciser, de les dépeindre. Mais jamais son sang n'avait battu si fort dans ses artères, jamais la brise du soir n'avait caressé plus doucement ses tempes brûlantes, jamais elle n'avait ainsi compris la douceur de vivre; jamais la musique n'avait si violemment agi sur ses nerfs. Dans une sorte d'extase vague, contre laquelle sa volonté distraite n'essayait pas de réagir, elle se sentait emportée tout entière vers un but inconnu, très loin de ses habitudes et de toutes les lois qui jusqu'alors avaient gouverné sa vie. Mais soudain quelques paroles dites par madame de Røeder brisèrent le charme et la rappelèrent au sentiment de la réalité. Comme une somnambule trop brusquement réveillée, d'un regard rapide elle aperçut l'abîme au dessus duquel elle planait. Elle eut peur... se leva, toute droite, et dit d'une voix impérieuse: "C'est assez!"

Marc s'arrêta, confus et surpris; il s'excusa d'avoir abusé de sa patience et prolongé la séance outre mesure.

Aors la jeune fille sembla prise d'un extraordinaire besoin de s'agiter, de discuter, de se mouvoir.

Elle loua tour à tour les mélodies entendues, puis les critiqua, leur reprochant d'être monotones.

L'auteur se mit à les défendre ardemment:

—Elles sont monotones comme la nature et comme la vie, disait-il, où les sanglots se succèdent toujours les mêmes.

—Il n'y a pas que de la pluie, dans la nature, monsieur, il y a les fleurs, il y a le soleil, il y a Dieu!

—Je ne l'ai jamais vu, mademoiselle.

—C'est que votre conscience n'a pas osé le regarder en face, monsieur.

Madame de Røeder, au comble de l'étonnement, se hâtait d'allumer des bougies, et tante Rose, qui ne comprenait rien à cette querelle soudaine, naissant après une si évi-

dente et si complète communion de sentiments, s'efforçait de prodiguer au compositeur des éloges et des compliments qui ne le touchaient guère, dans la conviction où il tombait brusquement que Rosen ne l'avait ni goûté, ni compris.

— Enfin, dit elle, il faut finir ! Je verrai, en les étudiant, si je puis interpréter quelques-unes de vos œuvres... Je ne promets rien... sinon que j'essaierai.

Marc ne répondit pas. Tante Rose, d'une main fébrile, feuilletait la collection des manuscrits, choisissant un peu au hasard, et parlant sans trop savoir ce qu'elle disait, pour faire diversion. Voyant ses efforts et son embarras, Marc riait d'un mauvais rire : il finit par lui demander si c'était elle qui se condamnerait à chanter tout ce qu'elle mettait à part. La situation n'était plus supportable. Les demoiselles de Kerlo prirent congé, tante Rose promettant de revenir dès que Rosen serait prête, madame de Røder remerciant avec embarras et Marc ayant tout simplement disparu.

Quand elles furent dans la rue. Rosen respira fortement, comme si elle était débarrassée d'une obsession poignante : elle glissa son bras sur le bras de sa tante : "Veux-tu marcher un peu ?" dit elle ; je ne me sens pas bien, l'air me remettra sans doute !

— Qu'as-tu ? demanda Tante Rose. Je ne t'ai jamais vue ainsi ?

— Je ne sais pas, je suis fatiguée, nerveuse ; ce monsieur m'a positivement assommée. Je n'y tenais plus.

— Mais, repartit doucement la vieille fille, tu semblais toi-même sous le charme. Sa musique est pleine de mérites qui n'ont pu t'échapper.

— C'est possible, mais il m'est antipathique, lui ! C'est un découragé, un sceptique, un triste de parti pris ; sa mélancolie n'est qu'une comédie... à moins qu'elle ne soit une lâcheté.

— Je ne comprends rien à cet accès de méchanceté... Prends garde, Rosen !

— A quoi faut-il prendre garde, tante Rose ?...

— A ton humeur d'abord, à tes paroles ensuite. En frappant ce jeune homme que tu condamnes sans le connaître, songes-tu que par contre-coup tu soufflettes ton père dans la tombe où il s'est endormi ? Car lui aussi, ma pauvre petite, lui aussi n'était qu'un rêveur, qu'un triste, qu'un découragé ! Parmi les faveurs que lui avait départies la Providence, il avait reçu le don terrible de la poésie. Il voyait la vie à travers un prisme. Il n'avait qu'un souci, son art, et qu'un but, la gloire ; il s'est abîmé dans son rêve comme dans un gouffre. Nulle main de femme n'a su l'aider à sortir de l'ombre où se consumait son ambition, où se glaçait sa jeunesse. Sa raison n'a pas su résister au choc de la misère, et la mort est venue, Dieu sait avec quel cortège de malheurs ! Voilà pour quoi j'ai pitié, moi, de Marc de Røder, et voilà pourquoi tu feras bien, ma chérie, de redevenir toi-même, et de le consoler, de l'aider si tu le peux, de faire en un mot pour lui ce qu'on n'a pas fait pour ton père, afin qu'il ne meure pas comme Pierre est mort et que sa mère ne subisse pas le martyre dont j'ai souffert !

Les yeux de Rosen s'étaient emplis de larmes.

— Je tâcherai, fit elle doucement. Mais c'est que, vois-tu, je ne suis pas bonne comme toi ! Comment fais-tu pour être toujours égale à toi-même, toujours parfaite ?

— Ma pauvre enfant, dit en riant l'excellente fille, regarde-moi donc ! Si je n'étais pas bonne, que srais-je, grand Dieu ! Laideur oblige !

Et toutes deux, ayant rejoint l'omnibus, redescendirent vers leur tranquille quartier en s'abandonnant à leurs souvenirs et à leurs pensées assombries.

III

Pendant les jours qui suivirent, Rosen de Kerlo revit Marc de Røder à tous les cours de la Falterni, mais elle ne lui adressa pas la parole. De son côté, l'accompagnateur ne fit aucune allusion à l'entrevue de la semaine précédente. Il n'interrogeait pas, ne demandait rien, demeurant dans son attitude farouche et résignée.

Un jour, enfin, mademoiselle Rose, s'approchant de lui à la dérobée, murmura : "Tout va bien, monsieur Marc, ayez bon espoir !" — "Je ne sais pas espérer, mademoiselle, répondit-il brusquement, mais je sais attendre !"

Lorsque la leçon fut terminée, Rosen à son tour vint à lui et lui dit :

— Je suis prête, monsieur ; nous essaierons quand vous voudrez.

— Je me tiens à vos ordres, mademoiselle !

— Ce soir, si cela vous convient, vers sept heures ?

—Ce soir, soit !

Sur un froid salut, les jeunes gens se quittèrent, mais le soir Rosen et sa tante se présentaient de nouveau chez Mme Røder.

Après un échange de politesses banales, la jeune fille ayant déclaré que la longueur du voyage nécessaire pour regagner la rue Vavin la forcerait à se retirer de bonne heure, Marc se mit au piano.

—Avez vous apporté la musique que vous avez pris la peine de voir? demanda-t-il.

—Oui, répondit Rosen, mais je n'en ai pas besoin : je le sais par cœur.

Et tandis que tante Rose déployait sur le piano les manuscrits rapportés, Marc, la tête basse, l'air plus sombre encore qu'à l'ordinaire, répétait : " Je suis à vos ordres ! " et jouait machinalement un prélude. Rosen était debout derrière lui, dans sa pose ordinaire de sphinx mystérieux et défiant, le regard fixe, les mains gantées enfoncées dans ses poches. Elle chanta.

Tout d'abord, soit hésitation, soit réserve, elle se contint. Mais bientôt, emportée par la force des œuvres qu'elle interprétait, secouée par l'émotion que recélaient ces mélodies douloureuses, elle se donna libre carrière et mit dans son chant tant de passion, une telle intensité de sentiment et une telle perfection d'art, que madame de Røder et tante Rose elle-même ne purent s'empêcher de crier " bravo ! " et que l'auteur, tournant vers elle ses beaux yeux pleins d'admiration et de reconnaissance, murmura : " Non seulement vous réalisez, mais vous dépassez mon rêve ! En vérité, vous êtes sublime ! " Puis il se leva brusquement, marcha vers la fenêtre ouverte devant laquelle il demeura quelques instants, respirant fortement. Il revint enfin vers la jeune fille en balbutiant : " Excusez-moi si je ne sais pas vous parler comme il faudrait, et comme je voudrais ! Je crains toujours que les mots qui me viennent sur les lèvres ne vous blessent et ne vous offensent ! Je vous remercie de toutes mes forces. C'est tout ce que mon cœur trouve à dire, c'est tout ce que ma bouche ose articuler ! "

Alors, troublée et touchée, Rosen, très doucement, se mit à lui parler comme elle ne l'avait pas encore fait : elle s'était assise près de lui, le consultait sur l'interprétation de certains passages, sur le sens qu'il conviendrait de marquer en certaines phrases ; il lui répondait, expliquant et commentant sa musique. Sa parole avait perdu son ordinaire âpreté ; sa voix devenait presque caressante, puis s'enflait soudain en des élans de convictions énergiques.

Il était éloquent sans effort, charmant sans affecterie ; l'animation de son discours donnait à son beau visage douloureux le chaud reflet de vie qui lui manquait d'ordinaire. Rosen, à l'écouter, retombait sous le charme qui l'avait envahie le premier soir. Une ivresse vague s'emparait de sa pensée ; le sens des phrases dites, elle le percevait, mais les mots eux-mêmes la berçaient doucement et caressaient son oreille.

De toute la personne de Marc de Røder, de son regard, de sa pâleur, de son génie, montaient comme des effluves qui pénétraient sa chair et mettaient en son âme une plénitude de joie jusqu'alors inéprouvée.

Il lui demanda de chanter encore : elle y consentit. Mais cette fois, elle se livra toute : sa voix prit une ampleur, une sonorité, une puissance de vibration extraordinaires. Son émotion trouvait pour se traduire les ressources décuplées d'un art incomparable. L'effet produit était prodigieux.

Madame de Røder, sous le coup de l'enthousiasme et sentant la joie qu'éprouvait son fils, s'élança vers la jeune fille et l'embrassa en pleurant.

Marc, transfiguré, les yeux pleins de larmes, la bouche éclairée d'un sourire, s'écria d'une voix vibrante :

—Combien vous aviez raison de me blâmer lorsque je désespérais de la vie ! Un soir comme celui-ci, des émotions comme celles que vous me faites éprouver, rachètent toutes les souffrances subies et font amnistier la destinée. Quoi qu'il arrive, je vous aurai dû, au cours de ma triste existence, une sensation, une joie que je n'oublierai jamais.

Droite et pâle plus encore que de coutume, Rosen de Kerlo s'était reculée. Mais sans égard pour sa susceptibilité, Marc s'avança vers elle et, lui saisissant les bras, faute de pouvoir lui prendre les mains, qu'elle tenait toujours cachées, il dit d'une voix vibrante et impérieuse :

—N'ayez donc pas peur ! et sachez entendre sans colère une parole sincère de gra-

titude et d'admiration. On dirait, à vous voir, que vous êtes perpétuellement en défense. Pourquoi ? Ne savez-vous pas que sur les hauteurs où l'art nous emporte et nous permet d'habiter, il n'y a plus ni conventions stupides, ni formules banales, ni susceptibilités possibles, parce qu'il n'y a pas de péril ? Je ne suis pas un jeune homme parlant à un jeune fille, mais bien un musicien s'entretenant librement avec une artiste. La même idée, la même conception ont fait vibrer à l'unisson nos deux âmes et les ont unies... jamais peut-être... et tout au moins pour un instant inoubliable. Pourquoi rabaissez-vous cette faveur surhumaine au point d'en rougir comme d'une rencontre vulgaire ? L'art, au même temps qu'il nous rapproche, vous défend et me protège. Il vous défend contre toute pensée injurieuse, il écarte de moi tout désir avilissant et bas. Dès lors, comment pourrais-je être obligé de vous parler comme à une petite fille ou à une prude ?

—Prude je suis, cria Rosen en se dégageant par un mouvement brusque, et prude je m'honore d'être. Je suis fâchée si mes susceptibilités vous choquent, mais c'est à prendre ou à laisser. J'ai horreur des étreintes, et je n'aime guère mieux les déclarations !

—Quoi ! si je vous tendais la main en vous criant : " Je vous remercie et je vous admire ! " vous me repousseriez ?

—Absolument !

Le jeune homme, alors, courba la tête en murmurant d'un ton d'amère déception :

—Je vous demande pardon, mademoiselle ! je me suis trompé !

Rosen rougit et, ce soir-là, elle ne chanta pas davantage. Au bout de quelques minutes de conversation languissante et banale, les demoiselles de Kerlo se retirèrent. Descendues sur le boulevard, elles marchaient lentement, en silence.

Par un inexplicable pressentiment ou par une divination de sa tendresse, tante Rose ne fit à sa nièce aucun reproche, aucune question. Elle ne chercha pas à savoir les causes du contraste qui se manifestait entre les sentiments évidents de l'artiste et l'attitude de la jeune fille. Même elle aurait eu peur d'une confidence ; elle n'eût pas osé provoquer une explication. Quant à Rosen, non seulement elle n'éprouvait aucun besoin de parler, mais encore elle avait peine à démêler les raisons de sa conduite et ses propres sensations.

Elle ne comprenait rien aux mouvements désordonnés de son cœur, au trouble mystérieux de tout son être, au pouvoir inconnu qui la tirait hors d'elle, et brutalement la repoussait loin de ce qui la captivait.

Cette soirée terminée, comme la première entrevue, par un orage et par un mécompte, fut néanmoins l'origine de relations qui bientôt devinrent presque quotidiennes entre ces pauvres êtres endoloris des coups de l'infortune, et sans force pour lutter contre la puissance cachée qui tenait entre ses mains leurs destinées. Bientôt la mère et le fils, la tante et la nièce se laissèrent glisser sur la pente qui les poussait les uns vers les autres. Entre eux des liens secrets existaient que les plus sommaires confidences suffirent à faire paraître et à consoler. Même ne passe de deuil et d'épreuves, de luttés et de pauvreté ; même tendresse chez les deux vieilles femmes pour les enfants dont elles étaient les esclaves ; même passion d'art, même idéal dans l'âme de ces jeunes gens que Dieu semblait avoir servis de tous les biens de la vie pour les pouvoir combler plus largement de tous les dons du génie.

Une foule d'occasions d'ailleurs les mettaient en présence et les rapprochaient.

Malgré l'époque avancée, le succès de Rosen de Kerlo grandissait chaque jour et prenait les proportions d'un événement parisien. Elle était sollicitée, accueillie, fêtée non seulement dans les concerts publics que des impresarios organisaient pour la faire entendre, mais dans tous les salons demeurés ouverts et dont elle était promptement devenue l'étoile indispensable. Son nom, partout répété, entouré d'une vague légende de malheur et de virginal héroïsme, remplissait les journaux et resplendissait sur les affiches. Avec ce nom, le public avait appris à redire et à saluer celui du compositeur dont l'artiste avait révélé le talent et mis les œuvres à la mode. La bonne tante Rose n'en croyait pas ses yeux lorsqu'elle contemplait les paquets de billets de banque et les petits rouleaux d'or que chaque engagement nouveau faisait tomber dans ses mains. " Je marche en pleine mythologie, disait-elle à Mme de Røeder. Danaë ressuscitée et c'est en moi qu'elle s'incarne. Pourvu que tout cela ne soit pas un rêve et que je n'aie pas m'éveiller tante Rose comme devant ! J'ai oui dire que les caprices de Jupiter ne dureraient guère ! "

Chez Marc de Røder, l'espérance et l'aisance avaient aussi pénétré comme de chauds rayons du soleil après un hiver prolongé. Ses mélodies éditées se vendaient rapidement.

Quel changement pour tous ces pauvres êtres ! Quelle douce halte dans la voie douloureuse qu'ils avaient si longtemps suivie ! Quoi ! la vie n'est donc pas toujours et uniformément cruelle ? On peut donc être heureux autrement qu'en rêve ? On peut donc croire, espérer, regarder le ciel et la puissance voilée qui plane sur le monde non pas avec des larmes dans les yeux, des supplications ou des imprécations aux lèvres, mais avec le sourire et la gratitude et la confiance paisible de la sécurité conquise ?

Et les uns et les autres songeaient que ce changement béni datait de leur rencontre. Mutuellement, ils s'en attribuaient en secret la plus grande part. Ils se voyaient presque chaque jour, se retrouvaient tous les soirs, s'accoutumaient à ne plus savoir se passer de ces occasions qui les rapprochaient. Sans en venir trop vite aux intimes confidences, aux complets épanchements, madame de Røder et mademoiselle Rose pénétraient en de longues causeries dans leurs existences réciproques. Certaines parties de leur histoire demeuraient volontairement inexplorées, par discrétion peut être ou par respect des morts, auteurs disparus des souffrances éprouvées.

Mais tout en travaillant à quelque ouvrage de couture tandis que les jeunes gens étudiaient une mélodie ou bien une partition, tante Rose racontait longuement et volontiers son cher pays d'Auray ; elle en énumérait les charmes et les mérites, interminablement. Elle disait comment son frère, René de Kerlo, capitaine du cabotage, était mort en mer après avoir perdu sa femme, laissant un fils de deux ans qu'elle avait aussitôt adopté comme son enfant, qu'elle avait élevé, soigné, chéri d'une tendresse passionnée. Elle racontait, sans se lasser, comment le petit Pierre l'avait payée de ses peines par sa gentillesse et son charme, comment il avait grandi sans la quitter jamais, rêveur et doux, studieux et tendre, ingénieux à retenir les vieilles chansons des bardes et à composer lui-même des ballades, à sertir des rimes qui bourdonnaient sur ses jeunes lèvres comme des abeilles d'or autour d'une rose de mai.

En pleurant, elle disait encore comment Pierre avait quitté la Bretagne, malgré conseils et prières, pour venir chercher à Paris, qu'il entrevoyait dans ses visions de poète tel qu'un Eldorado mystérieux, la gloire et la fortune. Plus vaguement, elle indiquait les déceptions du malheureux et les consolations que sa folle jeunesse avait cru trouver dans l'amour d'une femme aussi légère que jolie... la mère de Rosen.

Puis venait la série lugubre des malheurs succédant aux malheurs comme les coups de marteau se suivent sur l'enclume du forgeron. La guerre de 1870 faisait de Pierre un soldat ; Buzenval faisait du soldat un blessé ; et tante Rose était accourue pour soigner son enfant, dès que Paris avait rouvert ses portes. Elle l'avait sauvé, cette fois encore, mais non pas pour longtemps. Demeurée près de lui, elle avait accepté la tâche que repoussait la frivole insouciance de l'épouse. Bientôt elle avait eu à lutter contre la misère ; elle avait vendu bribe à bribe, comme on donne au bourreau des lambeaux de sa chair, sa terre familiale, son cher manoir d'Auray. Et Pierre était mort après des catastrophes dont l'image même ne pouvait être évoquée.

Dès lors il avait fallu subvenir, seule et dépouillée de tout, aux besoins de l'orpheline délicate et souffreteuse. Il avait fallu travailler pour gagner du pain, vivre au jour le jour avec beaucoup de soucis, bien des efforts, beaucoup d'humiliations et d'opprobres. Et la vieille fille disait tout simplement, sans orgueil et sans amertume, tant au milieu de ses larmes de quelques railleries faites sur elle-même, frissonnant parfois, malgré son courage, lorsque ses souvenirs se précisaient davantage ou quand l'idée lui venait que ce passé pourrait redevenir le présent.

A ces confidences, madame de Røder ne répondait qu'en parlant de son fils, qui pour elle résumait tout l'univers, le passé comme l'avenir, et demeurait l'unique préoccupation de sa pensée. Toute la misère supportée, toutes les souffrances endurées se rapportaient à lui et semblait n'avoir existé qu'à cause de lui, n'avoir atteint que lui et ne mériter un souvenir que pour le mal qu'il en avait éprouvé.

— J'ai connu jadis, lui dit un jour mademoiselle Rose, un préfet de Rennes qui s'appelait de Røder. Je connaissais aussi sa femme... Était-il votre parent ?

A cette question brusque et inattendue, Marc et sa nièce échangèrent un coup d'œil rapide. Mais celle-ci répondit sans se troubler : « Oui... un parent éloigné... Moi, à vrai dire, je n'ai jamais eu d'autre famille que mon fils... Je n'ai jamais connu que lui ! »

Mademoiselle de Kerlo, qui n'avait attaché aucune importance à la question qu'elle avait posée par hasard, n'en attacha pas davantage à la réponse ; elle n'avait aucune curiosité à satisfaire, n'insista pas et n'y songea plus.

Pendant ces longues causeries des mères, les deux jeunes gens s'entretenaient de musique et parlaient d'art avec une enthousiaste ardeur : les concerts passés, les concerts prochains, les œuvres du compositeur écrites ou rêvées, les succès de l'artiste, les sollicitations dont elle était l'objet de la part des directeurs des principaux théâtres de l'Europe faisaient le fond de tous leurs discours.

En dehors du domaine artistique où leurs âmes, partageant les mêmes enthousiasmes, se trouvaient toujours d'accord, ils demeuraient l'un vis-à-vis de l'autre sur une réserve qui n'était pas exempte de froideur.

Marc se souvenait cruellement de la façon dont ses effusions avaient été accueillies ; il avait renoncé à les renouveler au point de perdre tout souci de la galanterie. Soit instinct naturel d'opposition, soit inconscient besoin de se venger de l'éloignement dans lequel le maintenait la jeune fille et contre lequel son cœur se révoltait, il n'hésitait jamais à formuler hardiment, et sans doute en l'exagérant, les théories qu'elle réprouvait et les opinions qu'il savait les plus contraires à ses principes.

Cet étalage de misanthropie et de scepticisme provoquait de la part de Rosen les plus acerbes répliques, les plus dédaigneuses railleries.

De guerre lasse, on revenait alors au seul sujet qui ne les divisait pas — à la musique ! Malheureusement, une cause nouvelle de dissentiments ne tarda pas à naître, qui prit promptement un caractère plus grave et plus redoutable que les autres, et compromit les relations des nouveaux amis.

Pour Marc de Rœder comme pour tous les jeunes compositeurs, le théâtre était le but suprême, ou plutôt le champ unique où son talent pouvait atteindre son développement normal. Il sentait ses désirs, son ambition s'accroître à mesure que ses œuvres recueillaient plus de suffrages. Et surtout il appréciait à merveille de quel secours serait à sa musique une interprète telle que Rosen de Kerlo. A vrai dire, il n'en convoitait pas d'autre.

Mais celle-ci demeurait inflexible et, bien qu'elle ne cherchât pas à cacher les jouissances que lui procuraient l'exercice de son art et le succès qu'elle y recueillait, elle n'admettait sur ce point aucune discussion.

Cependant, sa beauté, l'expression dramatique de son visage, la fougue passionnée de son tempérament, la grandeur naturelle de ses gestes et de ses attitudes, tout, en un mot, semblait la désigner pour l'interprétation des grands drames lyriques. Elle était l'héritière légitime et directe des Cornélie Falcon, des Malibran, des Krauss et des Devrient. De toutes parts, les directeurs lui faisaient parvenir des propositions qu'eussent acceptées avec empressement les plus célèbres et les plus exigeantes des cantatrices en vogue. Elle opposait à tous un refus obstiné, répondant nettement aux allusions indirectes comme aux offres les plus précises : "Je ne veux ni ne puis entrer au théâtre. Il est inutile d'insister."

Marc de Rœder et sa mère, celle-ci avec plus d'âpreté, de persistance et d'énergie, trouvaient des arguments sans cesse renaissants pour combattre une détermination qu'ils attribuaient à des scrupules religieux. Il ne se passait pas de jour que Rosen et sa tante n'eussent de ce côté quelque assaut à subir. Elles avaient beau répondre : "C'est impossible, matériellement impossible !" rien ne décourageait la tenacité de leurs contradicteurs.

Un soir, après un concert, dans le salon foyer où la foule se pressait pour féliciter la cantatrice, Marc entendit le directeur du théâtre de la Monnaie de Bruxelles, venu tout exprès pour l'entendre, lui proposer un engagement au prix de soixante mille francs pour dix mois, avec faculté de désigner chaque année soit parmi les chefs-d'œuvre consacrés, soit parmi les œuvres inédites, un opéra qui serait monté pour elle et sur sa seule indication.

Jamais il n'avait été si près du but, jamais il n'avait senti son intérêt si directement mis en jeu. Mais Rosen refusa.

Alors, cessant de se contenir et n'étant plus maître de sa colère, il s'approcha d'elle en murmurant des reproches auxquels elle ne répondit même pas, feignant de ne pas les entendre.

Dès que la foule des admirateurs se fut écoulée, tandis que tante Rose, maternelle-

ment, enveloppait sa nièce d'un long manteau, le jeune homme, revenant à la charge, demandait d'une voix sifflante et tremblante de colère quelle différence il y avait, au point de vue religieux, entre l'action de chanter pour vingt-cinq louis sur un théâtre et celle de chanter pour cent francs sur l'estrade d'un concert public. Rosen répondit dédaigneusement qu'il ne s'agissait pour elle ni d'intérêt pécuniaire ni de scrupules de conscience.

— De quoi donc s'agit-il, alors ? cria Marc au comble de l'exaspération et perdant toute retenue. Tenez ! vous n'avez même pas le courage de votre superstition. Non ! vous n'oseriez pas proclamer tout haut ces billevesées dont un enfant rougirait, et pour lesquelles, cependant, deux existences vont être arrêtées dans leur développement légitime, deux êtres jeunes, pleins de vaillance et de force, vont être bâillonnés et condamnés à l'impuissance. Votre foi vous mène au suicide et, en vous suicidant, vous me tuez !

— Avant de crier que je vous lèse, interrompit Rosen d'un ton hautain, vous feriez bien de chercher ce que je vous dois !

— Je n'ai pas à le chercher bien loin, dit Marc, je le sais et je vais vous le dire. Écoutez-moi. A ne consulter que les codes des juristes, vous ne me devez rien. Mais il est une autre loi supérieure à tous les préceptes écrits, à tous les règlements formulés : c'est la loi mystérieuse de la conscience, la grande loi qui se révèle aux âmes comme les nôtres. Vous me devez tout le bien que vous pouvez me faire, et vous me lésez en me refusant le secours que vous pourriez me prêter ! Nous sommes liés l'un à l'autre par tout ce que j'ai reçu de vous, parce que je vous ai donné, par les services que nous pouvons échanger encore. Mon génie a besoin du vôtre : c'est assez pour que vous ne puissiez m'abandonner sans crime. Mes œuvres ne peuvent être produites à la lumière que par votre voix. Donc, votre voix leur est due, entendez-vous ? Contre cette vérité, toutes subtilités ne sauraient prévaloir. D'ailleurs, voyez vous même !... Nous ne nous connaissions pas, tout nous séparait... et cependant les inéluctables nécessités de notre destinée nous ont rapprochés ; nous voilà face à face. Malgré nos caprices et nos désirs contraires, malgré vos répugnances et vos révoltes, nous sommes l'un à l'autre enchaînés pour la réalisation de certaines œuvres qui ne peuvent surgir que de notre réunion. Soyez donc soumise au pouvoir mystérieux qui nous mène et cessez de vous révolter comme un enfant qui trépigne quand sa nourrice le conduit par la main. Qu'est-ce que Marc de Røder peut exiger de cette Rosen de Karlo qui n'est ni sa sœur, ni sa fiancée, ni son amie ?... Rien, suivant les lois et suivant le sens commun... Mais au dessus des raisonnements et des décrets humains, il y a la loi générale dont nous ne pouvons secouer le joug sans crime et sans mortel péril. C'est celle là qu'il vous faut comprendre... et qu'il faut suivre !

Rosen stupéfaite, irritée, mais emportée par cette parole dominatrice comme en un tourbillon, se sentait près de crier d'étonnement, de frayeur et d'indignation, lorsque brusquement Marc s'inclina devant elle, gagna la porte et disparut avant qu'elle eût pu proférer un cri ou articuler un mot.

Demeurée seule avec sa tante et madame de Røder, elle pleura comme une enfant qui vient d'être grondée. Tout en s'efforçant de la consoler et en essuyant ses larmes, mademoiselle Rose ne pouvait s'empêcher de murmurer : « Je croyais entendre ton père, quand je voulais l'arracher à sa poésie ! C'était la même voix, la même figure impérieuse et inspirée ; c'était le même geste, le même charme !... »

A ce mot Rosen se redressa, et relevant vers le ciel ses mains toujours gantées de noir et cerclées d'or, elle cria :

— Mon père était mon père ! Si cruelles qu'aient été les souffrances qui me sont venues de lui, je les lui pardonne et je m'y résigne. Mais de quel droit M. de Røder m'imposerait-il sa volonté ? De quel droit vient-il me parler en maître ? Il ne m'est rien. Je ne lui dois rien. Je ne l'aime pas ! Tu sais bien que je ne l'aime pas.

— Dieu l'entend et nous garde, ma chérie ! murmura tante Rose en l'embrassant et en l'attirant vers la rue.

Madame de Røder voulut intervenir, excuser son fils, expliquer ses paroles. Mais Rosen ne lui en laissa pas le temps.

— J'ai fait, madame, pour monsieur votre fils, ce que vous m'avez demandé. Je ne peux ni ne veux continuer des relations dont ma dignité ni mon repos ne sauraient s'ac-

commoder. Veuillez donc bien recevoir mes adieux et transmettre à monsieur votre fils le congé que je lui donne et qui est irrévocable.

Sur ces mots Rosen franchit le seuil de la porte et disparut ; tante Rose se hâta pour la rejoindre, non sans faire à madame de Røeder des signes de regrets.

De ce jour, entre les demoiselles de Kerlo et les de Røeder les relations cessèrent. Ils parurent s'ignorer comme ils s'ignoraient avant le concert de la Falterni. Ils étaient rentrés chacun dans leur orbite ; mais comme des guerriers blessés en combattant, chacun gardait dans sa chair le trait lancé par son adversaire, et le mal était plus profond et plus grave qu'ils ne l'avaient cru tout d'abord. Ils ne tardèrent à s'en rendre compte.

IV

Quelque temps après cette scène, vers le milieu du mois d'août, les demoiselles de Kerlo étaient assises l'une près de l'autre dans un coin désert du jardin du Luxembourg. Elles causaient, mais sans entrain, sans expansion ni plaisir. On eût dit qu'elles avaient dans l'esprit d'autres pensées que celles que traduisaient leurs paroles. Souvent elles s'interrompaient au milieu d'une phrase et demeuraient silencieuses, longtemps. Rosen regardait au loin les grandes formes blanches des statues et les arêtes vives des balustrades de marbre qui coupaient d'un trait clair la sombre verdure des buissons. Elle suivait des yeux les gerbes diamantées des fontaines jaillissantes ; elle écoutait vaguement les sons lointains d'une musique militaire qui, vers l'autre extrémité du jardin, jouait des pas redoublés et des sélections d'opéras.

Tante Rose tenait tristement ses regards attachés sur le petit guignol voisin devant lequel une dizaine de marmots rangés admiraient le spectacle d'un commissaire battu par un polichinelle, tandis qu'une femme pâle et vêtue de noir jouait des réminiscences de valses et de chansons populaires sur une vieille harpe dédorée.

Rosen, que le départ des Parisiens pour les villes d'eaux, les plages, les montagnes, avait contrainte d'interrompre ses concerts, sentait, sans vouloir l'avouer, la nostalgie de la foule évanouie, des triomphes interrompus, des émotions et des excitations qui pendant deux mois avaient fait de sa vie un continué enchantement.

Tante Rose, en face de cette pauvre femme, image vivante de sa misère d'autrefois, frémissait devant le spectre du passé, hantée de la crainte d'être par lui ressaisie. Cette place, occupée aujourd'hui devant le guignol par cette mendicante, avait été longtemps sa place ! Elle aussi, elle avait joué de la guitare pour accompagner les ébats des marionnettes. Si cette femme allait se lever, marcher vers elle et lui crier : « Reviens ! C'est à ton tour ! L'heure est revenue d'avoir faim, d'avoir froid, de frémir, de tendre la main, de trembler en pensant que, si la recette est mauvaise, si les enfants ne sont pas généreux, ce soir tu n'auras pas de pain, demain tu seras chassée de ta maison, jetée à la rue avec l'enfant qui bâille auprès de toi de fatigue et d'ennui ! » Que répondre, hélas ! et que faire ?...

-- Comme il nous enveloppe vite, pensait Rosen, et qu'il est profond, le silence où nous sommes retombées ! Comme il s'est vite éteint, sous l'indifférence générale, ce nom lumineux de Rosen de Kerlo, qui scintillait à tous les coins de rues sur les affiches dont il ne reste plus que les fragments ternis et déchirés ! Comme il s'est promptement apaisé, ce grand tumulte d'ovations et de dihyrambes !

Où sont les visites du mois dernier, et ces offres faites, et ces enchères mises au consentement toujours refusé ? Pour qui vibrent maintenant les bravos et les cris de la foule ? Était ce donc un rêve, cette gloire savourée, cette fortune touchée du doigt ? Un mirage, cette renommée grandissante que, de tous les coins du monde, on saluait comme un astre naissant ? Et lui... que fait-il, à cette heure ?... Que devient-il ? A quoi pense-t-il ? M'a-t-il oubliée comme les autres m'oublient... comme j'avais juré de l'oublier moi-même ?

Et par cette intuition que, seule, l'affection explique et permet, les deux femmes silencieuses devinèrent leurs mutuelles angoisses et se levèrent en murmurant presque en même temps : « Dieu est le maître ! »

Elles marchèrent un instant pour secouer leur tristesse, puis, fatiguées, elles reprirent le chemin de leur maison.

Au coin de la rue Vavin, elles aperçurent une voiture qui stationnait devant leur

porte. Cette chose si simple, si fréquente quelques semaines auparavant, et qui d'ailleurs pouvait si bien ne pas les concerner, leur fit battre le cœur. Elles pressèrent le pas et bientôt reconnurent dans cette voiture la duchesse Falterni qui les attendait.

— Quel charmant quartier ! dit celle-ci, en marchant à leur rencontre : quel tranquille et délicieux coin de province ! Imaginez-vous que jamais je n'étais venue jusqu'ici ! J'ignorais le Luxembourg, positivement.

Tout en parlant, elle avait embrassé Rosen, pris le bras de tante Rose ; et elle revenait, se dirigeant vers la porte de la maison.

Les demoiselles de Kerlo, submergées par ce flot de paroles rapidement débitées, non sans un fort accent d'Italie, ne pouvaient même pas placer leurs souhaits de bienvenue et l'expression de leur joyeuse surprise.

— Montons, montons chez vous, disait la visiteuse ; j'ai besoin de vous voir et de vous parler !

Cela se voyait de reste !

Parvenue dans le modeste appartement dont tante Rose essouffée lui avait ouvert la porte ; elle se laissa tomber dans l'unique fauteuil du petit salon, toussa deux ou trois fois, releva sa voilette, puis, brusquement elle dit à Rosen :

— Je viens vous enlever !

— Comment, madame ? demanda la jeune fille en souriant. Expliquez-vous, je vous écoute !

En mots pressés, nombreux et colorés, la Falterni raconta tout d'une haleine l'histoire d'un ancien ténor qui, jadis, à côté d'elle, avait remporté de grands succès en Italie, et qui, poussé par la passion commune à tant d'artistes, avait voulu fonder à Paris un théâtre lyrique sur une scène abandonnée, dans les environs du Château d'Eau. Il y avait dépensé le reste d'une fortune jadis importante ; à présent, il succombait, écrasé par les frais, au milieu de l'indifférence de plus en plus insensible aux charmes des vieux opéras italiens. Pour sauver le malheureux directeur de la faillite et ses artistes de la misère, il était indispensable de frapper un grand coup. Le succès de Rosen au concert se renouvellerait sans doute au théâtre et ce serait le salut pour tous ces braves gens. En somme, il s'agissait non pas d'un engagement ordinaire ; non pas de se résoudre à exercer une profession, qui, jusqu'à présent semblait répugner à l'âme délicate de la jeune fille, mais bien seulement d'une bonne action, d'une œuvre de charité comme les femmes du meilleur monde, les plus inattaquables, les plus respectées, les plus chrétiennes, en accomplissent quelquefois dans l'intérêt des pauvres.

— Si l'événement répond à mon attente, disait la Falterni, quelques soirées suffiront pour mettre hors de peine mes protégés. Si, contre toute vraisemblance, votre talent n'est qu'un talent de concert, la charité n'en sera que plus méritoire puisqu'elle sera sans récompense. Ce sera l'épreuve décisive qui vous confirmera dans vos résolutions et écartera désormais loin de vous toutes les sollicitations importunes. Quoi qu'il arrive d'ailleurs, le sacrifice ne sera pas de longue durée, le bail de l'impresario touchant à son terme.

Tout avait été prévu, tout était accumulé, combiné pour enlever à Rosen jusqu'aux plus légères défenses. Elle viendrait au théâtre non comme une artiste ordinaire, mais comme une grande dame, toujours accompagnée et entourée de sa tante et de son professeur. Elle ne prendrait part qu'à une ou deux répétitions. Les acteurs sauraient qu'elle ne venait que pour leur rendre service. Des journaux amis expliqueraient à quels motifs charitables, à quelles sollicitations elle céderait, couvrant au surplus sa résolution de ne pas renouveler l'épreuve, quel qu'en fût le résultat.

Et tandis que l'Italienne, avec sa verve et son habileté de fille de Machiavel, multipliait les raisons, les arguments et les prières, elle ne semblait pas soupçonner que le seul obstacle à l'acceptation immédiate et reconnaissante de Rosen ne résidait ni dans son cœur gagné d'avance, ni dans ses scrupules, mais seulement dans les nécessités implacables d'une situation sur laquelle son orgueil se refusait obstinément à s'expliquer.

Tante Rose, qui suivait avec sa perspicacité ordinaire la lutte dont l'âme de sa nièce était bouleversée, prit la parole et dit d'une voix ferme :

— A quoi bon tant insister, madame ? Vous savez bien que Rosen aurait déjà dit : "oui," sans doute, si l'infirmité que vous connaissez ne lui commandait pas, hélas ! de vous dire "non !" Vous savez bien que ce que vous lui demandez est impossible, matériellement impossible, et qu'il est cruel de nous contraindre à vous le rappeler.

— Eh ! croyez-vous donc que je n'y ai pas songé ? dit la Falterni ; ne m'avez-vous pas confié votre infortune, et ne vous ai-je pas aidée à dissimuler ce que vous voulez qu'on ignore ? Or, cela était infiniment plus difficile dans un cours, où toutes les jeunes filles sont familièrement rapprochées, que cela ne le sera au théâtre dans les conditions que je vous indique. Il s'agit de chanter *Martha*. Le rôle ne comporte ni beaucoup de mouvement, ni musique importante, ni costumes difficiles à porter. Si je pensais que vous avez en vous même une cause décisive de vous abstenir, je ne viendrais pas vous solliciter, d'abord parce que j'ai de l'affection pour vous, et aussi parce que l'intérêt de mes protégées réclame impérieusement que vous remportiez un succès complet. Cela n'a pas besoin d'être démontré. Réfléchissez donc, ayez confiance en moi, et ne craignez rien. Vous pouvez retirer de la misère cent cinquante personnes environ en faisant demain ce que vous avez fait hier, ce que vous avez fait vingt fois déjà dans votre intérêt propre, sans scrupules... et sans accident. Vous tenez en votre pouvoir la vie d'un homme, car je connais le malheureux directeur pour lequel je viens vous implorer : plutôt que de subir la honte d'une faillite, il se tuera ! Voulez-vous nous fermer votre cœur, voulez-vous demeurer impitoyable ? Décidez et prononcez ! Dois-je aller porter à ces infortunés une parole d'espoir ou bien un arrêt de mort ?

— Madame, dit Rosen, si vous pensez vraiment que je puisse leur être utile et si ma tante le permet, je ferai ce que vous me demandez ! J'essaierai sous votre égide !

Tante Rose fut plus difficile à convaincre. Mais elle finit par céder : n'avait-elle pas, comme elle le disait, lutté et cédé toute sa vie ?

Le lendemain, le nom de Rosen de Kerlo resplendissait de nouveau sur les affiches ; les journaux publiaient des notes que la pénurie d'événements dramatiques leur avait fait accueillir avec joie et que la Falterni, non moins habile dans l'art de la réclame que dans l'art du chant, avait rédigées avec une discrétion de bon goût, surtout avec des réserves mystérieuses, des obscurités voulues, plus attirantes que les plus bruyants éloges, que les plus hyperboliques promesses.

Les répétitions commencèrent. Le bureau de location, jusqu'alors désert, fut brusquement envahi, et le jour de la représentation se leva comme une de ces fêtes rares et recherchées auxquelles tout ce qu'il y a de Parisiens à Paris se fait un point d'honneur et une obligation d'assister. Quand le rideau se leva, la salle était comble, des fauteuils aux dernières galeries ; pas une seule place n'était restée vide : les couloirs eux-mêmes étaient encombrés de spectateurs entassés. Tout d'abord, le public s'étonna d'entendre un orchestre discipliné, des chœurs chantant juste, des artistes convenables, sinon éminents. Mais quand *Martha* parut dans sa longue robe de velours sombre, ses beaux cheveux flottant sur ses épaules, sa fine et mobile figure légèrement empreinte de l'émotion qui lui serrait le cœur ; lorsque sa voix merveilleuse d'étendue, merveilleuse de timbre et d'expression monta sonore et dominant sans effort l'orchestre et les masses chorales, juste et claire comme une vibration de pur crystal ; lorsqu'éclata l'art admirable que la cantatrice tenait à la fois de son instinct et de ses études, des leçons de la Falterni et de son propre génie, un grand frisson, bientôt traduit par une clameur d'admiration, secoua toute la salle.

Ainsi qu'au premier concert, le succès dépassa toutes les prévisions et toutes les espérances. Des applaudissements infinis, des cris, des trépignements, des larmes saluaient l'artiste et la sacraient à jamais. Mais Rosen de Kerlo, tout en savourant la volupté du succès, semblait hantée par une préoccupation mystérieuse ; on eût dit que sa pensée cherchait dans cette salle soulevée par l'enthousiasme quelqu'un que ses yeux ne voyaient pas.

Le lendemain, la presse fut unanime à célébrer les mérites de la nouvelle étoile, tout en signalant dans les gestes de l'artiste une certaine gaucherie, un embarras disgracieux qu'on mettait sur le compte de son inexpérience de la scène.

Le public, justifiant les arrêts de la critique, se prit de passion pour sa jeune favorite, et durant vingt trois soirs consécutifs, sans qu'il fût besoin de changer le spectacle, Rosen accomplit ce miracle de donner à l'œuvre aimable de Flottow une nouvelle jeunesse, d'attirer la foule dans un théâtre longtemps désert, l'argent dans une caisse toujours vide, et de relever une entreprise que les syndicats avaient guettée depuis sa naissance.

Après le foudroyant succès du premier soir, le directeur lui avait apporté un traité qui lui assurait, comme cachet, la moitié de la recette. Au bout de dix-huit représenta-

tations, tante Rose avait touché près de quarante-cinq mille francs. Toutes les recettes avaient dépassé six mille... Mais Rosen avait exigé que sa part ne fût prélevée que sur les bénéfices.

—O'allons-nous faire de tant d'argent ? disait en riant tante Rose.

Et la jeune fille répondait :

—Garde-le toujours... Nous en trouverons bien le placement avant qu'il soit longtemps !

Rosen ne dissimulait pas à sa tante—eût-elle voulu d'ailleurs cacher sa joie, qu'elle n'eût pu l'empêcher d'éclater—à quel point le théâtre était en réalité son élément naturel, et quel charme profond elle trouvait à cette existence pour laquelle elle se sentait née, et à laquelle une infirmité cruelle, habilement mais péniblement voilée et que le moindre hasard eût pu trahir, défendait qu'elle se consacrat, ainsi qu'elle l'eût voulu. Cette idée, d'autres pensées encore, qu'elle étouffait en son cœur, semblaient mêler de l'ombre à son bonheur. Elle courbait la tête sous les menaces de l'avenir et sous les appréhensions du présent s'efforçant de puiser l'espoir et la résignation dans sa foi de chrétienne, chassant de son mieux les spectres noirs qui la harcelaient, et vivant au jour le jour en se laissant griser par le succès pour tâcher d'oublier tout le reste.

Un soir, pendant qu'elle chantait la douce mélodie de la Rose, elle chancela soudain et parut près de s'évanouir. Ce ne fut qu'une défaillance d'une seconde : les spectateurs s'en aperçurent à peine et l'attribuèrent aux fatigues extrêmes causées par la succession des représentations quotidiennes. Elle se remit aussitôt, retrouva son assurance et répéta sa romance pour la seconde fois avec plus de charme et plus de poésie que jamais. Quand, après des ovations prolongées, elle put enfin rentrer dans la coulisse :

—Sais-tu qui je viens de voir ?... dit-elle à sa tante ; Marc !

—Ah ! si simplement la vieille fille, cela devait arriver ! Puis, après un silence pendant lequel elle avait vainement attendu quelque confidence, elle ajouta pour renouer la conversation :

—Ce qui m'étonne, c'est qu'il ne soit pas venu plus tôt. Est-ce que sa mère est avec lui ?

—Oui, ils sont tous les deux dissimulés dans une baignoire au fond de la salle, à droite, près de l'entrée des fauteuils.

—Comment as-tu fait pour les apercevoir ?

—C'est le hasard ! Tu sais... quand on chante, on ne pense qu'à ce qu'on dit... les yeux errent au loin... n'importe où... puis, monsieur Marc était penché, penché en dehors de sa loge comme s'il eût eu la pensée de m'atteindre, de me parler, de me saisir !

—Peut-être bien, en effet, qu'il avait cette pensée !

—Il triomphe évidemment ! J'ai fini par faire ce qu'il voulait, par en arriver au point qu'il avait marqué lui-même. Peut-être se flatte-t-il d'être pour quelque chose dans la défaite de ma volonté ?

—Moi, j'imagine qu'il n'est pas si pervers et qu'il n'en pense pas si long ! D'ailleurs, je puis le savoir, si tu veux.

—Comment ?

—Mais en allant prendre des nouvelles de sa mère, tout à l'heure, pendant que tu joueras ! C'est très simple !

—Fais comme il te plaira, tante Rose !

Et dans ces mots prononcés comme à la dérobée, il y avait tant de supplication et, tout à la fois, tant de frayeur de laisser soupçonner la pensée qui les inspirait, que la bonne tante fit diligence et se hâta de gagner la salle dès que le régisseur eut averti que le dernier acte était sur le point de commencer. Tandis que sa nièce chantait, elle fit ouvrir la loge où se trouvait madame Røder : et, tout en jouant son rôle, Martha ne perdait rien des mouvements de l'une et de l'autre. Elle vit madame de Røder gagner vivement le couloir, tandis que Marc demeurait assis à sa place, immobile, continuant à l'envelopper d'un regard fixe et obsédant. Il semblait à Rosen qu'à ce moment-là même, une invisible main, tenant les cartes où sa destinée était écrite, les battait aveuglément et jouait sa vie !

Quand le rideau tomba, quand les mains lassées des spectateurs cessèrent d'applaudir, Rosen retrouva sa tante qui l'attendait dans la coulisse, très émue.

—Sais-tu bien une chose ?... dit-elle, il a failli mourir !

—Oh ! mourir ! fit Rosen avec un geste sceptique....

—Oui, mourir ! Sa mère l'a cru perdu et c'est à nous que s'en prennent son désespoir et sa colère. La pauvre femme ! C'est une lionne à laquelle on arrache son lionceau ! J'en suis encore bouleversée !

—Grand Dieu, qui cherche à le lui arracher ? interrompit Rosen d'une voix brusque. A la vérité, c'est tout le contraire !

—Tiens ! fit la vieille fille dont l'intelligence suivait tout les soubresauts et les détours du cœur de sa nièce : " Le vent a changé."

—Tante Rose, écoute !

—Quoi, mon enfant ?

—Tu m'as souvent demandé à quoi nous pourrions employer l'argent que j'ai touché depuis trois mois et que nous avons accumulé sans presque en rien distraire.... Je vais te le dire. Mais d'abord, combien possédons-nous ?

—Oh ! Je n'ose pas le dire tout haut ! Plus de cinquante mille francs ! J'ai encore touché ce soir deux mille trois cents francs... Je les ai là, dans mon corsage !... Si on le savait !!

—Combien as tu vendu jadis ton domaine de Kerlo ?

—Kerlo ? Mon domaine de Kerlo ? Seize mille francs. Mais quelle idée ? Que veux-tu dire ? A quoi penses tu ?

—Veux tu le racheter, tante Rose, ce Kerlo dont tu m'a tant parlé ? Veux-tu ? J'ai envie de fuir Paris, de connaître à mon tour cette rude poésie, cette paix profonde de la Bretagne que tu m'as si souvent exaltées et chantées.

—Ah ! racheter Kerlo ! ma chérie ! tu me demandes si je le veux ! Si je veux fuir cette ville maudite où tant de calamités m'ont flagellée, où tant d'autres maux nous menacent peut être ! Mais est ce que cela serait possible ?

—Pourquoi pas ? Ecris au notaire d'Auray. Kerlo était à tes ancêtres depuis des siècles ; tu y es née ; c'est pour cela que tu l'aimais. Les étrangers qui l'ont acheté, par caprice sans doute, depuis une quinzaine d'années, n'ont pu s'y attacher et seront peut-être heureux de le revendre. Alors nous en réparerons les brèches ; nous le relèverons s'il est en ruine ; nous en augmenterons les dépendances ; deux ou trois tournées de concerts en Europe et en Amérique nous mettront à même de vivre ensuite sans redouter les atteintes de la pauvreté. Et nous resterons en Bretagne, toutes les deux, ignorées et tranquilles... ignorant à jamais et Paris et ceux qui l'habitent, et son bruit, et son vain fracas, et ses périls ? Veux tu ?

Tante Rose, suffoquée par les larmes, sanglotait au-dessus du long mant au qu'elle eût dû poser sur les épaules de sa nièce et qu'elle gardait étendu sur sa propre poitrine, ne sachant plus du tout ce qu'elle faisait.

—Allons-nous-en vite, tante Rose, dit la jeune fille, le gaz est éteint ! Nous cause-rons en route, et tu écriras demain.

—Demain ! protesta la tante avec une mine d'indignation, tu n'y penses pas, ma fille ! J'écrirai tout de suite, en rentrant.

—Comme tu voudras ! Mais allons-nous-en ; il est très tard.

Et toutes deux, serrées l'une contre l'autre, sortirent du théâtre vide, où les pompiers faisaient une dernière ronde.

A la porte, sur le trottoir, deux ombres les guettaient immobiles ; c'était Marc de Røeder et sa mère. Rosen, qui les aperçut aussitôt, frémit, silencieuse. Dans son émotion et dans le besoin qu'elle avait d'épancher sa joie, tante Rosen s'arrêta devant eux et dit : " Nous rachetons Kerlo, vous savez !"

Marc s'était découvert et saluait sans prononcer une parole.

Rosen fut frappée de sa pâleur et de sa tristesse.

—J'apprends que vous avez été malade, morne, dit-elle doucement. J'espère que vous allez mieux ?

—Je vous remercie, mademoiselle, répondit il, en frissonnant, sans qu'on pût deviner si c'était de froid, de fièvre ou d'émotion.

Alors, il y eut un silence : les yeux de madame de Røeder, fixés sur Rosen, semblaient lui commander d'avoir les sentiments et de prononcer les paroles dont son fils avait besoin pour renaître à la santé, pour reprendre goût à la vie, troublée, fascinée à demi, elle murmura sans savoir ce qu'elle disait :

—Avez-vous travaillé, depuis que je ne vous ai vu ?

—Hélas ! fit-il, avec un sourire navrant... Mais je vous demande pardon... je sens

que mes forces me trahissent. Je vous remercie de m'avoir permis de m'approcher de vous... adieu !

Et, défaillant, il se laissait soutenir dans les bras de sa mère, dont la douleur farouche persistait à attendre la promesse consolatrice, à l'implorer, à la vouloir. Rosen devina, sentit et balbutia :

— Nous irons prendre de vos nouvelles, nous irons vous voir demain, si cela peut vous être agréable ?...

— Oh ! venez ! fit Marc en joignant les mains dans un geste de prière éperdue.

— Je vous le promets ! dit Rosen. A demain !

Et, s'étant salués, les deux couples se séparèrent.

Tout le long de la route, tante Rose ne parla que de Kerlo, que de ses vieilles murailles, de ses grandes salles, de son jardin, des petits bois plantés pour rompre la monotonie de la lande sauvage, et de l'Océan, qui battait la falaise à quelques centaines de mètres du castel. Mais Rosen l'écoutait à peine, obsédée par une pensée qu'elle ne disait pas et qui la rendait à la fois heureuse et triste d'un bonheur infini et d'une tristesse indicible. Il l'aimait... puisqu'il voulait mourir quand elle le chassait de sa présence. Il l'aimait ! et jamais elle ne pourrait être sa femme, jamais ! On n'épouse pas une infirme !...

Le lendemain, comme elles l'avaient promis, les demoiselles de Kerlo revinrent chez leurs amis.

Aussitôt, madame de Røeder, s'emparant de tante Rose dans un coin du salon, se mit à lui raconter en détail la maladie de son fils et ses angoisses maternelles...

Les deux jeunes gens s'étaient assis l'un près de l'autre. Rosen se faisait très bonne, très affectueuse, questionnant, interrogeant son ami, le raillant doucement, à mots couverts, mais sans amertume. Elle finit par lui dire : " Ah ! si pour vous guérir et pour vous consoler je pouvais quelque chose !... Peut-être... après tout... peut-être ! Venez donc chez nous demain vers deux heures. J'ai un piano ; apportez votre opéra..."

Marc l'interrompit ou même sembla ne pas l'entendre.

— Je n'ai plus d'orgueil, plus d'ambition, murmurait-il ; je crois que la douleur en a dévoré le germe ; j'implore donc votre charité simplement. Ne me chassez plus de votre présence ; c'est tout ce que je demande, mais je vous le demande à genoux, éperdument. Oui ! j'ai été brutal, maladroit, stupide ; je manque de civilisation, de politesse, de rhétorique ! Mais je vous admire si profondément ! Je vous aime tant !

A ce mot, Rosen eut un léger frisson, un imperceptible mouvement de recul, une soudaine crispation des paupières et des lèvres. Marc, craignant de l'avoir encore blessée, la suppliait d'une voix ardente et basse qu'elle écoutait avec délices et qui littéralement la grisait.

— Ne vous courroucez pas, lui disait-il, ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles ! Je vous dis ce mot " je vous aime ! " comme vous le dites aux saintes que vous priez chaque jour. Elles ne s'en fâchent pas, elles ! Sur mes lèvres, cette expression ne peut rien avoir d'injurieux parce qu'elle n'a rien d'humain. Je sais bien que mille abîmes nous séparent ! Vous planez et je rampe encore... Mais, voyez vous, je dis " je vous aime " parce que je n'ai pas, pour rendre ma pensée, d'autre terme que celui-là. Ne soyez pas impitoyable, ne me chassez pas ! ayez pitié de moi !

Pendant que Marc parlait ainsi, ses regards, de durs et brillants qu'ils étaient d'ordinaire, et pareils à des lames de glaive, étaient devenus si humbles, si implorants, si anxieux, que Rosen, loin de vouloir se mettre en garde, était troublée doucement jusqu'au fond de son être et prête à pleurer tout à la fois d'une pitié douloureuse et d'une inexprimable joie qu'au prix de sa vie elle n'eût pas voulu laisser deviner.

Pour cacher son émotion et son trouble, elle allait et venait dans le salon, en riant, et en disant :

— Non ! je ne me fâcherai pas ! Mais vous avez des façons, convenez en, qui choqueraient des filles moins prudes que je ne suis. Parlons d'autre chose et revenons à votre opéra. Ne l'avez vous pas terminé, n'est-il pas composé, orchestré, prêt à être joué ?

— Peut être ! je ne sais plus ! d'ailleurs il m'importe ; je n'en ai souci ni cure. Je n'y pense plus !

— Il y faut penser au contraire et rien n'est aussi important ! Apportez chez moi

votre manuscrit demain vers deux heures. Nous le verrons ensemble. Me refuserez-vous ce plaisir ?

—Je ferai ce que vous m'ordonnerez !

—Venez donc !...

Alors, s'étant approchée de la pendule, elle regarda l'heure et pressa mademoiselle Rose de partir.

—Nous sommes en retard, dit-elle, et je manquerai mon entrée. Comme le temps passe !

Marc la remerciait avec une joie profonde. En se quittant, madame de Rœder et mademoiselle Rose s'embrassèrent. Mais la réconciliation ne fut scellée que par cette étreinte des deux mères. Rosen demeura les mains croisées derrière son dos. Et malgré l'intensité de sa gratitude, Marc n'osa que la saluer avec respect, comme un sujet s'incline devant sa souveraine. Il se souvenait, et il avait peur !

V

Madame de Rœder et son fils se présentèrent à l'heure indiquée chez les demoiselles de Kerlo. Dans le très modeste salon où ils furent introduits, nulle fantaisie n'avait accru ni modifié le pauvre mobilier d'antan ; seul, l'ancien clavecin avait disparu cédant lu place à un piano d'Erard.

Marc remarqua, lorsqu'il entra, que Rosen causait avec un personnage qu'il ne connaissait pas, mais que, cependant, il se rappelait avoir vu en un temps et en un lieu qu'il ne parvenait pas à préciser. Leur conversation cessa dès qu'il parut. Non sans une certaine déférence, mademoiselle de Kerlo présenta ses visiteurs à l'étranger qu'elle ne leur nomma pas ; puis, tout de suite, Rosen se rapprocha de Marc, en murmurant : " Le temps presse, l'occasion est bonne... mettez-vous au piano et surtout pas de modestie ! allez !..."

Sans chercher à deviner les raisons qui inspiraient sa conduite, le jeune homme lui obéit, ne voyant et n'écoutant qu'elle, charmé de sa grâce, de l'intérêt qu'elle lui témoignait, n'ayant qu'elle dans l'esprit et dans le cœur. Il ne semblait pas plus se soucier des personnes présentes que si le salon avait été vide et puisait dans son désir de plaire à son amie une force qu'aparavant il ne paraissait pas encore avoir recouvrée. Il ouvrit le piano, posa sur le pupitre son épais manuscrit, et pour elle seule, quand elle se fut assise à côté de lui, il se mit à feuilleter l'opéra dont il avait écrit le poème et la musique.

" L'action, dit-il, se passe à Ceylan et à Canodje, aux temps des luttes légendaires dont les Védas nous ont retracé les épisodes. Le rideau se lève sur la grande place de Ceylan, assignée par les armées de Harsa, roi de Canodje, et conduites par le jeune et héroïque Rama, l'héritier du trône.

" A droite, le temple de la déesse Sita ; à gauche, le palais du vieux roi Ravana ; au fond, l'océan couvert de navires de guerre ; au loin montent les bruits de la bataille engagée entre les deux armées ennemies.

" Devant le temple, des bayadères et des derviches, des enfants, des femmes, des vieillards, éperdus d'anxiété, prient et tremblent, conjurant les dieux de sauver leur patrie et leur roi.

" Soudain, les portes du palais s'entr'ouvrent, livrant passage à la princesse Kali, fille du roi Ravana ; elle vient mêler ses prières à celles du peuple et consulter l'oracle. A ce moment des soldats désarmés, des blessés, des fuyards envahissent la place, annonçant la défaite de Ceylan.

" Kali supplie les prêtres de hâter le sacrifice et d'interroger la déesse, s'offrant elle-même en holocauste pour le salut de son père.

" Parmi les fumées des brasiers chargés de parfums, une voix se fait entendre grave et lointaine comme si elle montait du fond de l'abîme : " Ceylan doit succomber ; tel est l'arrêt suprême, irrévocable. Mais la vie du roi peut être sauvée si sa fille consent à se vouer à la déesse et renonce pour jamais aux joies de l'amour, au rêve d'une union terrestre.

" Ravana vivra tant que sa fille demeurera vierge et que ce sacrifice ne sera point révélé : si Kali avouait ou proclamait son vœu, elle le rendrait ineffaçable. Telle est la volonté des dieux.

“ La jeune fille consent et se dévoue. Soudain les remparts de la ville sont envahis par l'ennemi victorieux. Les portes sont abattues, les incendies éclatent, le pillage commence. Le vieux roi cherche un refuge dans son palais, bientôt cerné de toutes parts : Kali, prosternée, rappelle à la déesse son pacte et l'adjure de protéger son père. Le tonnerre éclate. Enfin Rama paraît : à sa vue, Kali tressaille ; jamais mortel si semblable aux dieux n'a ébloui ses regards. Il s'avance, il contemple Kali prosternée et suppliante ; il commande à ses soldats d'épargner Ceylan : les incendies sont éteints, le carnage s'arrête ; les vaincus enchaînés sont entraînés en captivité, mêlant leurs lamentations aux cris de triomphe des soldats de Rama.

“ Au deuxième tableau, arrivée à Canodje de l'armée victorieuse, chargée de butin et suivie de la troupe lamentable des captifs. Kali soutient son père qui expire de fatigue et de faim.

“ Le peuple de Canodje acclame les vainqueurs et se livre à des jeux et à des danses tandis que les soldats avides se rassemblent pour procéder au partage des prisonniers et du butin. Suivant son rang et son droit, Rama est convié à faire le premier sa part dans le tas énorme des armes et des richesses amoncelées. Il déclare qu'il ne prendra pour tout bien que deux esclaves : le vieux roi Ravana, afin de lui rendre la liberté ; la princesse Kali, dont il fera son épouse.

“ Il s'approche de la jeune fille, lui dit son amour et lui tend sa coupe d'or ; il la supplie d'oublier en régnant sur lui même qu'il a vaincu sa patrie, il lui rendra le rang suprême dont elle est digne et la splendeur qu'elle a perdue au jeu décevant des batailles. Mais Kali songe à son vœu ; elle repousse en pleurant un amour qu'elle partage et qui de plus en plus subjugué et torturé son cœur éperdu. Alors, Rama, furieux, passe de la prière à la menace ; il commande, il parle en vainqueur : si Kali refuse d'être traitée comme une épouse, comme une amante, elle sera traitée comme une esclave... et le supplice de son père condamné à mourir de faim, en soulevant sa pitié, amènera peut-être sa soumission.”

Tout en indiquant ainsi la trame de son poème, Marc de Roeder expliquait les personnages qu'il y faisait mouvoir ; il en disait la raison, le sens, la philosophie, montrant le type général qu'il avait eu la volonté d'incarner en chacun d'eux. Il exécutait en même temps les thèmes de son œuvre musicale ; il chantait les mélodies caractéristiques, dont il disait l'idée fondamentale, et montrait ensuite les développements logiques et les modifications suivant les situations du drame et les sentiments successifs des héros.

Rosen l'écoutait avec un intérêt profond, et l'étranger, demeuré seul dans un coin du salon, semblait apporter à cette révélation presque autant d'attention qu'elle-même. Sans s'arrêter, sans reprendre haleine, sur le désir qu'en exprima Rosen, Marc exposa le second acte comme il avait fait pour le premier. D'ailleurs, il éprouvait à lui révéler son œuvre une volupté qui décuplait ses forces.

— Le second acte, dit-il, se passe dans les jardins du palais de Rama.

Et longuement, il décrivit l'admirable décor qu'il rêvait pour encadrer cet épisode culminant de son drame.

“ La nuit est venue ; Kali, trompant la surveillance des gardes, s'est échappée du palais et essaie de gagner la prison de son père. Mais elle est arrêtée dans sa course par une troupe de soldats faisant une ronde ; elle s'enfuit et se cache. Elle va reprendre sa route, lorsqu'elle entend non loin d'elle l'écho d'une douce chanson d'amour. C'est Rama qui dit sa douleur et ses desirs sous les fenêtres du palais où il croit son amante enfermée. Elle prête l'oreille et pleure ; l'amour grandit en son cœur et la domine ; elle veut fuir et ne plus entendre cette voix qui tout à la fois la désole et l'enchanté ; elle demeure immobile, malgré ses efforts et sa volonté.

“ Tout à coup un orage éclate ; le tonnerre gronde ; les musiciens, les veilleurs, les gardes dispersés par la pluie, courent à travers le jardin ; Rama se réfugie sous les arbres où Kali se tient cachée.

“ En paroles brûlantes, il lui dépeint son amour, son désespoir ; il tombe à ses pieds, la conjure, l'enlace ; Kali ne se défend qu'à grand-peine.

“ Enfin, le devoir l'emporte sur la passion ; elle fuit, provoquant la foudre pour châtier sa faiblesse. Rama la poursuit, la rejoint... elle se sent vaincue.

“ Alors, se souvenant d'une évocation magique qu'un sorcier lui apprit dans son enfance, les yeux fixés au ciel dont les éclairs la brûlent, elle prononce les paroles

sacrées et disparaît dans les airs embrasés, emportée par un grand ibis aux plumes roses qui s'est abattu devant ses pieds les ailes déployées.

“ Au troisième acte, Kali, réussissant à pénétrer dans la prison de son père, apaise sa soif et sa faim avec les fruits qu'elle lui présente. Elle écoute sans mot dire ses reproches et ses lamentations. Mais, tout à coup, Rama paraît, suivi de soldats et de tortionnaires ; il commande d'arracher au vieillard les fruits dont il se repaissait : puis, à ses prières désespérées, il répond par l'offre renouvelée de la liberté si Kali consent à devenir reine de Kanodje. Épuisée par la douleur, mais persistant dans son sacrifice héroïque, la princesse refuse ; le vieux roi la maudit... Rama la supplie, puis la menace et l'outrage... elle courbe la tête dans son obstination muette. Alors son père, fou de colère, saisit le poignard de Rama et la frappe. Elle s'affaisse... mais toute ruisselante de sang, e le salue avec joie le not libératrice.

“ Dégagée de son serment, elle proclame à la fois son dévouement, son sacrifice et son amour. Certes, elle aimait Rama d'une tendresse sans borne, mais la vie ne devait être conservée à son père qu'autant qu'elle demeurait vierge. Céder à sa passion, c'était frapper de mort le vieillard qui lui reprochait la dureté de son cœur. Désormais les dieux étant satisfaits par son supplice, elle peut avouer son désespoir, dire la passion qui déborde son âme, tendre sa lèvre déjà glacée aux lèvres dont elle avait tant de fois, en secret, convoité les baisers. Bientôt sa voix s'affaiblit... des chants lointains célèbrent sa venue parmi les bienheureux qui peuplent le palais d'Indra. Après avoir vainement essayé de la sauver, Rama, prosterné, se frappe sur son corps du même poignard qui l'a atteinte. Aussitôt les chœurs invisibles célèbrent les noces mystérieuses des âmes réunies et saluent les amants dont les ombres enlacées apparaissent en une apothéose parmi les lointains lumineux des paradis entr'ouverts...”

Quand Marc eut fini de résumer son poème et d'esquisser à grands traits sa musique, Rosen se tourna simplement vers l'étranger en disant d'une voix brève : “ Qu'en pensez-vous, monsieur le directeur ? ” Celui-ci se leva, et tendant la main au compositeur, il le félicita, lui déclarant que le théâtre de la Monnaie, qu'il dirigeait à Bruxelles, était ouvert à son œuvre. Il lui offrit un contrat qu'il se dit prêt à signer tout de suite, aux termes duquel l'opéra qui venait de lui être révélé serait représenté dans le cours de la saison d'hiver avec tels interprètes qu'il lui plairait de choisir.

Marc touchait ainsi brusquement à la réalisation de son rêve. Le bonheur lui arrivait d'une façon si subite, si imprévue, qu'il en était comme stupéfait. Rosen, triomphante, heureuse de la joie qu'elle voyait paraître sur son visage, jouissait de son trouble et l'encourageait en souriant.

— Je crois, mademoiselle, dit madame de Rœder, que mon fils attend tout simplement que vous répondiez pour lui !

— De quel droit répondrais-je, madame ?

A ces mots, Marc parut recouvrer ses esprits ; il se tourna vers Rosen et lui dit en s'inclinant :

— L'œuvre et l'auteur vous appartiennent, mademoiselle, l'une et l'autre ne pouvant vivre que par vous et pour vous. C'est donc à vous de répondre en effet.

— Monsieur, dit sévèrement Rosen, je ne comprends pas ce madrigal que rien n'explique ni n'excuse ; je ne suis pas au théâtre, vous le savez encore, puisque je vous l'ai redit vingt fois. Une occasion propice s'offre à vous de voir votre œuvre exécutée dans des conditions très favorables ; cent cantatrices pour une voudront et sauront créer un rôle que pour ma part je ne puis chanter... et jouer encore moins ; dès lors...

— Il est parfaitement inutile que j'abuse plus longtemps de votre patience, monsieur, interrompit Marc en s'adressant au directeur : recevez l'expression de mes excuses et de mes regrets !...

Il se levait en même temps pour sortir, mais le directeur l'arrêta : “ Pardon ! dit-il en souriant, demeurez ! c'est moi, si vous le permettez, qui vous céderai la place. Vous avez ma parole : je ne la retirerai point. A vous de voir quand et comment vous pourrez m'en réclamer l'exécution ! Résumons notre entretien : mon théâtre vous est ouvert : je jouerai votre opéra quand vous me l'apporterez, et je m'engage à m'en remettre à vous pour toute la mise en scène ainsi que pour le choix des deux principaux interprètes. C'est dit : et maintenant, au revoir ! car nous nous reverrons avant peu, j'en ai le sentiment. Voyez-vous, jeune homme, ajouta-t-il en riant et en lui tendant familièrement la main, dans la vie tout finit par s'arranger : à bientôt ! ”

Il salua rapidement et se retira, reconduit par les dames de Kerlo, déférentes et empressées.

Rentrée dans le salon auprès du compositeur, la pauvre Rosen s'attendait à quelque tempête et se préparait à soutenir la lutte. Elle eut la surprise de trouver Marc non seulement résigné, mais souriant, presque joyeux. N'ayant plus à défendre le refus qu'elle avait formulé, elle voulut l'expliquer.

Dès les premiers mots, Marc l'arrêta.

—Ne prenez pas la peine de vous justifier, dit-il, vous n'en avez nul besoin ; ce que vous faites est bien ; gardez le manuscrit : l'œuvre est à vous. J'y ai mis tout mon cœur et toute ma flamme. Si vous l'agréez, mon but est pleinement rempli ; je n'ambitionne au monde d'autre suffrage que le vôtre. Je jure que je parle ainsi sans arrière-pensée, sans calcul, sans hypocrisie ! Que je ne sois plus privé de votre amitié, de votre présence, je vous le répète, je n'ai pas d'autre désir.

Rosen, non moins touchée qu'étonnée, se défendait d'accepter ce sacrifice : l'œuvre conçue non pas pour elle... mais pour le théâtre, devait être représentée puisqu'une occasion si favorable se rencontrait ainsi tout à coup. Assurément, le rôle de Kali n'avait pas été fait pour elle, puisque l'héroïne du poème était née au cerveau de l'auteur bien avant que l'image de son amie ne l'eût traversé. Dès lors pourquoi s'obstiner, prendre prétexte d'un refus qui venait non d'un caprice, mais d'une nécessité douloureuse, pour repousser les avances de la fortune ?

A toutes ces paroles, Marc secouait la tête et souriait tristement :—L'œuvre est à vous, disait-il ; vous serez Kali, ou Kali ne sera jamais. D'ailleurs, ajouta-t-il en baissant les yeux, mais d'un ton résolu, je ne veux pas m'exiler en Belgique tandis que vous demeurerez à Paris.

—Je pense que vous plaisantez ? fit Rosen : je vous prévins que je déteste ce jeu et que je le trouve offensant.

—Nullement : je parle sérieusement et suivant ma pensée ; j'ai besoin, pour vivre, de me mouvoir dans l'air où vous respirez, où vous passez, où vous êtes !

—Permettez moi de n'en rien croire, riposta-t-elle vivement, en laissant reprendre à sa physionomie l'expression dure et impitoyable des mauvais jours. D'ailleurs, s'il en était ainsi que vous le dites, je vous plaindrais, en vérité ! Nous partons dans quelques jours pour la Bretagne où nous comptons vivre désormais, ma tante et moi ; je s' imagine pas que vous prétendiez nous y suivre ?

—En Bretagne ? qu'est ce à dire ? murmura Marc.

—Sans doute ! vous savez bien que nous rachetons Kerlo ! Ma tante vous l'a dit l'autre jour.

Marc était devenu si pâle que sa mère se leva pour lui porter secours. Il l'arrêta d'un geste, laissa couler lentement deux larmes sur ses joues amaigries ; puis, quand il sentit que ses jambes pouvaient le porter sans fléchir, il murmura d'une voix très douce : "Alors, que m'importe !"

Puis se tournant vers madame de Rœder, il dit :

—Viens, viens, maman, allons-nous-en.

Et il partit s'appuyant sur sa mère, sans tourner la tête, sans jeter un regard, ni sur son manuscrit qu'il avait oublié ou qu'il abandonnait, ni sur celle qui si durement lui signifiait un congé définitif.

Le même jour, les dames de Kerlo firent prévenir le propriétaire de la maison qu'elles habitaient depuis dix-huit ans qu'elles étaient prêtes à régler la question du loyer ; puis elles commencèrent le déménagement et la mise en caisse de leurs meubles. Quelques jours plus tard, sur une lettre reçue du notaire d'Auray, elles devaient en effet se mettre en route pour la Bretagne : elles étaient redevenues maîtresses de Kerlo.

VI

—Rosen, Rosen ! nous allons manquer le train ! criait tante Rose plus d'une d'heure avant le moment du départ, et bien que la rue Vavin ne soit pas à plus de dix minutes de la gare Montparnasse.

—Sois tranquille, ma pauvre tante, sois donc tranquille, disait doucement Rosen qui tour à tour s'accoudait à la croisée, comme si elle eût voulu remplir ses yeux et son cœur de l'image de ces lieux où elle avait tant souffert.

Tante Rose avait accumulé dans l'antichambre ce qu'elle appelait "ses derniers petits paquets", tas de choses innommées, enveloppées, ficelées : sacs, rouleaux et fourreaux dont la masse hétéroclite gisait, écroulée, contre la muraille.

Coiffée depuis longtemps de son vaste chapeau, drapée dans un châle assujéti sur ses épaules par d'énormes épingles, elle attendait haletante, possédée d'un tel désir de quitter ce Paris abhorré qui toujours lui avait rendu coups pour coups, haine pour haine, qu'elle en était comme affolée. Était ce bien vrai, ce bonheur entrevu ? Quelque accident n'allait-il point survenir qui la tirerait de son rêve et la rejetterait dans une réalité contraire ? Que faisait Rosen ? A quoi songeait elle, de demeurer là, si longtemps ? Est-ce que le prisonnier balance lorsque la porte de son cachot s'entr'ouvre ? Est-ce qu'il hésite à fuir ? Comment n'étaient elles pas déjà parties, montées dans le train, installées dans le wagon ? Pourquoi ?

...Rosen, au contraire, par un caprice inexplicable, ne marquait à réaliser le projet qu'elle avait elle-même conçu ni empressement ni joie. On eût dit qu'au fond de son cœur une tristesse montait à l'idée de quitter cette ville où, depuis son enfance, elle avait versé tant de larmes, supporté tant de privations ; à la pensée d'abandonner pour toujours ce théâtre où elle n'avait paru qu'à son corps défendant, dont elle redoutait les périls et détestait les mœurs, loin duquel ses principes et ses habitudes morales l'éloignaient non moins que les impérieuses nécessités de sa santé délicate.

Il semblait que, tout à coup, l'ombre des jours mauvais, chassée par un vent soudain, s'écartait, découvrant une cité lumineuse, charmante, pleine de vie, toute chaude de sympathies, remplie de perspectives séduisantes et d'alléchantes promesses ; il semblait que, dans la clarté foudroyante d'un horizon brusquement ensoleillé, quelque source mystérieuse de bonheur avait jailli tout à coup, non plus comme autrefois les flots décevants des trompeuses fontaines devant les lèvres de Tantale, mais tout proche, très réel, facile à saisir, et dont on ne pouvait s'éloigner volontairement que par un coup de folie !

Les émotions et les triomphes artistiques mêlaient l'écho de leurs éclats lointains au bruissement de ces pensées confuses, achevant de troubler l'âme de la jeune fille, éperdue comme un oiseau chassé qui volète sans savoir de quel côté l'attend le refuge, de quel côté le menace la mort. Soudain ses yeux s'abaissèrent sur la barre où elle était accoudée et rencontrèrent ses mains gantées de noir et cerclées à leur ordinaire du large bracelet d'or qui enserrait ses poignets. Elle fut comme secouée d'un frémissement brusque, quitta la fenêtre et dit à sa tante : "Partons ! il le faut, il est temps !"

Elles descendirent, reçurent à la porte les adieux de quelques voisins accourus pour saluer leur départ, purent à la concierge de les accompagner pour aider tante Rose à porter ses paquets... et parvinrent ainsi jusqu'au sommet de la rampe qui borde la gare de Montparnasse.

Rosen, muette, soucieuse, marchait lentement comme à regret ; tante Rose roulait, pareille à une énorme boule noire, ses gros bras courts chargés de colis, ses yeux brillants sous ses lunettes, le teint coloré, le visage empreint d'une angoisse joyeuse. Parfois, elle jetait sur sa nièce un coup d'œil, lui disait un mot, la stimulait... ; puis, elle songeait aux billets qu'il fallait prendre, aux bagages qu'il fallait faire enregistrer ; et, comme d'autre part son égoïste félicité absorbait une grande partie de ses facultés, elle cessa de s'en occuper et pénétra seule dans la gare où Rosen, la suivant de loin, s'assit sur un banc de bois isolé dans un coin désert.

Soudain, sans qu'aucun bruit eût frappé ses oreilles, sans qu'aucune ombre eût passé sur ses yeux, Rosen tressaillit. Tournant machinalement la tête du côté des bureaux d'enregistrement, elle aperçut Marc de Røder qui aidait mademoiselle Rose et surveillait l'enlèvement des caisses par les facteurs. Brusquement, elle regarda du côté opposé, mais bientôt elle sentit qu'il se dirigeait vers elle.

Il la salua, lui présentant ses vœux d'heureux voyage... et, sans pouvoir lui répondre, elle le regarda. Bien qu'il fût profondément triste, il semblait avoir pris sur lui-même un réel empire, car sa voix ne tremblait pas, sa parole était naturelle, sans aigreur ni colère, empreinte de la tendresse qui s'exhalait de son âme spontanément, comme le parfum monte de la fleur. Et Rosen, immobile, fascinée, laissait errer sur ses lèvres un triste sourire, tandis qu'il la contemplait comme s'il avait espéré la saisir en un de ses regards et l'emporter !

Mais pourquoi donc s'en allait-elle, puisqu'elle était libre, maîtresse absolue de sa

vie et qu'elle semblait affligée de ce départ ? N'y avait-il pas là comme un mystère inexplicable !... Et combien elle était jolie dans sa toilette sombre de voyageuse ! Comme elle était bien le type idéal de la beauté jeune et du charme tout puissant par cela même qu'il est naturel et sans artifice ! Son visage mobile, expressif et doux, avait en même temps que la finesse et la régularité des traits, l'animation qui était le reflet d'une intelligence supérieure et d'une faculté d'émotion sans limites. Sa taille, plutôt petite que grande, était d'une forme parfaite ; ses grands yeux bleus étincelaient de lueurs étranges à travers l'épais voile de ses longs cils dressés ; ses cheveux, ses beaux cheveux fauves, nuancés d'or, se tordaient sur sa tête, pareils à la chevelure de quelqu'une de ces prêtresses armoricaines qui avaient jadis inspiré cette phrase à César : " Tout le soleil de la Bretagne s'est réfugié sur la tête des jeunes filles qui se vouent dans les forêts au culte des dieux." Et pendant que ses lèvres prononçaient quelques phrases banales auxquelles d'ailleurs Rosen ne savait pas même répondre, Marc détaillait, énumérait et admirait toutes ces choses exquises dont l'ensemble constituait la beauté de la plus parfaite créature qu'il lui eût jamais été donné d'admirer.

Tante Rose, incapable de contenir plus longtemps son impatience, répétait sans trêve :

— Actuellement, nous manquons le train : vous savez que nous le manquons !

Alors les deux jeunes gens s'arrachèrent à leur extase et marchèrent vers la salle d'attente. Devant la porte, tante Rose, tout en montrant ses billets au contrôleur, dit d'une voix émue :

— Allons, monsieur Marc, il faut nous séparer ; au revoir et bonne chance, bonne chance pour vous et pour votre chère mère. Dites-lui bien que nous recevrons de ses nouvelles avec joie et que nous vous suivrons dans le cours de vos succès avec le plus réel, le plus sympathique intérêt.

Evidemment, elle avait le désir de tendre ses mains au jeune homme, mais elle ne voulait ni ne pouvait lâcher tous ses colis. Alors, bravement, elle dit :

— Voulez-vous m'embrasser ?

— Je crois bien ! fit Marc en mettant sur ses larges joues deux gros baisers sonores. Puis, se tournant vers Rosen, il pâlit, pris d'une crainte. Cependant, les sentiments de tendresse et de douleur qu'il éprouvait étaient si violents, qu'il les crut contagieux ; il tendit ses deux mains vers la jeune fille en murmurant : " Adieu ! "

Rosen rougit, baissa les yeux et recula, les mains toujours enfoncées dans les poches où elles semblaient rivées.

— Pardon ! fit Marc en reculant à son tour.

Rosen courba la tête sous le reproche muet de ces yeux où brusquement une flamme de colère avait passé, tarissant ses larmes ; elle suivit sa tante vers le train sans retourner la tête.

Marc demeura quelque temps immobile, puis soudain il fit volte face et s'enfuit en courant.

— Quelle fille est-ce donc ? pensait-il. Me faire cette injure inutile et stupide après m'avoir montré tant de sympathie ! De deux choses l'une : ou bien elle ne sent rien, ne comprend rien et n'est qu'une prude bigote et sottise ; ou bien elle me hait et s'amuse à me tourmenter tout en essayant sur moi le pouvoir de ses charmes. C'est un manège indigne ; elle est mauvaise et son esprit est à la fois puéril et dépravé. Un odieux soupçon projette son ombre sur la sainte union de nos âmes d'artistes faites pour se compléter et s'unir dans la communion du même idéal. Au fond de cette enfant délicate, de cette artiste de génie, il n'y a qu'une dévote vicieuse souillant d'intentions mauvaises l'acte le plus simple, le plus naturel.

Et tout en roulant ces pensées, il fuyait, déçu, furieux, indigné, et malgré lui cette phrase de Musset bourdonnait dans sa mémoire et l'obsédait : " Donne-moi ta main, Camille ! que crains-tu de moi ? Tu ne veux pas qu'on nous marie ; est-ce une raison pour nous haïr ? "

De leur côté, les voyageuses, installées dans le wagon, face à face, les sacs et les paquets très soigneusement rangés dans les filets, éprouvaient un indicible besoin de recueillement, de solitude et de silence. Toutes deux ressentaient des émotions diverses, mais également intenses, que, pour la première fois de leur vie, elles ne souhaitaient pas d'échanger.

Tante Rose savourait avec une ivresse égoïste la certitude du bonheur dont son

inquiétude avait douté jusque-là ; et son âme, longtemps meurtrie, s'élevait vers le Dieu qui la consolait dans un indicible élan de reconnaissance. Ce départ marquait dans sa vie la séparation définitive, du moins elle le croyait, entre la période douloureuse et néfaste laissée en arrière et le bonheur paisible toujours vivant aux côtes de Bretagne. En outre, elle sentait que, dans cette patrie reconquise, elle et son enfant seraient à l'abri non seulement des soucis matériels, mais encore des périls possibles dont la source, partout ailleurs, bruissaient, menaçante et inépuisée.

Chaque tour de roue, chaque mouvement du wagon les rapprochait de cette citadelle inexpugnable où la jeunesse de Ro-en serait à l'abri des tentations de l'amour et des cruelles déceptions qu'entraînerait pour elle une passion partagée ; où toutes deux pourraient vivre dans la paix heureuse d'une aisance suffisante, hors de portée des coups dont elle avait saigné, et de ceux, pires encore, que vaguement, et sans pouvoir préciser, son instinct maternel se prenait parfois à redouter. La page sanglante et désolée de sa vie allait être arrachée, jetée au vent de l'oubli ; le passé, ce serait désormais le temps lointain et romanesque des aïeux, ou le temps plus proche de l'enfance de Pierre ; le présent et l'avenir, ce serait l'existence calme et pieuse de deux honorables bourgeoises d'Auray.

Est-il possible d'avoir sur terre un sort meilleur ?

Voilà ce que pensait tante Rose ; mais pouvait-elle expliquer ces choses à Rosen qui semblait plongée dans une si absorbante rêverie ?

A vrai dire, celle-ci eût été incapable de répondre aux effusions de sa tante, parce que les sentiments qui l'agitaient, d'un tout autre ordre, étaient à la fois trop vifs pour être dissimulés sous les banalités d'une conversation vague, et trop troublés pour être analysés et décrits. Que se passait-il donc en son âme ? Quoi ! ne savait-elle plus y lire ses propres pensées, ou ne l'osait-elle pas ? Elle en était réduite à glisser un regard timide dans les replis assombis de sa conscience, comme un enfant sonde l'obscurité dans laquelle il redoute d'apercevoir des spectres. L'image de Marc de Roeder la hantait : aucune résolution, aucun effort, nulle prière ne venaient à bout de l'en débarrasser ! Pourtant, elle ne voulait pas confesser qu'elle l'aimait. Elle ne devait, ne pouvait jamais aimer. C'était la fatalité de sa vie. Toujours elle l'avait su, toujours elle s'y était résignée, rien n'était changé depuis qu'elle connaissait Marc de Roeder. Donc, elle n'aimait pas !

Mais, soudain, elle était contrainte d'ajouter : " Et cependant, si je souffre, c'est parce que je m'éloigne de lui ! Que faire ? Si le Dieu qui m'a frappée ne vient à mon aide, n'écarte la coupe dans laquelle il m'interdit de boire et que je sens frémissante, à portée de ma lèvre, dans quel abîme vais-je rouler ? " Epouse ne puis, aimante ne daigne, chrétienne suis ! " Cette devise, que son esprit façonnait en se jouant, elle la prononçait à pleines lèvres, de toutes ses forces, de toute son énergie, comme pour la graver en traits profonds dans son cœur et jusque sur son front. Elle ajoutait : " Je suis comme l'héroïne de son opéra, la pauvre princesse Kali : je ne goûterai l'amour que dans la mort ! "

Et le train poursuivait sa marche, traversant les campagnes, s'arrêtant aux villes, roulant sur les fleuves, sous les monts, parmi les vallées, sans que rien parvint à distraire les deux voyageuses de leurs pensées contraires.

Parvenues au terme du voyage, elles durent demeurer d'abord à Auray et s'installer provisoirement à l'hôtel. Les formalités du rachat et de la prise de possession de Kerlo furent promptement remplies ; les réparations et l'emménagement des meubles ne tardèrent pas davantage. Quinze jours ne s'étaient pas écoulés qu'elles pouvaient rentrer. l'une émue et radieuse, l'autre distraite toujours et préoccupée, dans leur familial manoir.

Il n'était point changé depuis vingt ans, ni vieilli d'une heure, ni ridée d'une gerçure de plus, le gris château debout entre son petit bois de chênes et son rustique jardin. Il avait fidèlement gardé, sans tache et sans déchirure, sa robe de pierres lisses vernissées par le vent et la pluie, et l'incomparable reflet de poésie qu'avait mis en lui l'âme rêveuse de ses fondateurs. Il se dressait intact sous le ciel pâle, dans l'atmosphère saturée des émanations salines que le vent poussait de la mer prochaine, avec la solidité inébranlable des choses qui ne doivent pas périr. Il avait la couleur terne et triste que le soleil breton donne à tout ce qu'il éclaire, homme ou pierre, lande ou menhir.

Tante Rose y retrouvait sa jeunesse vivante, sa vie passée intacte et la trace de ses pensées, de ses joies, de ses rêves d'antan qui s'étaient comme incrustés dans ces murs familiers, dans ces horizons si souvent contemplés, dans toutes ces choses vues à satiété et sur lesquelles le temps paraissait sans prise :

Quant à Rosen, elle s'étonnait de connaître si bien ces lieux où elle pénétrait pour la première fois, oubliant que les fidèles et multiples descriptions des longues soirées de Paris en avaient peu à peu gravé parfaitement l'image exacte en sa mémoire.

C'était bien la haute tour carrée, percée d'inoffensives meurtrières ; la porte cintrée, s'ouvrant sur le perron de granit, et les deux vastes salles aux poutres saillantes, aux murs peints, aux fenêtres à petits carreaux bleuâtres, et les chambres tendues d'étoffes aux tons très doux que tante Rose lui dépeignait depuis quinze ans.

C'était bien le silence décrit, ce grand silence des êtres en face du tumulte des choses ; les hommes courbés et pensifs dans la tristesse des hameaux misérables, et, sous les rafales du vent, sous les averse fréquentes, ces horizons majestueux et mystérieux empreints de mélancolique poésie.

C'était bien cette terre farouche et rude, tantôt dans sa nudité âpre, tantôt sous sa monotone parure de genêts et de bruyères, et cette lande immense de menhirs et de dolmens ; puis plus loin, au pied de la falaise dont on atteignait le sommet en moins d'une heure, la mer, la mer infinie... soulevant son large sein battu des tempêtes et jetant aux nuages bas, aux rochers, aux grêvas, sa plainte éternelle, ses flots d'écume, et parfois le reflet bleuâtre de ses gouffres clairs, quand un rayon de soleil, glissant entre deux nuées, s'oubliait à la caresser.

L'installation du mobilier rapporté de Paris fut aisée, d'abord parce qu'il était peu important, ensuite parce que chaque objet emporté jadis de Kerlo avant la vente n'avait qu'à rentrer à la place qu'il avait longtemps occupée et pour laquelle il avait été créé.

L'acquisition du manoir n'avait pas atteint la somme disponible ; et Rosen voulut se donner la joie bien nouvelle pour sa tante et pour elle de certaines améliorations qui augmentaient le charme et le confort de la maison sans en changer l'aspect ni l'ordonnance.

Parmi les meubles vendus aux acquéreurs de Kerlo et retrouvés intacts, comme le château même, Rosen avait eu plaisir à voir la vieille horloge qui marquait l'heure dans la grande salle, et la lourde table de chêne, derrière laquelle elle avait pu dissimuler la modernité criarde de son piano. Quelques tenures, des sièges, quelques bahuts découverts aux environs d'Auray avaient complété l'aménagement des chambres. Des travaux de consolidation dans les dépendances, le relèvement de certains pans de murs, des plantations dans le jardin furent quelques jours le plaisir et le souci des deux châtelaines.

Mais, bientôt, Rosen s'en désintéressa. La vie régulière et monotone, vide d'incidents quelconques, prit son cours silencieux que rien ne troublait. Une paix les enveloppa, si profonde, si absolue, que parfois elle s'en étonnait, n'y pouvant croire et redoutant de la voir brusquement interrompue, ou la souhaitant presque !

Tante Rose jouissait largement et sans arrière-pensée de son bonheur, de son indicible et parfait bonheur ! repaissant ses yeux de toutes les choses retrouvées, errant voluptueusement dans sa maison, dans sa basse cour, dans son verger, dans sa ferme ; ravié de pouvoir monter, le dimanche, dans la rude carriole qui la conduisait à la messe ; ravie de revenir au logis, ramenant quelques vieux amis d'autrefois avec lesquels elle avait renoué connaissance ; ravie des mets qu'elle mangeait, du cidre qu'elle buvait, du langage qu'elle entendait ; ravie de tout, enfin !

Rosen, très douce, soufiante, sensible assurément au charme du pays, profondément heureuse du bonheur de sa tante, gardait au fond d'elle-même une tristesse dont la cause échappait à toutes les investigations, tristesse qui se reflétait dans ses gestes, dans ses regards, dans son attitude, dans le ton de ses paroles, dans ses longs silences surtout et dans l'altération croissante de son visage. Sa santé, que l'air sain, la saine nourriture, l'exercice eussent dû rendre florissante, semblait s'affaiblir et périliter. Elle s'étiolait comme une plante brusquement transportée dans un sol trop rude ; de jour en jour, sa nervosité devenait plus aiguë ; parfois elle riait sans raison ; plus souvent elle pleurait sans motif.

— Qu'as-tu ? demandait sa tante étonnée et inquiète.

Elle répondait :

—Je n'ai rien ; c'est l'orage, c'est le temps, c'est l'air, c'est la pluie, je ne sais pas. Et plutôt que de s'expliquer davantage, elle fuyait, disparaissant pendant de longues heures.

Elle semblait prise d'un insurmontable besoin d'agitation physique ; sous prétexte de voir le pays, elle entreprenait chaque jour, n'importe par quel temps, des courses très longucs. Elle partait dès le matin, toujours seule, enveloppée dans une sorte de blouse imperméable, serrée à la taille et munie d'un capuchon. Elle gagnait le golfe et, du haut de la falaise, elle regardait longuement dans le lointain comme si elle eût voulu compter les vagues ou les îles qui dressaient au dessus des flots leurs têtes vertes.

Ses yeux suivaient les mouettes dans leur vol capricieux, les barques dans leurs bordées, les nuages dans leurs courses ; puis elle revenait, marchant d'un pas rapide, indifférente au soleil, au vent, à la pluie, aux ornières des chemins, aux sillons des champs, aux ronces des fourrés.

Elle allait, toute droite, mince comme une enfant dans son costume, les yeux presque toujours vagues, et bien plus occupée à suivre le cours de ses pensées errantes qu'à découvrir les beautés du paysage ou les accidents de la route qu'elle prétendait chercher à connaître.

D'autres jours, elle s'enfermait dans le salon ou dans sa chambre, priant qu'on la laissât seule ; alors elle ouvrait le manuscrit de Marc de Rœder, étudiant le rôle de Kali, l'apprenant, s'en pénétrant comme si le serment qu'elle avait fait de ne pas le créer était oublié.

Sa tante inquiète, l'interrogeait sans cesse, l'épiait, la suppliait de lui ouvrir son cœur, offrant même, dans son abnégation, de rentrer à Paris si la nostalgie de la musique et du succès était la cause de ce désarroi physique et moral.

—A quoi bon ? répondait Rosen... Ne serai-je pas toujours et partout ce que je suis ? Le mal dont je souffre a-t-il d'autre remède que la résignation, le sacrifice ?... Laisse-moi souffrir laisse-moi lutter ; attends et prie, voilà tout !

Un jour, elle dit :

—Je songe souvent, en avançant dans la vie, que mon père a été béni de Dieu !

—Peux-tu proférer une pareille folie ? se récria tante Rose.

—Mourir jeune, reprit gravement Rosen, après avoir traversé la terre en suivant obstinément son rêve ; sentir son âme s'évaporer avec les illusions qui la charmaient ; franchir vite une courte étape, les yeux au ciel et le cœur plein de chimères, voilà le bonheur !

—Le bonheur, ma chère enfant, c'est la résignation aux volontés insondables du souverain maître ; le devoir, c'est de repousser toute chimère et de demeurer ferme dans la réalité, fût-elle banale ou cruelle, sans poursuivre ce qu'on peut atteindre, sans chercher à se débarrasser du fardeau qui nous est imposé. Ton père eut tort de ne pas se résigner !

A ces mots, Rosen sentit que sa douleur était percée à jour par la tendresse perspicace de sa tante. Elle courba la tête et pleura ; puis, dans un mouvement de révolte, elle maudit la vie qui lui avait été conservée alors qu'à mourir toute petite elle eût évité tant de souffrances !

—Je ressemble, dit elle, aux plantes stériles qui germent, on ne sait pourquoi, dans certaines contrées sauvages : elles ne peuvent servir de nourriture, ni d'abri, ni de parure ; quiconque les voit les écrase et les abat... Que n'a-t-on fait de même pour moi !

—Dieu a ses raisons !

—Allons donc ! il n'y a pas de raison qui justifie mon supplice.

—La douleur cesse d'être un mal quand elle devient une source d'héroïsme : ceux qui savent souffrir sont vraiment les apôtres de celui qui a dit : " Bienheureux ceux qui pleurent ! En vérité, les malheureux sont les élus ! "

Et comme Rosen courbait la tête, tante Rose doucement l'attira sur son sein, la berçant comme lorsqu'elle était toute petite.

—Nous ne savons pas, ma pauvre chérie, ou du moins nous savons mal le but qu'en nous faisant pleurer poursuit la Providence. Mais, vois-tu, c'est une témérité de dire : " Je ne puis servir à rien ! je suis hors de la loi commune et nul n'a senti les maux qui m'écrasent. " Il y a toujours quelqu'un qui a souffert plus que nous ! autant que nous !

—Crois-tu ? dit Rosen, avec un geste de défi.

—Tiens, murmura tante Rose, laissons tout cela ! Tu es fatiguée, nerveuse ; reste là sur mes genoux, tâche de t'endormir ! Pour t'y aider, je vais te dire un conte, un simple conte, tu m'entends bien ? comme autrefois, quand je veillais auprès de ton berceau.

“ Il était une fois une fille si laide, si laide, que les autres enfants de son âge se moquaient d'elle et l'appelaient “ la raie ” à cause de sa figure aplatie. Ils dessinaient sur tous les murs sa caricature ; elle ne s'en fâchait point et riait au contraire de sa difformité car elle n'était ni mauvaise ni sottie.

“ Mais un jour vint où, toute laide qu'elle était, elle sentit les mêmes aspirations, éprouva les mêmes désirs, le même besoin de se dévouer, d'aimer, de vivre enfin, que les plus jolies de ses compagnes.

“ Prenant ses chimères pour des réalités, elle avait cru remarquer qu'un officier de la marine d'Etat, un homme superbe, grand ami de son frère, n'était pas insensible à ses qualités morales. Il la recherchait, semblait se plaire auprès d'elle, trouvait toujours quelque chose d'obligeant à lui dire, la consultait, lui manifestait une confiance, une déférence singulière. Bref, elle se crut aimée et l'aima.

“ Elle l'aima comme on aime rarement, je crois, mettant dans cet amour toute la poésie de son âme, toute l'énergie de sa force, toute la fougue de sa jeunesse. Tant et si bien que son frère s'en aperçut. Il essaya de la ramener à la raison, de lui ouvrir les yeux : peine inutile ! Elle jurait qu'elle se savait aimée et que le bel officier n'attendait que... je ne sais quoi... pour demander sa main.

“ Le frère, troublé par tant d'assurance, résolut d'en avoir le cœur net. Un jour donc, après un déjeuner dont l'officier avait pris sa part, il pria sa sœur d'aller lui chercher des cigarettes .. pendant qu'il fumait sa pipe dans le jardin, avec son ami.

“ Au lieu de faire ce qu'il demandait, la pauvre folle se cacha derrière la tonnelle pour recevoir plus tôt la confirmation de ses espérances. Or, voici ce qu'elle entendit :

“ —Henry, sais-tu ce qu'on dit dans le pays ?

“ —Non.

“ —On dit que tu aimes ma sœur...

“ —On a bien raison, mon cher, je l'aime de tout mon cœur !

“ —Vraiment ?

“ —Oui, plus que n'importe quel camarade ; Dieu me pardonne, je crois que je l'aime plus que toi...

“ —Mais moi, je ne puis pas être compromis par ton amitié, tandis que ma sœur...

“ —Ta sœur ?... hein ?... tu dis ?...

“ —Ma sœur est une jeune fille, et...

“ —Pas possible ? Quelle drôle d'idée ! Je n'y avais jamais pensé ! Mais non ! Ta sœur n'est pas une femme. C'est un ami ; sa laideur annule son sexe... Elle est comme une infirme qu'on peut chérir... sans que jamais on soit tenté de lui faire la cour... ce qui serait absurde ou monstrueux... Mais où veux-tu en venir ?

“ —A ceci : tes assiduités auprès d'elle la compromettent !

“ Ce mot n'était pas prononcé qu'un immense éclat de rire lui répondit. L'officier, mis en gaieté par cette idée qu'une fille si laide pût être compromise par quelque chose ou par quelqu'un, riait, riait si fort qu'il n'entendit pas le bruit d'un sanglot derrière les lilas, et celui d'une fuite précipitée. Te dire que la pauvre laide ne souffrait pas... ce serait mentir. Elle souffrit au point que l'ange de la mort passait en ses rêveries comme un messager de délivrance. Mais elle était chrétienne ; la prière, le sentiment de son devoir triomphèrent de son désespoir et éteignirent le blasphème sur ses lèvres. Elle a vécu ; elle a subi bien d'autres douleurs... la vie en est pleine !... et cependant elle loue Dieu et le remercie de l'avoir fait naître parce qu'elle a pu servir d'autres êtres qu'il lui a été permis d'aimer !”

C'est vrai, cette histoire là, tante Rose ?... murmura tout bas Rosen, en se serrant de plus en plus contre le sein haletant de la vieille fille.

Et celle-ci lui répondit en s'efforçant de rire :

—Si c'est vrai, ma chérie ! Tu vois.... j'en pleure encore !

Et, sans plus oser rien lui dire, Rosen essuya ses larmes d'un baiser.

VII

A quelques jours de là, mademoiselle Rose de Kerlo était assise devant le piano, et, près d'elle, d'un bout, la figure inspirée, Rosen chantait le rôle de Kali.

Bien qu'on fût au mois d'octobre, les fenêtres du salon étaient demeurées ouvertes, la chaleur étant lourde et le ciel plein d'orage. Depuis plus de trois heures, sans fatigue apparente, sans défaillance tout au moins, Rosen chantait et sa tante n'osait l'interrompre tant elle espérait que l'effort physique viendrait à bout de détendre ses nerfs et d'apaiser son âme troublée. La pauvre vieille fille accomplissait sans se plaindre la tâche difficile et fatigante de déchiffrer, sur un manuscrit assez confus, un accompagnement très compliqué, parfois impossible à lire, tant il était abrégé, l'auteur ne l'ayant tracé que pour lui-même. La sueur roulait sur son front ; ses tempes battaient ; ses bras se raidissaient douloureusement. Mais Rosen, avec la passion tenace de l'artiste, ou par l'obsédant besoin de s'étourdir, ne s'en apercevait même pas.

Elle chantait avec un art exquis, avec une voix sublime, avec un emportement de passion qu'aucune crainte, aucune pudeur n'entravait dans cette solitude, ce rôle de douleur et d'amour, s'assimilant et traduisant avec une puissance prodigieuse les inspirations de celui qu'elle ne pouvait oublier.

Parfois, dans un élan d'admiration sincère, l'accompagnatrice murmurait : "Comme c'est beau !" Mais Rosen ne lui donnait aucun répit. elle chantait, chantait encore, suivant d'un œil ardent les notes menues, pointées plutôt qu'écrites sur les portées resserrées, tournant les pages, indiquant d'un geste les passages qu'elle voulait redire, ne s'arrêtant jamais.

Le soir venait, un soir sans fraîcheur, pesant et soufflant une haleine de feu sur la terre en détresse. Un frisson parfois agitait brusquement les arbres immobiles ; parfois, dans la peur instinctive du cataclysme prochain, un oiseau passait à tire d'ailes devant la fenêtre, rasant les soubassements de granit, les plumes collées à la peau par une crispation d'angoisse. Et dans le silence de la haute salle aux murailles nues, les accords retentissants de l'instrument sonore éclataient, soutenant la voix de la chanteuse qui criait à la face de l'orage son amour et son désespoir, comme si elle avait défié les nuées de contenir plus d'éclats que sa poitrine, plus de tempêtes que son cœur désolé.

— En vérité, tu es sublime ! dit tante Rose, emportée par l'enthousiasme... Et naïvement, elle ajouta :

— Si l'auteur t'entendait, il serait trop heureux !

A ces mots, Rosen éclata de rire, d'un rire strident et fou : puis elle se mit à chanter, par moquerie, la phrase de Marguerite se parant des bijoux apportés par Faust sur la table du jardin :

Ah ! s'il était ici !
S'il me voyait ainsi !...

Et, brusquement, ses yeux se dilatèrent : elle poussa un cri de terreur, un cri de bête frappée, et s'abattit, raide, sur le parquet.

Tante Rose se précipita vers elle, appela du secours, la releva, la porta dans sa chambre avec l'aide de la domestique accourue, et donna l'ordre d'aller en toute hâte chercher le médecin d'Auray.

Le syncope de la jeune fille se prolongea durant vingt minutes environ, puis finit par céder à des applications d'eau froide et de vinaigre sur les tempes. Les premières paroles qu'elle prononça furent pour défendre qu'on ne dérangeât ni même le docteur et pour rassurer sa tante :

— Ce n'est rien ! disait-elle ; une hallucination causée par l'orage et par la fatigue, sans doute ; ce n'est rien !

Sa tante, éperdue d'inquiétude, regardait avec anxiété son beau visage pâle, comptant les battements de son cœur, les pulsations de son pouls, questionnant, interrogeant, suppliant d'une voix très douce et très basse :

— Dis-moi ce que tu as ressenti ? Que s'est-il passé ? Quelle est cette hallucination dont tu parles ?

Et Rosen, frissonnante, répondait :

— Je l'ai vu, vu ; là... debout devant la fenêtre !

—Qui as-tu vu ?

—M. Marc !

—Quelle folie !... Enfin c'est la fatigue ou l'orage, comme tu le dis ! Ce sont tes nerfs malades et surexcités qui ont produit ce mirage ! Mais, ma pauvre petite ! tu l'aimes donc vraiment, tu penses donc à lui sans cesse ? Pourquoi ne m'en parles-tu jamais ? Pourquoi ne prononces-tu jamais son nom ? Ne suis-je pas ton amie, ta vieille, très vieille maman, ou plutôt ta vieille sœur dont le cœur peut d'autant mieux comprendre le tien qu'il a connu jadis les mêmes souffrances et les mêmes faiblesses ? Pourquoi crains-tu de me laisser voir une blessure pareille à celle dont j'ai saigné jadis ?

Et doucement, sous l'influence de cette parole berceuse, les larmes de Rosen coulaient, coulaient sans bruit, abondantes et chaudes ; et, de son mouchoir de fine toile blanche, tante Rose les essuyait comme elle eût écarté le sang d'une blessure.

La nuit était venue ; l'orage grondait, plus proche, plus strident de minute en minute ; à travers les lames des persiennes fermées, la flamme bleuâtre des éclairs passait, striant les murs de raies éblouissantes et laissant, quand elle était éteinte, l'ombre plus épaisse, plus impénétrable qu'auparavant.

Parfois, on entendait sur la terre sèche, ou contre les murs du manoir le bruit mat d'une large goutte d'eau. Rosen pleurait toujours et ne répondait pas. Après une heure environ de repos et de larmes, elle voulut se lever et descendre pour ne point empêcher sa tante de prendre son repas. Celle-ci pensant qu'une distraction, si petite qu'elle fût, un changement, même insignifiant, serait salutaire à la pauvre désolée, accéda volontiers à son désir, et l'une près de l'autre, presque appuyées l'une à l'autre, les deux femmes prirent à la table leur place accoutumée.

Vers neuf heures, les nuages crevèrent et la pluie tomba, d'une violence de trombe, fouettée en tous sens par un vent furieux qui se déchaîna tout à coup. L'ouragan hurlait contre les murailles, frappant les pierres avec un bruit de catapulte, arrachant les dernières feuilles, brisant les branches, broyant les fleurs, écrasant et dispersant les menus coquillages mêlés au sable des allées. Des portes mal fermées s'ouvraient, roulaient en criant sur leurs gonds, puis se fermaient comme éclate une décharge de mousqueterie.

—Quelle tempête ! disait tante Rose épouvantée :

—Ah ! répondit Rosen, que n'est elle assez forte pour renverser sur nous les murs ébranlés du manoir ! Nous serions délivrées de la vie ! nous reposerions aux bras l'une de l'autre... éternellement... sans soucis, sans trouble !

A ces mots la vieille fille se leva, frissonnante :

—Mon enfant, mon enfant, soupirait-elle... lorsque la douleur en arrive au blasphème, le devoir s'impose de la combattre par tous les moyens... Ecoute !... cherchons ensemble... réunissons nos efforts... rappelle à toi ton énergie, rassemble tes croyances de chrétienne... aide-moi à trouver le moyen de te sauver ! La solitude, l'inaction te sont fatales. Si tu ne te sens pas assez forte pour vaincre ta passion et ta douleur avec les seules armes que la religion te procure, cherchons des remèdes humains, appropriés à notre faiblesse... Quittons la Bretagne, accepte des engagements... rentre au théâtre... Veux-tu que j'écrive au directeur de la Monnaie... à M. Marc... que tu es prête à créer le rôle de Kali ?

—Tante Rose ! tante Rose ! sanglotait la pauvre enfant, affaissée dans son fauteuil, et comme prête à mourir, en sommes nous là ?

—Il est impossible que je laisse se prolonger, sans rien tenter pour le combattre, l'état dans lequel je te vois, ma chérie ! Voilà où nous en sommes !

—Hélas ! murmurait Rosen... je ne sais pas... Je ne distingue plus rien autour de moi, en moi-même, sinon que je souffre cruellement et que je te fais injustement souffrir ! Peut-être le travail, les émotions du théâtre, le succès viendraient-ils à bout de me guérir... peut-être ?...

—Veux-tu que j'écrive ?

—A M. Marc, oui, tout de suite.

Tante Rose courba la tête, réfléchit quelque peu, puis dit résolument :

—Que Dieu me pardonne si je me trompe et si je vais à l'encontre de ses desseins ! Je ne vois plus nettement ce que je dois faire, et je saisis, en ce naufrage de toutes mes espérances la première planche qui se présente à ma main ; puisse-t-elle être une planche de salut !

Puis elle écrivit à madame de Røeder, en suivant les inspirations de Rosen plus

encore que les siennes propres. Elle lui dit que sa nièce regrettait sans doute une détermination qui semblait avoir causé à son fils un profond chagrin ; que, s'il était temps encore, et s'il continuait d'attacher à son concours autant de prix qu'autrefois, elle serait disposée à créer le rôle de Kali, à Bruxelles, après l'avoir étudié quelque temps sous sa direction. Elle ajoutait qu'elles étaient prêtes à rentrer à Paris, s'il le fallait, ou bien à recevoir les visites de Marc au manoir de Kerlo...

— Je vais mieux, tante Rose, beaucoup mieux ! murmurait Rosen en souriant.

— Cette lettre partira demain matin, ma chérie.

— Bien sûr, tante Rose ?

— Je te le promets.

— Eh bien, tante Rose, allons vite nous coucher !

Et l'enfant consolée, mais tremblant que l'espérance qui venait de luire à son cœur ne lui fût ravie, gagna sa chambre, se laissa déshabiller par sa tante et se blottit sous ses draps, cachant son trésor dans la nuit et le silence, comme autrefois elle cachait sous l'oreiller de son berceau l'humble jouet qu'elle avait peur de ne pas retrouver à son réveil.

Quelques jours plus tard, Marc de Røler se présentait à la grille de Kerlo.

Tante Rose vint seule au-devant de lui et lui dit d'une voix grave... un peu tremblante :

— Monsieur, deux honnêtes femmes, sans défense aucune, vous ouvrent leur maison. Si vous comprenez bien les motifs qui inspirent ma conduite en cette circonstance, si vous êtes sûr de demeurer digne de notre confiance et de notre affection, soyez le bienvenu !

— Mademoiselle, dit Marc, solennellement, je vous jure que ni vous même ni mademoiselle Rosen n'avez jamais à vous repentir de m'avoir donné le bonheur que je ressens à cette heure !...

— Entrez donc, monsieur, et franchissez ce seuil que notre faiblesse rend sacré : devenez l'hôte de cette maison qui, depuis qu'elle est debout, n'a jamais abrité un parjure. Pour le temps qu'il vous plaira et suivant votre gré, vous êtes ici chez vous.

A la grande surprise de tante Rose, Rosen accueillit celui qu'elle aimait en secret sans la plus légère manifestation d'enthousiasme. Elle fut gracieuse, bienveillante, mais sans expension ; elle semblait recouvrer, pas le fait seul de sa présence, la force de volonté et la conscience du devoir qui lui manquaient lorsqu'il était absent. Marc n'accepta point au manoir une hospitalité complète qui, d'ailleurs, ne lui fut offerte que du bout des lèvres. Il fut entendu qu'il resterait à Auray, où chaque jour une carriole de ferme irait le prendre vers midi pour l'amener auprès de ses amies, et le reconduirait à la tombée de la nuit.

Tout d'abord, la pauvre tante Rose avait accepté la présence de Marc non pas certes avec joie, mais avec l'anxiété qu'éprouvent les mères en versant à l'enfant malade un remède non encore essayé.

Elle s'était astreinte à ne point quitter les jeunes gens lorsqu'ils étaient ensemble ; bientôt, elle vit régner entre eux tant de franchise, une si naturelle camaraderie, une amicale familiarité si éloignée de toute arrière-pensée mauvaise, qu'elle se départit de sa surveillance.

La plupart des heures que Marc passait au manoir étaient consacrées à la musique. Rosen chantait, il l'accompagnait, tantôt lui faisant répéter le rôle de Kali qu'elle savait et interprétait avec génie, tantôt revenant avec elle, non sans un mélancolique plaisir, aux premières mélodies qu'il lui avait offertes. Parfois ils s'interrompaient pour causer en bons camarades ; maints détails plus ou moins insignifiants de leurs relations passées remontaient en leurs mémoires ; rien de ce qui leur avait été commun ne leur était indifférent ; rien n'était sorti de leur souvenir. A tour de rôle, ils murmuraient doucement : "Vous rappelez-vous ?" et, se regardant, les yeux dans les yeux, ils souriaient, heureux, sans fausse pudeur et sans trouble. Tante Rose travaillait dans un coin du salon, les écoutait en s'abstenant de se mêler à leurs discours, ou bien elle vaquait à ses occupations sans rien redouter de leur tête-à-tête.

Pendant les heures qui s'étaient écoulées entre la lettre de tante Rose et l'arrivée de Marc à Auray, Rosen, délivrée d'une partie de son fardeau de douleur, avait réfléchi longuement et loyalement à la fatalité de sa situation ; il semblait que sa raison, sa vertu, son bon sens, reprenant leur force et leur empire, imposaient à sa passion des

concessions et des sacrifices en raison directe des satisfactions qui lui étaient accordées. Résolument, elle s'était dit qu'une fraternelle amitié était le seul lien qui pût l'unir à Marc de Røder, et depuis qu'elle était en sa présence, elle s'était appliquée à le former, exclusivement et de bonne foi. Cette fréquentation journalière, cette intimité de deux êtres jeunes et ardents qui s'aimaient en jurant sans cesse de se résigner à ne s'aimer pas, était rendue possible, sinon sans danger, par la perpétuelle préoccupation d'art qui les dominait et servait à la fois de dérivatif à leur activité, de thème à leurs causeries, de masque à leurs extases.

La belle indifférence voulue de leur allure et la liberté familière de leur camaraderie semblaient effacer entre eux toute la différence de sexe, donnant à leur union, au moins en apparence, le caractère doux et sacré de la fraternité. Qu'ils fussent seuls ou que tante Rose les écoutât, leur conversation ne déviait jamais ; aucun épanchement trop vif, aucun élan trop ardent ne se produisait qu'il eût fallu réprimer pour rester dans la limite des conventions arrêtées. Bientôt Rosen, enhardi par cette commune attitude, par l'obéissance de Marc, ou trop aisément sûre d'elle-même et cédant inconsciemment à un secret désir, voulut profiter de quelques beaux jours survenus au seuil de l'hiver pour faire avec son ami de longues promenades à travers la campagne. Tante Rose, confiante outre mesure, et si joyeuse du changement produit dans l'état de sa nièce que son sens et sa clairvoyance ordinaires en étaient affaiblis, n'avait fait à cette fantaisie qu'une opposition légère.

Et, comme deux camarades en vacances, ils étaient partis gaiement, un beau matin, allant droit devant eux, par la lande et par les grèves, fouillant les recoins inconnus de cette adorable partie de la Bretagne qui va de Kerlo à Quiberon vers la presqu'île de Ruis.

Rosen sortait vêtue d'une jupe de laine assez courte pour que sa marche n'en pût être entravée.

Sa tête était couverte d'un vaste chapeau qui rendait l'ombrelle inutile ; sa taille était enserrée dans son habituelle jaquette aux poches de laquelle ses deux mains semblaient riviées, à moins qu'elle ne les tint derrière son dos, cambrant sa taille et tendant sa poitrine comme une voile gonflée sous la brise. Elle marchait, ainsi qu'un éphèbe antique, d'un pas égal et rapide, sans rien craindre, sans se fatiguer jamais, sans jamais accepter aucune aide pour sortir d'un chemin difficile, franchir un fourré, escalader un roc ou gravir une falaise. Tantôt rieuse, tantôt rêveuse, elle aspirait le grand air à pleines lèvres, s'épanouissant sous le soleil d'automne, plus fraîche que les fleurs des haies, plus légère que l'oiselet des buissons.

Et Marc emplissait ses yeux de son charme, se grisait de sa beauté, s'attachait à elle par toutes les fibres de sa chair... par tous les élans de sa pensée.

Il maîtrisait ses paroles, domptait ses ardeurs parce qu'il n'était pas certain qu'elle l'aimât et parce qu'il craignait qu'une brusque révélation de tendresse trop vive ne troublât l'accord si doux qui régnait entre eux depuis son arrivée. Rosen ne se trahissait pas, par un effort acharné, continu, de sa volonté et de sa raison. Néanmoins les circonstances les plus futiles suffisaient à déchirer le voile qu'une convention mutuelle tendait entre leurs deux cœurs. Marc regardait son amie sans se lasser, et Rosen se sentait sans défense contre ces regards dont elle était la proie, qui la prenaient toute et la gardaient, encore qu'ils affectassent de se détourner d'elle. Et derrière ses yeux riviés à sa beauté, elle sentait vaguement une pensée plus avide encore et plus tenace, qui s'emparaît d'elle-même, et vraiment la possédait, dominée et vaincue. Il suffisait qu'un hasard quelconque un pli de terrain, le sentier plus étroit, les rapprochant, fit se frôler leurs vêtements pour qu'un frisson secouât tout leur être. L'amour qu'ils se flattaient d'avoir vaincu leur faisait alors sentir qu'il les tenait en son pouvoir, plus asservis que jamais.

Quatre ou cinq jours de suite, ces promenades se renouvelèrent. Et Marc commença de remarquer en son amie certaines bizarreries d'attitude ou de langage qui tour à tour l'effrayèrent et le remplirent de joie. Parfois, elle avait des timidités soudaines, des reculs épeurés, des transes inexplicables ; d'autres fois, elle avait des audaces folles. Apercevant un chèvrefeuille dans un buisson, elle s'était extasiée sur la couleur et le parfum de ces fleurs, assez rares dans ce coin de Bretagne. D'un bond, il les avait atteintes, arrachées de leurs tiges et tendues vers sa main.

Les yeux plongés dans les yeux de son ami, les lèvres frémissantes, la jeune fille au

lieu de les prendre, murmura : " Mettez-les à ma boutonnière." Surpris, charmé, il s'approcha d'elle, et, très lentement, ses doigts glissèrent les fleurs odorantes dans l'étroite gainie de soie derrière laquelle, à grands coups rapides, il sentit palpiter son cœur ; puis ils reprirent leur promenade. Mais soudain Rosen s'arrêta, rougissante. Et comme si la conscience lui venait de son imprudence, elle dit d'une voix sèche : " Le parfum de ces fleurs est trop vif ; il me fait mal !" D'un coup lourd de sa main gantée, elle fit, en les brisant, tomber sur le sol les frères et roses pétales ; le vent en un tourbillon les saisit et les dispersa.

—A quoi songez-vous ? qu'avez-vous ? demanda Marc. Que vous ont fait ces pauvres fleurs ? que vous ai-je fait moi-même ?

—Rentrons, répondit Rosen ; je ne me sens pas bien : je suis fatiguée !

Ils regagnèrent le manoir et le reste de la journée se traîna, gâté par une anxiété secrète, dans l'ennui des occupations abordées sans envie et remplacées sans plaisir.

Brusquement, au milieu d'une phrase banale, Rosen dit à son ami :

—Ne trouvez-vous pas que je sais mon rôle ?

—Certes, vous le savez !... en perfection !

—Dès lors, il est inutile de le répéter davantage. Il serait temps d'achever l'orchestration de votre ouvrage, de voir le directeur de la Monnaie, de lui rappeler sa promesse, de signer le traité, de commencer les études, de songer à la mise en scène. Que de choses vous avez à faire que vous ne faites point en demeurant ici !

—Qu'importe ?... et qui nous presse ?

—Il importe beaucoup ; il faut que vous partiez !

—Je partirai quand vous me l'ordonnerez !

—Je n'ai rien à vous ordonner, mon ami ; mais vous comprenez vous-même. . .

—J'ai juré de vous obéir ! Voulez-vous que je parte dès demain ?

—Oh ! fit-elle, en pâissant, demain... déjà !

—Mais... cria Marc, ce n'est pas moi qui songe à m'écarter... je ne partirai que si vous me chassez !

—Je ne vous chasse en aucune façon ; je crois que tout vous commande d'aller à Bruxelles... et qu'il est temps, hélas ! que nous nous séparions.

—Je ferai ce que vous m'ordonnerez. Me permettez-vous de revenir demain... seulement demain ?...

En disant ces mots, il avait dans la voix tant de prière, dans la physionomie tant d'angoisse douloureuse, que la jeune fille ne put réprimer un léger frémissement. Mais bien vite elle redevint maîtresse d'elle-même et elle dit en riant :

—Sans doute ! Venez demain pour me faire vos adieux. Ces adieux, d'ailleurs, n'auront rien de cruel, puisque nous nous retrouverons quand votre œuvre sera prête et dès que ma présence à Bruxelles sera nécessaire. Allons, bonsoir, monsieur le ténébreux ! et à demain !

VIII

Le lendemain, Marc de Røeder revint au manoir à l'heure accoutumée. Le temps était clair et très doux. Il aperçut Rosen, seule, dans le jardin : il la rejoignit.

Le vent, par souffles brusques et intermittents, arrachait aux branches des arbres leurs dernières feuilles rougeâtres, qui tourbillonnaient sur les allées couvertes d'une couche épaisse d'autres feuilles pareilles ; quelques-unes s'étaient, en volant, accrochées aux cheveux de la jeune fille, mettant parmi leurs reflets d'or un reflet de pourpre. Marc regarda son amie ; il vit ses yeux légèrement gonflés par les larmes ou par l'insomnie, son front crispé sous l'effort de sa pensée, ses lèvres frémissantes qui semblaient lutter pour arrêter un sanglot :

—Qu'avez-vous ? cria-t-il ; vous souffrez ? Seriez-vous malade ? Avez-vous quelque chagrin ?

—Pas plus que de coutume ! répondit-elle tristement. Puis, elle ajouta en s'efforçant de rire :

—En ce moment, voyez-vous, je ressemble à certains pauvres chevaux que j'ai vus, luttant pour gravir des côtes escarpées en traînant de trop lourds fardeaux. Ils vont à droite, à gauche, fermant les yeux pour ne point voir combien la pente est longue et combien est profond le précipice qui la borde. De temps en temps, pour tromper leur

angoisse et ranimer leurs forces, ils dérobaient à la haie un peu d'herbe, à l'ornière un peu d'eau. Mais le fouet du maître crépite et les cingle. Il faut tirer, il faut aller en avant, il faut souffrir jusqu'à l'heure lointaine et vague du repos infini. Que n'ont-ils, pour accomplir la besogne à laquelle le destin les condamne, des ailes comme les chevaux d'Icare ou des jarrets d'acier comme les coursiers d'Hercule ! Mais, s'ils étaient forts, ils souffriraient moins, et l'insondable Providence, dans un but qui m'échappe, veut qu'ils souffrent beaucoup, autant qu'on peut souffrir.

Marc l'écoutait avec une anxiété profonde : allait-elle avouer que l'amour triomphait enfin de sa résistance et de ses résolutions ? Allait-elle confesser sa défaite ? Pour la première fois elle laissait voir sa blessure : était-ce pour y chercher un remède ? Voulait-elle, avant la séparation, provoquer l'aveu formel d'un sentiment sur lequel sa perspicacité n'avait pu se méprendre ?

Il le crut vaguement ; d'ailleurs, sans prendre le temps de réfléchir, il s'approcha d'elle et, d'une voix très basse, mais nette et résolue, il lui dit :

— Rosen ! je vous aime ! je vous aime à en mourir !....

La jeune fille chancela ; ses lèvres s'entr'ouvrirent : alors, s'imaginant qu'elle allait crier, appeler à son aide, Marc, d'un geste brusque et fort, la saisit, l'appuya contre sa poitrine, et, de sa main demeurée libre, il lui ferma la bouche comme avec un baïllon.

— N'appellez pas ! disait-il d'une voix suppliante ; au nom du ciel ne criez pas ! ne craignez rien ! Je vous jure qu'il vous suffira de commander pour que je vous obéisse ! Vous sentez bien que vous ne courez aucun péril ! Je vous aime trop pour me révolter contre vos commandements. Mais il est impossible, il est indigne de nous que nous demeurions plus longtemps dans l'incertitude d'une situation fautive. Il faut que vous sachiez qui je suis, puisque j'ai osé vous parler de mon amour. Il faut que vous lisiez dans ma vie comme vous lisez dans mon cœur. Après... quand je vous aurai tout avoué, tout révélé, vous déciderez de mon sort !

Il l'avait entraînée vers la tonnelle ; il l'avait fait asseoir sur le banc de bois, à côté de lui. Elle ne songeait en réalité ni à crier, ni à se défendre ; elle ne redoutait aucun péril, n'en soupçonnait aucun : elle était dans les bras de son ami ; elle sentait que le son de sa voix, le contact de sa main collant ses lèvres, ses regards éperdus, ses discours haletants versaient en elle un baume divin, d'une saveur inconnue et d'une infinie douceur. Sa conscience s'anéantissait dans cette ivresse ; elle ne trouvait plus en elle-même de force pour réagir contre ses propres sentiments ; son âme paraissait inerte ; mais cette inertie avait la douceur d'une trêve entre deux luttes, d'une accalmie entre deux ouragans.

— Écoutez moi, répétait Marc ; j'ai souvent hésité sur la nature des sentiments que je vous inspire : tantôt votre froideur, votre parole acerbe et cruelle, vos dédains et vos sarcasmes, surtout le refus persistant et puéril de me donner votre main quand ma main se tend fraternellement vers vous, tout cela m'a fait dire longtemps avec angoisse : Elle me dédaigne, elle me haït !

« D'autres fois votre bonté, vos regards compatissants, vos tristesses soudaines, votre émotion, et je ne sais quels effluves mystérieux qui montent de vous à mon cœur, l'enivrant comme ils l'enivrent à cette heure décisive et rêvée, m'ont fait penser : elle m'aime ! et je ne suis, si je ne le vois pas, qu'un aveugle et qu'un insensé ! Eh bien, cette incertitude n'a que trop duré. Si vous me haïssez, je veux le savoir ; si vous pouvez m'aimer, il importe que je vous dise qui je suis. Écoutez moi : je vous aime tant que, dans l'espoir de toucher votre cœur et de pouvoir espérer qu'un jour il me serait donné de vous appeler "ma femme," j'avais renoncé à tous mes rêves d'ambition et de gloire. J'aurais accepté, j'accepterais joyeusement et sans regret les besognes les plus obscures, pourvu qu'en gagnant ma vie je songe en même temps que je gagne la vôtre.

« Vous savez tout cela ! Mais si vous êtes sûr de mon amour et de mon dévouement, si vous êtes certaine que jamais vous n'auriez à redouter de l'obscur professeur de musique ni un reproche, ni un regret, ni une aspiration pouvant contrarier vos goûts et vos résolutions, il faut que vous sachiez aussi que l'homme qui ose vous aimer est pauvre, irrémédiablement pauvre, plus encore ! Sans fortune dans le présent, il n'a point d'héritage à recueillir puisqu'il n'a pas d'autre parent que sa mère, aussi pauvre que lui-même. Ni argent ni famille, ni gloire ni nom. Voilà mon lot de misère et je vous en devais l'aveu seulement à l'heure suprême où j'ai cru deviner que vous pourriez m'aimer, puisque cet aveu n'humilie pas que moi seul. Ah ! que de larmes j'ai versées ! Quelles

révoltes contre un passé que je ne puis anéantir ! Plus d'une fois, depuis qu'elle sait que je vous aime, ma mère, s'imaginant qu'elle pourrait être un obstacle à mon bonheur a pris la résolution de disparaître. Je n'ai pas accepté son sacrifice et je me suis porté garant de vos sentiments : vous ne pouvez pas me blâmer de l'aimer. Et maintenant, tout est dit ; je n'ai plus de secrets ; vous savez qui je suis, ce que je puis, ce que j'implore. Prononcez et jugez. Je ne veux plus supporter l'anxiété ni le poids du doute.

« Quel que soit votre arrêt, je saurai l'entendre ; je l'accepterai sinon sans un déchirement cruel, du moins sans révolte ni murmure. Soyez sûre de mon respect et de mon obéissance comme vous êtes sûre de ma tendresse et de ma sincérité. »

Tout d'abord Rosen ne répondit rien ; elle demeurait sans mouvement, sans voix, presque sans pensée, délicieusement bercée par l'écho prolongé des paroles qu'elle venait d'entendre. Il lui semblait que tout à coup elle était devenue une autre femme, que sa vie datait en réalité de la minute suprême où son oreille avait perçu ces mots bénis : « Je vous aime ! Je vous aime à en mourir ! » Il lui semblait que rien, en dehors de cela, n'avait jamais existé, n'était, ne serait, ne pouvait être ! Elle était plongée dans une sorte de léthargie voluptueuse où tout son être se reposait, s'étirait doucement, accru, fortifié de sensations inconnues et divines. Mais bientôt des larmes montèrent à ses yeux ; un travail s'accomplissait dans sa pensée... La réalité la saisissait dans ses griffes et sans pitié lui lacérait le cœur. Sa raison lui criait : « Prends garde ! juge de ce que tu dois faire par ce qu'il a fait lui-même. Il confesse à tes pieds sa misère avant d'implorer ton amour. Ose donc imiter sa franchise ! N'as-tu donc rien à lui avouer, avant de te laisser aimer ? N'as-tu rien à lui révéler, rien à lui dire ? Ne lui as-tu rien caché ? Es-tu certaine que cet amour dont il parle, il l'éprouverait encore si tu prononçais l'aveu fatal que ton orgueil retient sur tes lèvres, si tu dissipais d'un mot, d'un geste, l'erreur où l'ont maintenu ton adresse et son aveuglement ? Tu en es si peu certaine, que tu ne dis rien... que tu n'oses lui découvrir la vérité ! »

Mais, cette pensée lui était si douloureuse, qu'elle essayait de la chasser ; discutant avec elle-même, et luttant contre l'évidence : « Peut-être avait-il tout deviné, savait-il... et l'aimait-il malgré tout ! La révélation de sa pauvreté, de sa naissance ne semblait-elle pas crier : unissons nos deux misères ! compensons par l'amour les injustices, les cruautés de nos destinées ! — Non ! non ! disait aussitôt une voix mystérieuse et implacable, il ne soupçonne rien ! il n'a rien vu, rien ! C'est parce qu'il ne sait rien qu'il te supplie d'être sa femme. Prends garde ! tu es assise sous cette même tonnelle où tante Rose, il y a quarante ans, a surpris, tombant des lèvres de celui qu'elle aimait, l'arrêt qui lui a brisé le cœur !

Et la souffrance causée par cette lutte était si cruelle que la malheureuse se sentait défaillir et qu'elle eût béni cent fois la mort si la mort eût eu pitié d'elle !

Enfin, rassemblant ses forces, elle se leva et dit d'une voix grave :

— Croyez bien, mon ami, que j'ai pour vous la plus réelle, la plus profonde sympathie. Si je repousse l'amour que vous m'offrez, c'est que, hélas ! je ne puis accepter sur terre aucun amour ! Cependant je suis loin, très loin de vous haïr ; je ne suis pas la prude et méchante fille que vous avez tant de fois maudite quand elle refusait de vous tendre la main. Je suis tout simplement une malade, une infirme, qui voudrait ne pas aimer, sachant bien qu'elle ne peut être l'épouse de personne. N'exigez pas, je vous en conjure, que j'appuie davantage sur un aveu qui m'est pénible : croyez moi simplement, et plaignez moi !... Je suis à plaindre.

« Et maintenant, n'est-ce pas ? ne parlons plus jamais d'amour, puisque Dieu ne me permet pas de vous aimer. J'ai besoin pour moi-même, j'ai le devoir pour la sainte fille qui s'est dévouée à ma misère, de recouvrer la paix, la liberté de pensée et d'action dont je jouissais naguère encore. C'est vous qui devez m'aider à me reconquérir, à redevenir moi-même. Vous êtes jeune ; la vie vous réserve des compensations, des consolations de toute nature ; moi, je suis chrétienne, et je demanderai à Dieu de me faire courageuse et résignée. Je ne puis être votre fiancée ; mais si vous le voulez, je puis demeurer votre amie, votre sœur. »

A ces mots, Marc releva la tête, regarda Rosen et pleura.

— Comment croyez-vous à mon amour, dit-il, si vous doutez de mon dévouement ?

— Je vous jure, répondit tristement Rosen, que je devais vous parler comme je l'ai fait, vous dire ce que je vous ai dit : je ne puis pas être aimée ! !

Elle marchait à côté de lui oppressée, la tête basse ; soudain, elle se redressa, respira fortement et murmura :

—Que ce jardin est étroit ; c'est à peine si on peut s'y mouvoir !... Voulez-vous que nous fassions un dernier voyage à la falaise ?

Marc s'inclina sans répondre, tout à ses pensées et à son trouble. Mais tante Rose, survenant sur ces entrefaites, protesta vivement contre cette fantaisie.

—La journée était fort avancée, le retour ne pourrait s'effectuer avant la nuit... c'était une imprudence, une folie... une inconvenance !...

—Baste ! murmura Rosen, notre fraternité nous rend licites certaines libertés qui seraient défendues à de moins malheureux ! Ce sera notre dernière promenade, tante Rose ! M. de Røeder nous quitte... Il repart demain pour Paris !

Tante Rose encore une fois céda ; la jeune fille tendit à son baiser son beau front pur qu'un pli douloureux marquait d'une ligne d'ombre ; elle se laissa coiffer d'une cape de drap noir, couvrir les épaules de sa mante, et s'éloigna.

Il était environ cinq heures, un peu moins peut-être. C'était une soirée limpide et claire, telle que l'automne parfois en réserve entre les orageuses journées de l'été et les hatifs crépuscules de l'hiver. Du ciel pâli tombait une lumière douce, estompée par une brume très légère ; une ou deux étoiles apparaissaient déjà parmi les reflets roses du soleil descendu.

Rosen et Marc gravissaient silencieusement le chemin familier dont ils avaient maintes fois déjà suivi les courbes sinueuses.

—A quoi songez vous ? dit tout à coup la jeune fille ; dans quelques instants nous allons nous quitter, qui sait pour combien de temps ! et vous ne trouvez rien à me dire ?

—Ce dont j'ai le cœur plein, fit Marc avec ironie, n'est pas assez intéressant pour mériter d'être dit : je suis en train de m'attendrir sur mon propre sort : vous voyez que ce sujet n'est pas digne de vous occuper !

—Pourquoi donc ? et comment ai-je mérité que vous me parliez ainsi ? Que lui reprochez-vous, à votre destinée ?

—Je lui reproche surtout de mettre perpétuellement devant moi des biens que tout mon être convoite avec une passion douloureuse, et de me défendre en même temps de les saisir et de m'en rassasier !

—Il serait peut-être sage—notez que je parle en ce moment pour moi tout autant que pour vous—de regarder un peu plus ce que la vie nous donne et un peu moins ce qu'elle nous refuse. A force de convoiter ce que nous ne pouvons obtenir, nous oublions de jouir de ce que nous avons. Comparez l'heure actuelle aux heures d'autrefois ; vous la trouverez douce. Il fut un temps où nous ne nous connaissions pas, où les liens qui nous lient n'étaient pas formés ! Nous nous sommes rencontrés, et après bien des querelles, bien des malentendus, nous nous aimons d'une amitié qui pourraient être bonne... si vous le vouliez ! Oui... nous pouvons nous aimer, je le répète, et nous servir ! Vous avez un beau et fécond génie ; j'ai de la voix ; nous sommes jeunes tous deux et l'avenir est ouvert devant notre ambition et nos efforts. Laissez les chimères et revenez à vos nobles désirs d'artiste. Ne nous querellons pas pour ce que nous sommes contraints de nous refuser ; aimons-nous pour le bien que nous pouvons nous faire et pour le bonheur que notre commune affection peut encore nous donner !

—Vous parlez comme la Sagesse, dit tristement Marc de Røeder ; ma raison sent toute la valeur de vos discours. Mais ne me demandez pas d'y répondre ; l'amour ne connaît ni les raisonnements ni les arguties. Il est inutile d'ailleurs de chercher à me convaincre, puisque j'ai juré de vous obéir sans comprendre et sans discuter. Toutefois, aussi longtemps qu'il ne vous sera pas possible de m'aimer comme je vous aime, ne me demandez pas de me proclamer heureux !

Rêveuse et triste, Rosen ne répondit que par un soupir ; puis, comme pour fuir l'image qui se dressait devant sa pensée, elle pressa le pas au point que son ami dut courir pour la rejoindre. Ils atteignirent ainsi le sommet de la falaise.

La lune, qui s'était levée, en éclairait les contours sombres, découpés en noir sur l'azur pâle de l'horizon. Ils suivirent le sentier qui domine le gouffre parmi les herbes courtes et les amoncellements de sable poussé jusque-là par les bourrasques, et gagnèrent une sorte d'étroit plateau circulaire, couvert de maigres ajoncs. Au milieu, le haut tronc rugueux d'un vieil arbre sans feuilles se dressait, tordant ses bras noueux, et semblant une sentinelle funèbre placée là pour épier les drames de la mer et redire aux

villages épars sur la lande que dominait son ombre le nom des barques englouties et des matelots pour qui les cloches devaient sonner le glas.

La jeune fille, épuisée par la fatigue de sa marche rapide ou saisie par la sombre poésie de ce site grandiose, s'arrêta, regardant la mer dont l'écume scintillait aux reflets de la lune. Le souffle du large, chargé de senteurs salines, se mêlait aux parfums de la lande où quelques touffes de genêts sauvages étaient demeurées fleuries, et où sillons et fossés, remplis de feuilles tombées, semblaient exhaler à cette heure tout ce que l'automne leur avait laissé de parfums.

—La belle nuit ! murmura Rosen.

—Qu'importe ? soupira Marc, puisque vous ne m'aimez pas ! car... je le sens bien ! vous ne m'aimez pas !

Il la regardait, haletant, farouche... Rosen recula... Mais-elle se heurta au tronc de l'arbre immobile. Marc se rapprochait, fixant sur elle des regards brillants où la folie semblait monter autant que la passion.

—Prenez garde, fit-elle en s'efforçant de dissimuler son effroi sous un éclat de rire, nous avons l'air de jouer le second acte de votre opéra : Rama poursuivant Kali dans les jardins du palais ! Vous savez cependant mieux que personne les raisons qui empêchent la pauvre princesse d'avouer l'amour qu'elle a dans le cœur !

—Ah ! cria le jeune homme avec emportement, vous me torturez à plaisir ! Vous avez le courage de railler ma souffrance ! Il serait plus loyal et plus généreux de m'arracher d'un seul coup tout ce qui me reste d'illusions en me disant que vous ne m'aimez pas... que vous ne m'aimerez jamais ! A quoi bon recourir à des mensonges pour repousser mes supplications ? Vous n'avez qu'un mot à prononcer, plus simple, plus franc, plus décisif que vos charitables inventions ? Vous ne m'aimez pas ! Autant je suis attiré vers vous, autant vous éprouvez pour ma personne une insurmontable répulsion. Si, malgré moi, ma main vous effleure, vous frémissez comme au contact d'un reptile ; jadis vous m'avez dit souvent que mes idées choquaient les vôtres, que mon naturel sceptique blessait votre âme de chrétienne, que ma voix froissait votre oreille par sa rudesse, votre orgueil par son audace... Cela n'a pas cessé d'être vrai. A chaque fois que d'un geste irréfléchi, d'un élan spontané de gratitude, d'admiration, de tendresse, je vous ai tendu la main, votre main s'est dérobée à l'étreinte que j'implorais. Lorsque, dans nos promenades, mon bras s'est offert pour vous aider, vous avez repoussé mon bras. Ici même, dans cette solitude, en face de cette nature complice de ma passion, sûre de mon respect, vous me fuyez encore ! Vous ne pouvez pas croire que je sois assez misérable pour mettre votre honneur en péril : il faut donc bien admettre que vous m'écartez parce que je vous fais horreur. Votre jeunesse est sourde aux cris de mon amour parce que mon amour n'a su ni vous toucher ni seulement vous atteindre. Vous cherchez en vain des prétextes pour masquer vos sentiments vrais ; vous me repoussez parce que vous ne m'aimez pas !

Marc pleurait, Rosen pleurait aussi.

—Je ne vous aime pas ! murmura-t-elle d'une voix où montait toute l'angoisse de son cœur. Non ! Vraiment, le pensez-vous ?

Ces mots étaient à peine prononcés que, d'un geste rapide, contre lequel d'ailleurs elle ne tenta pas de se défendre, Marc la saisit et, la serrant, colla ses lèvres aux siennes. Soudain, d'un effort suprême, elle s'arracha brusquement à son étreinte et se mit à courir.

—Si vous m'aimez, sanglota Marc, si vous m'aimez, pourquoi me repoussez-vous ?

Et Rosen courait, fuyant à travers les ajoncs que fouettait sa robe. Ses bras étendus battaient l'air comme les ailes d'un oiseau blessé qui perd son sang et va s'affaïsser pour mourir. Tout à coup, Marc, tombant à genoux, hurla d'épouvante : elle avait atteint le bord extrême de la falaise ; ses pieds touchaient au gouffre, et sa mince silhouette se découpait, sinistre, au-dessus de l'abîme où mugissaient les flots :

—La mer ! la mer ! disait-elle avec égarement, c'est dans son sein que je goûterai les seules douceurs qui me soient ici bas permises, l'oubli de tout, le repos sans trouble, l'éternel hymen que la terre pitoyable réserve aux déshérités de la vie !

—Je le veux ! cria Marc, pourvu que vous consentiez à m'attendre et que vous me permettiez de mourir avec vous !

Il s'était relevé ; en quelques bonds il l'avait rejointe ; sa figure resplendissait comme sous le coup d'une extase, et ses bras se tendaient vers son amie, résolument.

Soudain, le son lointain d'une cloche frappa leurs oreilles. Doucement, du fond de la lande, la voix d'airain montait, indifférente en apparence, bienveillante pourtant et

douce comme la prière attristée d'un ami. Ce n'était rien, rien qu'une cloche d'église tintant l'*Angelus* qu'elle avait tinté la veille, qu'elle tinterait encore le lendemain. Mais, pour Rosen, c'était le murmure exhalé du temple mystérieux ou veillait le Dieu qu'elle était prête à trahir et dont les regards la suivaient en sa défaillance suprême :

—Écoutez ! dit elle... Puis, après un court silence, elle ajouta : J'étais folle ! Dieu prend la peine de me ramener à la raison.

Et doucement elle s'écarta du gouffre, en entraînant son ami. Bientôt elle lui dit en souriant tristement :

—A quoi bon chercher si loin un remède pour cet amour que je ne crois pas pouvoir accepter ? J'en sais un autre non moins sûr, mais moins coupable que la mort. Mon orgueil seul m'empêchait d'y recourir. Je m'en accuse et je m'en repens. Votre amour, mon pauvre ami, m'était si doux et si précieux que j'entretenais follement l'illusion qui l'a fait naître. Vous m'avez fait une confiance : écoutez celle que je vous dois moi-même. Pour m'aimer, hélas ! il faut ou bien ne pas me connaître, ou bien avoir l'héroïsme de la sainte fille qui depuis dix-huit ans m'a secourue, nourrie, soignée, suppléant par sa charité sans cesse en éveil à mon impuissance toujours aux prises avec les difficultés les plus misérables. Je vous l'ai dit, je ne suis qu'une infirme !...

—Ce n'est pas vrai ! s'écria Marc, ce n'est pas possible ; je ne veux pas, je ne peux pas vous croire !

Rosen se recula... prête à défaillir.—Écoutez, continua-t-elle, je sens à présent combien j'ai été coupable de cacher avec tant de soins les stigmates dont Dieu m'a flétrie... Rien ne serait malheureusement plus facile que de vous convaincre... Mais je suis si faible que je ne puis me résoudre à ne laisser dans votre esprit, qui va se détacher de moi, qu'un souvenir d'horreur et de répulsion. Encore une fois, écoutez j'avais à peine trois ans : j'étais assise à table, pour le dîner, entre ma tante et mon père : celui-ci parlait plus fort et d'un ton autre qu'à l'ordinaire ; j'en fus effrayée et, pensant qu'il avait quelque chagrin, je lui tendis, pour le consoler, mes lèvres et mes mains. Ces mains, ces petites mains... il les prit dans les siennes, les caressa, les baisa, puis tout à coup, en riant d'un rire terrible, il saisit le grand couteau qui se trouvait devant lui sur la table et, d'un seul coup, les abattit comme deux fleurs que le moissonneur tranche avec sa faux. Malgré l'hémorragie qui survint, tante Rose vint à bout de me sauver la vie. Quelques semaines plus tard, mon père expirait dans un cabanon de Sainte-Anne. Depuis lors j'ai grandi et je me suis misérablement attachée à voiler mon infirmité sous ces gants noirs retenus par ces cercles d'or à mes bras mutilés. Comprenez-vous, maintenant, pourquoi je me refusais à vos étreintes... et pourquoi je vous disais qu'on ne pouvait pas m'aimer !

Marc la regardait, béant d'épouvante : soudain ses regards se portèrent avec une fixité aiguë sur ses mains éternellement gantées, qu'il avait si souvent rêvé de couvrir de baisers, et qu'il lui semblait à présent voir osciller comme des choses mortes. Il fit un geste, un geste brutal, pour les saisir, pour se convaincre. Puis, seulement, il eut peur de les arracher, de les voir tomber sur le sol... il recula. Rosen était demeurée immobile. Après un instant de silence, elle murmura :

—Doutez-vous encore ?

Marc ne sut que balbutier :

—Ah ! Rosen, Rosen ! est-il possible !

Il eût voulu parler : il ne trouvait rien à dire. Sous les rayons tombant de la lune, il la regardait à la dérobée, comme si une autre femme eût été brusquement substituée à celle qu'il aimait. En vain sa volonté s'efforçait de dominer ses sensations ; en vain sa raison et son cœur lui suggéraient des motifs de l'aimer quand même, tout au moins de la plaindre, de la consoler, fût-ce par une protestation mensongère. Hélas ! les mots expiraient sur ses lèvres. Il s'appliquait à regarder son visage, il ne voyait que ses bras, ses misérables bras dont le cercle d'or marquait la mutilation sinistre. Il ne trouvait en lui-même aucune énergie, aucune force pour vaincre la répugnance qui lui montait au cœur ; il ne trouvait dans sa pitié aucune expression de tendresse. Et l'infortunée Rosen debout devant lui, semblait lire ses pensées reflétées sur son visage et sentir répercutés en son âme déchirée tous les chocs sanglants de sa passion qui tombait.

Marc devinait tout cela. Alors un vent de folie passa sur son cerveau. L'horreur de ce qu'il voyait, le remords de sa lâcheté et de son impuissance à se vaincre, la conscience du supplice qu'il infligeait à cette malheureuse, se mêlant tout à coup dans son

esprit, le ter ifèrent à ce point que brusquement, sans prononcer une parole, il prit la fuite et se mit à descendre la colline en courant. Il courait sans regarder autour de lui, sans retourner la tête, comme s'il avait été poursuivi par des spectres ou des furies. Un instant, Rosen le suivit des yeux, elle vit son ombre s'éloigner, rapide, puis disparaître dans la nuit... Alors, il lui sembla tout à coup que le bruit de la mer grandissait, emplissant ses oreilles de roulements sinistres, que le sol tremblait sous ses pieds, que les ajoncs tournaient autour d'elle. Dans son délire, elle brandissait et tordait ses bras, estropiés, et, comme pour arracher, pour rejeter loin d'elle la cause maudite de la douleur qui la torturait, elle mordait furieusement les deux cercles d'or qui enserraient ses poignets ; puis soudain, elle s'affaissa, inanimée.

.....
 Longtemps après, tante Rose, accompagnée des garçons de ferme portant des lanternes, parvint à la falaise, cherchant Rosen, l'appelant avec angoisse, avec terreur. Elle trouva la malheureuse évanouie, glacée par la bise et par la rosée de la nuit. Apercevant dans l'herbe ses deux mains détachées et gisantes, elle comprit ce qui s'était passé. " Mon Dieu, murmurait-elle, tandis qu'on emportait vers le manoir le corps inerte de son enfant, mon Dieu, l'âme des hommes demeure éternellement la même : ils ne savent pas aimer... car ils ne connaissent pas le secret de la pitié et du sacrifice... ils ne savent pas se donner ! "

Puis elle ajoutait en pleurant :

—Seigneur, quelque déchirement que j'en doive éprouver, n'hésitez pas à la rap-peler à vous, n'hésitez pas à me la prendre ! Ne la laissez pas en proie au martyr qui l'attend ! Moi, je souffrirai pour deux, mon Dieu ; j'ai la force !... et j'ai l'habitude !

IX

—Alors, vous me répondez de sa vie, docteur ?

—Autant, mademoiselle, qu'un homme peut répondre des conséquences logiques d'un fait constaté. Le cerveau est entièrement dégagé ; la fièvre décroît de jour en jour ; la circulation normale du sang se rétablit. J'en conclus qu'elle est sauvée !

—Vous reviendrez la voir ce soir, docteur ?

—Assurément, mademoiselle.

—A bientôt donc, au revoir, et merci !

Ainsi parlait mademoiselle Rose au docteur Etel, sur le seuil du manoir de Kerlo, quinze jours après la soirée fatale durant laquelle Rosen avait voulu faire une dernière promenade sur les falaises bretonnes avec Marc de Røder.

A peine la malheureuse avait-elle été transportée dans son lit et ramenée de son évanouissement qu'une fièvre violente l'avait saisie. Le médecin d'Auray, mandé en tout hâte, n'avait pas tardé à constater qu'elle était atteinte d'une méningite aiguë ; il n'avait pas dissimulé qu'il ne conservait que fort peu d'espoir de la sauver. Le curé, mandé à son tour, avait apporté les derniers sacrements ; et tante Rose, debout à son chevet, nuit et jour, haletante de douleur, mais admirable de courage et de force stoïque, avait attendu l'issue de la crise, ne demandant à Dieu que l'accomplissement de sa volonté sainte, et n'osant ni souhaiter ni implorer un miracle.

Et voilà que brusquement la mort semblait fuir, le mal cédait, la fièvre tombait, vaincue ; l'abattement silencieux et le calme succédaient aux hallucinations du délire. Dans les regards apaisés de la malade, la raison éteinte par le souffle brusque de la douleur semblait se rallumer, doucement.

Tandis que tante Rose épiait anxieusement ce réveil de la jeunesse et de la vie, Rosen, étendue sur son lit froissé, le visage plus pâle que la toile blanche de ses oreillers, promenait des regards mal assurés tout autour d'elle, comme pour reprendre pied dans la réalité.

Parfois elle faisait signe à sa tante de s'approcher et tout bas elle murmurait :

—A-t-il écrit ?

—Je ne crois pas... non !... Je ne pense pas !... balbutiait tante Rose, et bien vite elle ajoutait en l'embrassant : " Ne parlons plus de cela, ne pensons à rien !... Plus tard, nous verrons !... Quand tu seras guérie ! Nous avons bien le temps ! Sois sage ! "

Alors Rosen soulevait légèrement ses épaules, comme pour marquer qu'elle avait pris son parti de tout ce qui pouvait advenir : parfois, ses larmes coulaient et tante Rose

la laissait pleurer, berçant sa douleur de tendres paroles, la suppliant d'être courageuse et résignée ; et l'enfant finissait par s'endormir, épuisée.

Enfin la force revint, et avec elle la plénitude de la conscience et la vision nette d'une situation désormais irrémédiable. Le médecin recommandait énergiquement d'écarter avec soin tout ce qui pourrait provoquer chez la convalescente des émotions douloureuses ; et chaque jour la tâche de tante Rose devenait plus malaisée. Car Rosen, avec sa lucidité reconquise et la mémoire parfaite de tous les événements qui avaient amené la crise, parlait sans cesse de l'unique objet de toutes ses pensées ; elle s'étonnait douloureusement du silence obstiné de Marc de Roeder. Elle tirait de son mutisme des déductions innombrables, contradictoires, impossibles. Elle se débattait au milieu d'hypothèses absurdes, mais toutes à l'honneur de celui qu'elle aimait, usant sa force renaissante en cette lutte contre des fantômes.

Tante Rose finit par trouver que cette incertitude était plus dangereuse que la révélation de la vérité, si douloureuse et humiliante que celle-ci pût être. Elle jugea que certaines tortures infligées peuvent guérir une âme malade, comme le fer rouge assainit la plaie qu'il brûle. Elle alla donc chercher dans sa chambre une lettre qu'elle avait reçue de Paris quatre ou cinq jours après le départ de Marc et dont elle s'était bien gardée de parler.

Dès que Rosen l'aperçut :

—Ce n'est pas de Marc ! dit-elle en dévorant des yeux l'écriture de l'enveloppe, c'est de sa mère ! Lis, lis vite ! Mon Dieu, s'il était mort !

Tante Rose secoua tristement la tête, leva même un peu les épaules et lut ce qui suit :

“ Mademoiselle,

“ J'ignore dans quelles dispositions vous trouverez cette lettre, mais l'affection que vous avez pour votre nièce, le dévouement que vous lui avez montré depuis son enfance, me sont un sûr garant que vous comprendrez mes angoisses maternelles et que vous approuverez la franchise de mon langage.

“ Mon fils, qui aimait ardemment mademoiselle Rosen, est revenu de Bretagne dans un état de douleur et d'abattement que je renonce à vous décrire et que, jusqu'ici, je me suis vainement efforcée de combattre. Malgré les révélations tardives qu'il a reçues d'une infirmité qu'on avait eu tort de nous cacher, et qu'il ne soupçonnait pas plus que moi même, il se considère comme engagé vis-à-vis de votre nièce et il exige que je vienne, en son nom comme au mien, vous renouveler la demande qu'il lui a faite. Je cède à ses vœux, et je vous transmets ses paroles : il est prêt à épouser mademoiselle de Kerlo. J'ajoute, néanmoins, qu'en ce qui me concerne, je ne verrais pas sans terreur l'union définitive de deux êtres dont l'un ne s'est donné à l'autre que sur la foi d'une illusion. J'en redoute, à parler franc, toutes les conséquences. Aucune ombre ne doit planer sur la source d'où l'amour a jailli ; il faut, pour qu'il ait chance d'être durable, que les charmes seuls et les qualités l'engendrent, sans qu'il doive rien ni à des subterfuges ni à des habiletés.

“ Vous appréciez, j'en suis sûre, les préoccupations qui m'assiègent : vous êtes mère par la tendresse et par le sacrifice comme je suis mère par la chair et par le cœur. La demande que mon fils me prie de vous adresser vous prouve qu'il est un honnête homme : je n'ose vous assurer qu'il soit un saint et qu'une vocation l'ait jamais poussé à suivre la carrière d'un frère de Saint-Jean-de-Dieu. Vous êtes trop sage pour ne pas comprendre et pour ne pas excuser ce que mon langage, contrairement à ma volonté, pourrait avoir de blessant. J'ai, moi, le malheur de n'être point diplomate... Je ne sais qu'aimer mon enfant ! Veuillez agréer, mademoiselle, avec les hommages de mon fils, l'expression de mes sentiments les plus sympathiques.”

—Montre, tante Rose !

—Pourquoi, ma chérie ? j'ai tout lu !

—Je veux lire moi-même !

Et pour la seconde fois, Rosen enfonça dans son esprit et dans son cœur les traits aigus dont cette lettre était pleine.

Sa lecture achevée, elle demeura quelque temps silencieuse, les yeux clos, puis elle dit :

—Enfin !... la demande est de lui... les injures sont de sa mère ; cela vaut mieux !... Il faut répondre. Veux-tu bien écrire, ma tante ? Je vais dicter.

Tante Rose prit du papier, une plume, et s'asseyant auprès du lit de Rosen, elle écrivit :

“ Madame,

“ Par suite de circonstances indépendantes de ma volonté, je n'ai pu transmettre qu'aujourd'hui seulement à ma nièce la demande que vous et monsieur votre fils nous faites l'honneur de nous adresser. Bien à regret, et pour les raisons que ma nièce a fait connaître à M. Marc, nous ne pouvons que persister dans le refus dont nous ne nous sommes jamais départies et sur lequel nous n'avons point à revenir.

“ Veuillez agréer, madame, et transmettre à M. de Rœder l'expression de nos sentiments...”

—Quels sentiments, ma tante ? l'adjectif me manque.

—Mettons “ sincères ”, ma chérie. C'est absurde, mais cela n'engage à rien et c'est poli tout de même.

—Est-ce bien ainsi, tante Rose ?

—Fort bien ! Nous n'avons pas à combattre des accusations qui passent au-dessous de nous, sans nous atteindre. Certaines justifications diminuent ceux qui s'y prêtent. Je vais faire porter cette lettre à la poste ; ensuite, je brûlerai celle de madame de Rœder, et nous n'y penserons plus.

A mesure que les jours s'écoulaient, les forces revenaient à Rosen et sa convalescence s'accroissait. Mais sa douleur restait la même ; au lieu de décroître, elle semblait monter et grandir, lentement, implacablement, comme la mer, menaçant d'engloutir toute l'âme sous ses ondes amères.

—Trouvez lui des distractions ! disait le médecin.

—Hélas ! quelles distractions, répondait tante Rose, en dehors de la musique et du théâtre ?

—Eh bien, qu'elle chante, qu'elle y rentre, au théâtre ! Tout vaut mieux pour elle que l'inaction.

—Mais au théâtre, docteur, que de périls !

—Ces périls sont incertains et problématiques, mademoiselle. Ceux contre lesquels je voudrais vous prémunir sont nés ; vous les voyez comme moi, comme moi vous sentez à quel point ils sont redoutables. Elle y a déjà chanté au théâtre ? Comment s'en tirait-elle ? Comment parvenait-elle à dissimuler l'infirmité de ses bras ?

—Hélas ! docteur, bien que j'aie passé beaucoup de temps à l'y aider, je m'étonne moi-même qu'elle y ait si complètement réussi : à tout instant, je redoutais qu'un hasard un accident la plus fortuite des rencontres n'amenât la divulgation d'un secret auquel elle tenait de toute la force de son orgueil. Je ne la quittais jamais ; je m'étais faite tour à tour habilleuse, coiffeuse, servante et mère d'actrice. D'autre part, Rosen ne se liait avec personne et son talent, la dignité de sa vie faisaient autour d'elle comme une barrière de respect. Puis, vous savez les infirmes ont pour compenser un peu ce qui leur manque certaines facultés exceptionnelles.

—Oui, oui, je sais, mademoiselle.

—Rosen avait une adresse étonnante, une souplesse prodigieuse ; on faisait plus attention à sa beauté, à sa voix, à sa grâce, à son talent, qu'à ses mains toujours gantées et invariablement cachées à la ville dans ses poches ou derrière son dos. Au concert, elle ne courait aucun risque de se trahir ; à la scène, c'était plus difficile : mais elle y était venue dans des conditions si particulières, elle avait rendu un si grand service au directeur et à ses camarades qu'on la regardait un peu comme une divinité. Elle avait demandé au ténor de modifier certains jeux de scène ; le rôle qu'elle chantait ne comporte pas d'effusions. D'ailleurs, le mécanisme de ses mains était si admirablement combiné qu'elles pouvaient vraiment faire illusion. La plus légère pression contre sa robe, contre un meuble, modifiait la position des doigts ; elle pouvait saisir et soulever un objet pourvu que le poids n'en fut pas trop lourd. Enfin, que vous dirais-je ? elle voulait que ce fut ignoré : elle n'y a que trop réussi. Vous savez où cela nous a conduites ?

—Certes, mademoiselle, je vous plains, répondait le docteur, mais il est inutile de

s'attendrir sur sa propre infortune. La vie est une longue lutte dans laquelle les vrais braves ne désarment jamais. Ce qu'il faut chercher aujourd'hui, ce n'est pas le moyen de remédier à l'irréparable, mais bien le moyen de combattre la tristesse qui tuerait cette enfant si vous ne parveniez à la chasser de son âme.

— Hélas ! docteur, je ne songe qu'à cela ! Mais qu'inventer, que faire ?

Elle disait vrai, la pauvre tante Rose ; mais tout en ne songeant qu'à cela, elle ne parvenait pas à sortir des incertitudes cruelles qui assiégeaient son esprit.

Cette vie de théâtre, brûlante, enfiévrée, en admettant qu'elle fût possible ; ces rencontres fatales avec Marc de Røder, cet élan définitif dans le tourbillon du monde vaudraient-ils pour sa chère blessée la réclusion douce et paisible du manoir de Kerlo ? En Bretagne, ne serait-elle pas mieux garantie contre les suggestions de sa passion par le triple rempart de la solitude, du silence et de l'obscurité ?

Mais alors, comment et de quoi peupler cette solitude où l'inaction engendrait l'ennui sans limite, favorisant la rêverie, source du désespoir ? Qu'offrir à cette vierge de vingt ans dont la jeunesse criait, dont le cœur saignait d'une blessure récente et dont l'esprit haletait après les émotions, après le bonheur, après l'amour ?

A vrai dire, les provisions d'héroïsme où tante Rose puisait depuis tant d'années semblaient finies.

Après avoir consulté le médecin qui lui avait énergiquement conseillé de faire rentrer Rosen au théâtre, elle avait consulté le curé d'Auray qui, non moins énergiquement, lui avait conseillé de la maintenir à Kerlo. Elle ne savait à quoi se résoudre.

Bien qu'elle fût poussée, par son instinct et par ses goûts propres, à suivre le parti que lui voulait imposer la sombre parole du prêtre, elle ne trouvait en elle aucune force pour lutter contre la faiblesse et la résignation de Rosen. Sa tendresse maternelle s'apitoyait sur la tristesse de l'enfant solitaire qui n'avait d'autres occupations, d'autres soucis, d'autres sujets d'entretien que sa douleur et son amour brisé. Son cœur lui criait qu'il fallait substituer à cette pensée d'autres pensées, à ce rêve écroulé d'autres rêves, à cet idéal détruit un autre idéal.

Sur ces entrefaites, Rosen reçut une lettre du directeur du théâtre de la Monnaie, qui lui annonçait que l'opéra de Marc de Røder allait entrer en répétitions et lui demandait si, contrairement à ce que semblait redouter l'auteur, elle ne serait pas disposée à revenir sur un refus formulé sans doute un peu à la légère et à créer le rôle de Kali, qui semblait avoir été conçu pour elle.

— Pourquoi Marc n'écrit-il pas lui-même ? dit-elle avec amertume ; sans doute il se résignerait, lui, à chercher une autre interprète... Peut-être redoute-t-il que l'infirmité qu'il connaît maintenant et dont l'horreur le hante...

Elle ne put achever d'exprimer sa pensée, étranglée qu'elle était par les sanglots. Pourtant elle murmura :

— Mieux vaudrait être morte !

Tante Rose se récria, protesta ; puis, ayant pris encore une fois l'avis du médecin, elle écrivit au directeur que sa nièce acceptait de créer le rôle de Kali et qu'elle serait à sa disposition dès qu'il croirait nécessaire de l'appeler à Bruxelles. Rosen n'avait pas été difficile à convaincre. Quelques jours après, les dames de Kerlo quittaient le manoir et rentraient à Paris.

Qu'il fut triste, ce départ, au sombre matin d'un jour d'hiver, sous la bise froide et la pluie pénétrante, et combien différent de l'arrivée joyeuse au milieu des espérances et des illusions qui éclairaient alors l'existence de ces pauvres femmes, comme le soleil d'automne illuminait le ciel rassénéral ! Comme elles étaient loin et tôt envolées ces pensées rassurantes d'un repos certain, d'un bonheur définitivement conquis après tant d'années de misères et de luttes ! Comme le chagrin qui semblait, en ce temps-là, vaincu pour toujours et terrassé, s'était promptement relevé pour ressaisir sa proie ! Qu'étaient devenus les projets et les rêves, formés ingénument et caressés en de longues causeries mêlées de bons rires ? Qu'était devenue cette sécurité, cette assurance qui leur avait permis de regarder l'avenir en face, en doutant presque de la réalité du passé ? Au lieu de ces riantes perspectives entrevues, tante Rose n'avait plus désormais devant les yeux que périls et embûches de toutes sortes. Tout, dans le sort de Rosen et par conséquent dans le sien, était remis en question. Les plus sinistres pressentiments assiégeaient son esprit, alors cependant qu'elle avait conscience de faire tout ce qu'elle devait pour éviter les catastrophes dont la menace planait sur elle sans trêve ni répit.

Quant à Rosen, faible encore, mais brûlant d'une énergie fiévreuse, plus pâle que si la mort avait aspiré jusqu'à la dernière goutte de son sang, soutenue par une passion, par une volonté toutes puissantes, elle demeurait presque constamment muette, l'œil à demi clos, le front sillonné d'une ride profonde, l'esprit plongé dans un océan de pensées lugubres où sa jeunesse achevait de s'engloutir.

Parfois, pour la tirer de sa rêverie douloureuse, tante Rose la questionnait, lui parlait !... Quelques mots brefs, quelques signes de tête étaient les seules réponses qu'elle parvenait à obtenir de son obstination.

Après un assez long séjour à Paris, tout entier consacré à d'interminables et douloureuses stations chez un fabricant d'instruments d'orthopédie, elles gagnèrent la Belgique et Rosen se mit à la disposition du directeur de la Monnaie.

Le travail des répétitions était commencé depuis un mois environ. Mais comme l'artiste savait parfaitement et complètement son rôle, il fut convenu qu'elle garderait un repos presque absolu pendant quelques semaines encore, afin de pouvoir supporter sans faiblir le poids de l'émotion de sa création.

Installée avec sa tante dans un modeste appartement d'un faubourg de Bruxelles, elle demeurait la plupart du temps dans un état étrange, plus proche du somnambulisme que de la vie normale. Elle ne retrouvait la lucidité de son esprit, sa grâce enchantresse, son génie, sa force, que pour chanter lorsque Marc de Røder venait l'accompagner, pendant une heure ou deux, tous les jours. Dès qu'il avait appris son arrivée, il avait fait demander si elle voudrait le recevoir.

—A chaque fois que nous serons chez nous, quand M. de Røder y viendra, avait répondu Rosen, nous le recevrons volontiers. Comment et pourquoi en douterait-il ?

Et quand il s'était présenté, tremblant d'émotion et d'anxiété, il avait été étonné du calme et de la bonne grâce paisible avec lesquels on l'avait accueilli. Il semblait que rien d'anormal ne se fût passé naguère ; pour l'observateur le plus attentif, il eût été impossible de distinguer dans la façon d'être de Rosen de Kerlo, dans son attitude ou sa parole, une trace quelconque de la blessure faite à son cœur. Il eût été impossible de deviner que, moins de deux mois auparavant, entre ces deux jeunes gens qui semblaient n'avoir l'un pour l'autre que de la courtoisie, un drame terrible s'était déroulé, qui avait failli coûter la vie à la pauvre amoureuse. Parfois, tante Rose elle-même se demandait si elle ne rêvait pas et si les incidents lugubres de Kerlo n'étaient pas un mirage de son imagination malade.

Marc ne savait trop s'il devait admirer ou trembler : "Quoi !... sa fuite sans un mot de tendresse et d'excuse, cette fuite injurieuse et lâche, et son long silence, et son attitude après la cruelle lettre de sa mère, tout cela n'existait que dans son souvenir à lui ? Du moins Rosen était à ce point maîtresse de son ressentiment et de sa douleur qu'elle arrivait à n'en rien laisser paraître ? Quoi ! pas une allusion au passé ? pas un sarcasme sur la fragilité des passions humaines, rien ? Méditait elle donc une vengeance plus cruelle et plus sûre ? Ne dissimulait-elle ainsi sa colère que pour la faire plus terriblement éclater au jour même de la production de l'opéra dont le succès reposait en partie sur elle ? Avait-elle une combinaison, un plan, quelque trame arrêtée, inflexiblement suivie ? Mais la franchise de son sourire, ses regards pleins de loyauté, son zèle pour l'étude du rôle, la peine qu'elle se donnait, le talent qu'elle dépensait, excluaient jusqu'à la vraisemblance d'un complot, jusqu'à l'apparence de la trahison préparée.

L'étonnement de Marc était tel que, parfois, on eût dit qu'il confinait au dépit. Malaisément on admire sans hésitation chez autrui des vertus dont on se sent incapable soi-même et, quand on est amené à les constater, on y cherche des raisons, non pas tant pour les expliquer que pour les amoindrir.

Quand son bon sens et sa loyauté lui avaient fait écarter l'hypothèse d'une trame savamment ourdie, il se dédommageait en songeant que peut-être Rosen l'aimait moins qu'elle n'avait dit, avait moins souffert qu'il n'avait redouté : et cette pensée le conduisait à la justification de sa conduite.

Et tandis qu'il donnait carrière à toutes ces suppositions, Rosen, avec une incroyable perspicacité, suivait le travail de sa pensée, sentait diminuer son estime à mesure qu'elle constatait tant d'orgueil mêlé de tant d'égoïsme, sans toutefois que son amour diminuât. Hélas ! l'amour, quoi qu'en disent les moralistes, n'a point toujours pour unique soutien l'héroïsme de son objet.

Elle redoublait de vigilance et de tenacité pour dissimuler chaque jour davantage

la profondeur d'une blessure dont parfois elle se prenait à rougir... mais son cœur payait cher les satisfactions qu'à cette attitude énergique trouvaient son orgueil et sa dignité.

Quand Marc la quittait, quand elle demeurait seule, elle s'affaissait brusquement, et son âme, fatiguée d'un long effort, semblait s'engourdir, tandis que son corps presque inerte s'abandonnait aux tristes caresses, aux soins inquiets de tante Rose. Elle accédait à tous les désirs que celle-ci manifestait, obéissait à tous ses conseils avec une soumission machinale et indifférente ; jamais une plainte, jamais un murmure ou un regret ne s'échappait de ses lèvres ; jamais elle ne faisait allusion au drame de sa vie, à son amour, à sa peine, au détachement de celui qu'en secret elle ne cessait ni de pleurer, ni de chérir. Et c'était cette réserve, ce silence qui surtout effrayaient tante Rose. Ah ! comme elle pleurait en secret, elle aussi, comme elle souffrait à sentir le mal sans remède dont mourait son enfant, et l'impuissance de sa vieille et infinie tendresse, de son long dévouement, à la consoler d'un amour né d'hier et brisé presque aussitôt que conçu !

Parfois, elle essayait de se faire illusion ; elle espérait que le temps, le travail, le succès ramèneraient la vigueur morale et le goût de la vie dans cette poitrine de vingt ans, pleine de tant de sève généreuse et capable de si beaux élans ! Mais qu'il tardait à couler, ce baume merveilleux, sur la blessure que tous les effets de la plus maternelle des tendresses ne parvenaient pas même à adoucir !

Enfin, le travail des répétitions touchant à son terme, Rosen résolut d'y prendre part. Toutes les précautions avaient été accumulées pour que son infirmité demeurât cachée. Tout ce que les progrès de l'art, en pareille matière, ont réalisé depuis vingt ans, avait été mis en œuvre pour être imitée. D'ailleurs la jeune fille arrivait au théâtre précédée d'une réputation de vertu qui excluait jusqu'à l'apparence même d'une familiarité possible entre elle et les autres artistes. On ne la considérait point comme faisant partie du monde qui s'agite derrière le rideau de la scène et qu'elle allait traverser sans s'y mêler un seul instant. Dès qu'elle parut aux répétitions, sa beauté, moins encore que sa grâce et son charme, son admirable talent moins que la Jouceur et la franchise de son allure, conquièrent tous les suffrages et gagnèrent toutes les sympathies. On reconnut que la supériorité de son caractère et de son cœur égalaient la supériorité de son génie. On l'aima... et cet amour se traduisit d'instinct par de la déférence.

En outre, le rôle de Kali n'exigeait point qu'elle se prêtât à des jeux de scène qui, nécessairement, l'eussent trahie : elle devait constamment échapper aux poursuites et aux étreintes de Rama ; et, de cela, elle s'acquittait avec une souplesse, une habileté, une légèreté sans égales. Nul ne se douta, au cours des sept ou huit répétitions qui se succédèrent, pas même l'artiste chargé du rôle de Rama, que la belle et passionnée créature qui chantait auprès de lui, sous ses yeux, entre ses bras, n'était qu'une misérable mutilée. Et si nul ne s'en douta, ce ne fut pas faute, hélas ! que Marc de Roeder, par une aberration inexplicable encore, s'oubliait parfois jusqu'à lui donner durement, presque brutalement, des indications, des avis qui eussent dû attirer l'attention de tous sur ces malheureuses mains dont il critiquait les attitudes et la gaucherie sans pitié ni mesure.

"Cet homme est un monstre ou un fou !" disait tante Rose. — "Cet homme est un homme ! murmurait tristement Rosen... rien de plus ! et c'est bien assez." D'ailleurs elle souffrait sans se plaindre, sans rien laisser paraître de la torture qu'elle endurait, redoublant d'efforts, accomplissant des prodiges d'adresse, des miracles d'énergie, imprimant à tout son rôle une couleur de vérité, une idéale poésie de résignation triste et douce, à son chant une perfection d'art, un charme pénétrant et subtil qui soulevaient l'admiration de tous ceux auxquels il était donné de l'entendre.

Et, par un phénomène dont pourraient s'étonner ceux-là seulement qui jamais n'ont aimé, tous les coups portés à son cœur, inconsciemment peut-être, mais si brutalement, par le seul être qui pût vraiment l'atteindre et qui, plus que personne, eût dû l'épargner, loin de diminuer ou d'anéantir la passion dont elle brûlait, semblaient la raviver, comme un souffle de vent active un incendie. Elle en arrivait à ne souffrir en réalité que de son absence, à préférer sa froideur, ses rigueurs insultantes et cruelles à toute la paix de sa solitude, à tous les éloges qui lui étaient prodigués par les autres. Qu'il fût près d'elle, qu'il s'occupât d'elle, qu'il lui parlât, qu'il l'entendit, qu'elle le vit, qu'elle fût de gré ou de force la préoccupation dominante de sa pensée, voilà ce qu'elle voulait, voilà les sensations dont elle éprouvait désormais le besoin unique et impérieux.

Quand, la nuit, blottie dans l'ombre de sa chambre, ne pouvant goûter le sommeil

que la douleur semblait avoir à jamais chassé, elle tentait de se recueillir, de rentrer en possession d'elle-même, de lire en sa pensée, elle se voyait avec terreur glissant sur la pente honteuse qui conduit l'amour à la plus dégradante servitude. Elle en arrivait à cette concentration des sens et de l'esprit en un seul être, principe et fin de toutes les aspirations. Elle vivait en lui, elle vivait de lui, par lui, pour lui ; rien ne pouvait l'arracher à ce culte maudit que sa raison traitait d'idolâtrie, que sa conscience taxait de crime et de folie, mais auquel, dans un abandon permanent et suprême, elle se livrait éperdument, sans plus jamais tenter de s'arracher ni de se reprendre.

X

Enfin, le jour de la première représentation se leva. De toutes les capitales d'Europe et jusque d'Amérique des représentants de la presse et des directeurs de théâtre étaient accourus à Bruxelles pour entendre une œuvre et surtout une interprète dont certaines indiscretions, non moins sincères qu'habiles, avaient par avance célébré les prestigieux mérites. De toutes parts on avait sollicité, on s'était disputé, on avait enlevé à des prix fantastiques les places multipliées cependant par l'art intéressé du directeur. On pouvait dire, sans hyperbole, que le monde attendait cette solennité artistique comme un véritable événement.

Marc de Røeder s'était rendu vers midi, suivant sa coutume, chez les dames de Kerlo, et Rosen avait remarqué bien vite qu'il était plus soucieux, plus préoccupé, plus sombre encore que de coutume. Mais elle ne s'en étonna pas, tant elle comprenait et partageait l'angoisse qui devait lui étreindre le cœur à l'approche de l'épreuve décisive et de la suprême bataille. Pourtant, avec sa perspicacité d'amoureuse, c'est-à-dire de voyante, elle devina bientôt que son œuvre seule n'était pas toute la cause de son souci. Evidemment il avait pris la résolution de dire, de faire quelque chose, pour quoi la force ou les mots lui manquaient. Elle ne se trompait pas ! ..

Marc de Røeder venait en effet dans l'intention de dire une parole qu'il hésitait à dire, tant il était peu certain de l'absolue pureté du sentiment qu'il avait résolu d'exprimer. Depuis qu'il avait revu Rosen à Bruxelles, cherchant à quels motifs elle pouvait obéir en ne lui témoignant ni ressentiment, ni colère, il avait été effleuré d'abord, puis hanté par le soupçon d'une vengeance calculée. Puis il avait repoussé cette supposition, non sans remords de l'avoir accueillie. Cependant, pour abandonnée qu'elle fût, cette pensée n'en avait pas moins laissé trace dans son esprit, trace fangeuse, déplorée, mais persistante. D'autre part, dès que ce mauvais sentiment s'effaçait, c'était pour faire place dans l'âme du jeune homme à une gratitude sans bornes pour tant de bonté prouvée, tant d'irréfusable indulgence ; à une admiration enthousiaste pour tant de talent mis au service de son œuvre, tant de génie et de cœur dépensés pour sa gloire et pour son succès. En outre, le sentiment d'horreur qu'il avait éprouvé, invincible et quasi surhumain, lors de la première et inattendue révélation de la tare lamentable qui stigmatisait la malheureuse blessée, s'était à la longue progressivement affaibli. Son amour, naguère éteint brusquement, semblait avoir recouvré depuis quelque temps certaine flamme plus éclatante sans doute que durable, mais capable néanmoins de faire illusion à sa bonne foi sur l'état réel de son cœur.

Ce mélange de tant de sentiments divers, auxquels venaient se joindre encore des remords douloureux causés par la conscience de cruautés récentes, l'avait amené à vouloir tenter une suprême démarche autant pour apaiser son esprit et dissiper ses remords que pour prévenir tout péril, même improbable, et parer à toute éventualité. Et c'était cette arrière-pensée de précaution, de défiance, dont il sentait vaguement l'injustice criminelle, qui troublait son esprit et rendait sa parole hésitante.

— Qu'avez-vous ? lui demanda Rosen ; éprouvez-vous quelque inquiétude ? Trouvez-vous dans mon jeu, dans mon chant, quelque chose à reprendre ? Nous n'en sommes plus aux politesses, aux flatteries de commande. L'intérêt de votre œuvre exige que vous me parliez sans crainte et sans restriction.

— Je n'ai rien à reprendre, rien à critiquer dans votre jeu, pas plus que dans votre chant, répondit-il. Vous êtes la perfection même ; vous êtes plus que jamais mon héroïne rêvée. Je n'ai qu'à vous admirer, qu'à vous remercier du plus profond de mon cœur. C'est à genoux que je voudrais vous dire toute ma gratitude... et tous mes remords !

—Quels remords, et pourquoi ?

—Oh ! ne feignez pas d'ignorer ce que je veux confesser ; vous le savez trop bien. On a eu raison d'écrire que de tous les animaux le plus stupide et le plus méchant, c'est l'homme, et que, parmi les hommes, le plus faible et le plus cruel, c'est l'artiste. La surexcitation constante de ses nerfs, la délicatesse de ses facultés, la vivacité de ses sensations, source et cause de son génie, le sont aussi de son égoïsme et de sa dureté. Il est impitoyable parce qu'il désire ou souffre plus vivement que tout autre. Les émotions imprévues l'atteignent jusqu'au plus profond de son être et, comme son imagination et sa sensibilité sont développées anormalement aux dépens de sa raison et de sa volonté, il est sans défense contre la passion et contre la douleur. Il ne sait pas modérer ses caprices, résister à ses entraînements, dominer ses désirs ou ses répulsions. Toutefois ses défaillances ne sont que passagères ; il les sent, il les confesse, il en rougit. Avant la bataille que nous allons livrer ensemble, je voudrais obtenir de vous une parole de pardon, un mot d'espérance. Il faut que, si nous triomphons, vous sentiez bien que je n'ai pas attendu le suprême et décisif appui de votre génie pour vous être reconnaissant et dévoué, que je n'ai pas eu besoin du prestige de votre personnel triomphe pour me mettre à vos pieds... comme autrefois. Si l'insuffisance de mon œuvre entraîne notre commune défaite... je voudrais que l'amour en adoucit l'amertume, en compensât la rigueur. Je n'ose pas m'expliquer plus clairement ni insister davantage, parce que je me souviens, moi, des offenses que vous semblez avoir oubliées. Mais si vous vouliez, oh ! si vous vouliez croire à mes remords, compter sur ma tendresse et sur mon dévouement !...

Rosen, les yeux à demi clos, étendue presque en son fauteuil, abandonnée, l'écoutait avec ravissement.

Sans rechercher la mystérieuse racine des paroles qui fleurissaient, éclatantes et parfumées, sur les lèvres de son ami, elle les cueillait à foison, avec délices... Elle se gardait de l'interrompre, et, quand sa voix cessa de vibrer, elle croyait l'écouter, elle voulait la savourer encore.

Un instant elle demeura muette, dans l'ivresse de cette joie inespérée qu'elle avait peur de chasser par sa parole, comme la belle illusion d'un songe. Des larmes de bonheur montaient à ses yeux rougis et brûlés par tant de larmes douloureuses. Elle enveloppa Marc d'un long regard plein de gratitude et de tendresse, et lui dit en tremblant un peu :

—Je ne sais pas ce que je vous dirai ce soir, demain, plus tard, enfin, lorsque nous recauserons de votre amour, s'il vous plaît que nous en recausions ! Quant à présent, je vous remercie, je vous remercie de toutes mes forces. En vérité, je n'ose, je ne puis faire que cela !

Après un nouveau silence, elle se leva :

—Venez vous mettre au piano, dit-elle ; je ferai quelques exercices, puis l'heure sera venue de gagner le théâtre et de ne plus penser à nous, mon ami, mais bien seulement au chef d'œuvre qu'il s'agit de défendre et d'imposer. Vous parlez de mon talent ! jamais je n'ai tant regretté de n'en point avoir davantage. Si votre partition n'est pas admirée... ce sera faute d'être suffisamment révélée ; j'en aurai autant de remords que de chagrin !

Marc se mit au piano et, vers quatre heures, ils descendirent ensemble pour se rendre au théâtre.

Dans la rue, Rosen avait posé son bras sur le bras de sa tante... L'écho des paroles réparatrices bruissait encore à son oreille ; elle vivait son rêve... elle ne songeait qu'à son amour. Marc s'avavançait près d'elle, l'esprit enfin dégagé de toute préoccupation étrangère à la fortune de son œuvre. Près du théâtre, ils se séparèrent.

—Allons, dit Rosen à son ami, en le regardant avec passion, à bientôt ! Et, si Dieu ne m'abandonne pas, tout ira bien. Je me sens vaillante et forte !

Marc balbutia quelques protestations, quelques remerciements, puis il s'éloigna, rassuré. Mais bientôt, quand il fut seul, son émotion restreinte et localisée ne tarda pas à s'accroître ; il sentait sa poitrine oppressée. Il lui semblait que cette première représentation avait lieu un mois trop tôt ; que mille détails de son œuvre étaient à refaire, à corriger... que les musiciens de l'orchestre ne sauraient pas lire leurs parties, que les chanteurs devaient avoir oublié leurs rôles ; tous les thèmes caractéristiques bourdonnaient dans son cerveau, mêlés, confus, inintelligibles, pareils aux éléments d'un vaste

chaos. Toute sa partition lui semblait plongée dans une obscurité que nulle intelligence ne pourrait pénétrer ; il voyait ses personnages s'agiter comme derrière un voile épais que nul regard ne saurait percer ; ce qu'ils disaient n'indiquait ni leur situation, ni leur état d'âme, ni les passions qu'il avait voulu peindre. C'était un désastre, un effondrement.

Lassé de cette solitude hantée de visions sinistres, il revint auprès de sa mère, qui l'attendait anxieusement.

—Es-tu sûr d'elle ? murmura celle-ci d'une voix mauvaise, en le regardant fixement dans les yeux.

Marc pâlit, se sentant deviné.

—Absolument sûr ! balbutia-t-il, comme un coupable contraint à l'aveu de son forfait.

—Alors je suis tranquille ! fit madame de Røeder ; si tu n'es pas trahi, le succès ne peut être douteux !

Et, sous un flot de paroles flatteuses, elle rafraîchit son égoïsme et ranima son orgueil un instant abattu.

Cependant il tremblait encore. Jamais le temps ne lui avait paru se traîner d'un pied si lourd, d'une marche si lente. Il lui semblait que le soir qu'il redoutait et qu'il attendait n'arriverait jamais.

Pendant ce temps, Rosen procédait avec sang-froid à la disposition de sa parure. Comme ces chefs vaillants qui ne sentent plus la crainte dès que l'action est engagée, elle s'était trouvée calme et résolue en pénétrant dans le théâtre. Suivant sa coutume, tante Rose seule était auprès d'elle, la servant, l'habillant, lui obéissant avec docilité. On entendait monter du dehors le murmure de la foule battant les murs et se massant sur la place. La salle s'emplissait de la base aux combles ; les spectateurs se pressaient dans les escaliers, s'entassaient dans les loges, dans les couloirs, dans les passages, partout où un espace quelconque pouvait les recueillir ; et dans la rue bourdonnait la cohue de ceux qui n'étaient venus que pour voir entrer les privilégiés, ou pour saisir au vol l'occasion de se glisser eux-mêmes dans la salle. Quand l'heure de descendre en scène fut arrivée :

—Embrasse moi, tante Rose, dit Rosen, embrasse-moi bien ! J'ai presque envie, ajouta-t-elle en souriant, d'imiter M. Marc, qui a cru devoir venir chercher son pardon avant le combat suprême. J'ai été bien ingrate, bien cruelle pour toi, ma pauvre vieille amie ! En somme, toi seule était digne d'être aimée, et c'est pour lui que je voulais mourir !

—Ne parlons pas de cela, criait tante Rose en retenant à peine ses larmes ; est-ce que je compte, est-ce que j'existe, moi, sinon pour te servir et t'aimer ? Sois heureuse, ma pauvre chérie ! C'est tout ce que je te demande ! C'est tout ce que tu me dois !

—En scène, mademoiselle ! criait le régisseur.

—Embrasse-moi et pardonne-moi, tante Rose, sinon je ne chanterai pas bien !

—Je n'ai rien à te pardonner, ma pauvre petite, rien. Voyons ! descendons et songe à ton rôle ! C'est toi qui dois chanter... c'est moi qui tremble !

Toutes les deux atteignirent les coulisses.

Les accords de l'orchestre accompagnant le chœur des suppliantes emplissaient le théâtre de leurs harmonies déchirantes. Rosen ferma les yeux un instant, tandis que sa tante enlevait de ses épaules le long manteau qui la recouvrait. Après un dernier baiser sollicité et reçu, elle sembla s'abstraire du monde réel pour entrer tout entière dans la fiction qu'elle avait mission de faire vivre. La plaintive mélodie accompagnant la danse des bayadères et les prières du peuple de Ceylan bruissait sourdement ; tout à coup des arpèges de harpes éclatèrent, les portes du palais s'ouvrirent et Kali, précédée du cortège de ses femmes, se trouva debout, en pleine lumière, devant les spectateurs entassés.

Rosen de Kerlo était pour le public et pour beaucoup de critiques encore une inconnue. Aucune photographie n'avait jusqu'alors popularisé ses traits. Quand elle apparut d'une longue tunique violette brodée d'ornements sombres, ses beaux cheveux épanchus sur ses épaules, pâle comme une statue d'albâtre, elle sembla si radieusement belle que l'admiration de tous éclata en un long murmure. Lentement, elle descendit les marches du palais, traversa la scène, un peu courbée et comme écrasée sous le poids de la défaite dont on entendait au loin les elameurs sinistres.

Elle écoute l'oracle, prosternée, puis, solennellement, de son incomparable voix, elle jura devant les autels de demeurer vierge avec un tel abandon de tout son être, une résignation si poignante et si douloureuse, qu'une clameur d'étonnement et d'enthousiasme jaillit instantanément de toutes les poitrines opprimées par une émotion soudaine et que dès ce moment le succès de l'œuvre et le triomphe de la cantatrice parurent assurés.

Quand, après le premier tableau, qui n'était séparé du second que par un court intervalle indispensable pour le changement du décor, elle entra dans les coulisses, tous les acteurs groupés renouvelèrent autour d'elle l'ovation que le public venait de lui décerner. Tante Rose, en pleurant de joie, songeait : " Elle est guérie ! " Une foule d'artistes, d'hommes de lettres, de personnages, enfreignant les consignes, culbutant les gardes, forçant les barrières, se précipitaient pour admirer de plus près et pour saluer l'étoile nouvelle qui, dès son apparition, brillait d'un si vif éclat. Et Rosen recevait avec une réserve émue, une grâce attristée, tous ces témoignages parmi lesquels un seul faisait défaut et douloureusement lui manquait : celui de l'auteur.

Mais soudain, le signal du second tableau retentit ; les coulisses se vidèrent, la salle se remplit, tandis qu'éclatait à l'orchestre la marche triomphale des vainqueurs de Ceylan et que Kali, soutenant son père, prenait place dans le cortège des prisonniers entrant à Canodje.

La princesse captive n'avait guère que des scènes muettes, toutes de physionomie et d'attitudes, jusqu'au moment où Rama lui tend sa coupe d'or et la supplie de se laisser aimer. Elle y marqua une puissance d'expression dramatique incomparable, et les spectateurs privilégiés de cette représentation prodigieuse eurent sous les yeux non pas seulement le jeu plus ou moins habile d'une comédienne de race, mais la réalisation même du poème d'amour et de douleur qui depuis quelques mois bouleversait l'âme et remplissait la vie de Rosen elle-même. On suivait sur son visage, dans ses regards, dans l'altération voulue de sa voix, le flux rapide et invincible de cette passion qu'elle avait juré de vaincre. On entendait le cri de sa douleur parmi les protestations de sa volonté, ses invocations et ses prières.

A la fin de l'acte, elle dut revenir jusqu'à quatre fois s'incliner sous les ovations répétées du public, et la Reine, qui, penchée sur le bord de sa loge, avait donné l'exemple des larmes et le signal des applaudissements, détacha de son corsage un bijou qu'elle lui fit porter avec ses félicitations enthousiastes. Le sourire que tant d'hommages n'avaient pu faire naître sur ses lèvres s'épanouit soudain quand un homme de service lui présenta la carte de Marc de Røder, avec ces mots tracés d'une main tremblante : " Je suis si heureux, je suis tellement ému, que je n'ose aller vous remercier et vous dire combien j'ai conscience de ce que je vous dois et combien surtout je vous aime ! "

— Allons, tante Rose, dit-elle transfigurée par le bonheur, habille-moi vite... et applique-toi bien... Fais que je sois très belle ! il le faut !

Au second acte, la tâche de l'artiste était énorme : pour toute autre elle eût été écrasante. Kali ne quittait pas la scène un seul instant. D'abord cachée sous les bosquets du jardin de Rama, elle disait en un récit pathétique les angoisses que lui causait le sort de son père enfermé dans la tour de porphyre et le supplice de son cœur envahi par l'amour qu'elle devait vaincre à jamais :

Tu ne sauras jamais le secret de mon cœur,
Ce lourd secret qu'il me faut taire !
L'amour dont je mourrai doit rester un mystère
Autant que mon malheur !
Ainsi l'ont ordonné les dieux que je vénère !
Ton nom trouble mes sens comme un parfum de fleur,

Mais dès que je l'évoque, un écho de douleur
Murmure le nom de mon père !
Je te fuis... et pourtant je t'aime, ô mon vainqueur !

A ces vers, sans autre mérite que de servir d'armature à la plus pénétrante des mélodies, elle donnait une expression de douleur qui arrachait des larmes de tous les yeux. Mais, bientôt, elle devait fuir pour éviter la ronde des soldats ; puis, elle écoutait, palpitante, la sérénade que Rama chantait pour elle ; enfin l'orage éclatait, son amant la

rejoignait sous les arbres où elle s'était cachée ; elle luttait contre ses supplications, échappait à ses bras ouverts pour l'enlacer ; elle pleurait d'amour, revenait, fuyait encore ; enfin elle criait de toutes ses forces l'évocation magique et disparaissait parmi la foudre et les éclairs sur les ailes de l'oiseau que les dieux envoyaient à son aide... Jamais talent dramatique ne s'était montré sous des faces plus diverses, aussi varié, aussi vaste, aussi pathétique. Sa grâce, sa souplesse, sa beauté, la mobilité de sa physionomie la servaient presque autant que sa voix admirable que nul mouvement, nulle attitude, nul effort, ne parvenaient à altérer.

C'était un spectacle étrange et jusqu'alors inconnu que de voir cette cantatrice incomparable au style large et soutenu, bondissant, plus souple et plus légère que la plus légère des danseuses, parmi les décors et les praticables. L'intérêt qu'elle excitait était si grand, l'émotion qu'elle faisait naître était si intense, qu'un silence profond avait régné dans la salle aussi longtemps qu'elle était demeurée en scène. Mais dès qu'elle eut disparu, l'ovation retardée, l'enthousiasme contenu, accumulé, éclatèrent plus impétueux que la plus formidable des tempêtes.

Les annales du théâtre ne contiennent aucun exemple d'un si triomphal succès, d'une si spontanée et si unanime acclamation. Sur la scène, chanteurs, choristes, figurants ; dans l'orchestre, tous les musiciens debout ; dans la salle, le public frémissant et soulevé, applaudissaient sans se lasser l'artiste géniale qui s'inclinait doucement en cherchant des yeux dans l'ombre où il se cachait sans doute celui pour lequel elle avait dépensé toutes ses forces, toute son inspiration, toute sa science, et sur lequel elle voulait reporter tout son triomphe.

Avant que le public se fût lassé de l'acclamer, elle dut rentrer dans sa loge, brisée de fatigue et d'émotion, et presque incapable de supporter plus longtemps la douleur très vive que lui avait causée, sous l'effort des gestes et dans le mouvement des jeux de scène, l'étroite armature dans laquelle était enserrée l'extrémité de ses bras mutilés. Tante Rose se hâta de presser les ressorts des lourds bracelets dont le poids avait meurtri et fait saigner les misérables membres infirmes qu'elle avait plongés dans un bain d'eau froide mêlé d'alcool. Dans son trouble, et dans la conviction où elle était que nul n'oserait y pénétrer sans son autorisation, elle avait omis de faire défendre la porte de sa loge.

Brusquement, cette porte fut heurtée, puis ouverte, malgré deux cris poussés en même temps, et Marc de Røder se précipita, les yeux pleins de larmes, la figure illuminée de bonheur, en criant : " Ma femme ! ma femme ! Dites ! Voulez-vous encore être ma femme ? "

Et tandis qu'il parlait dans l'emportement de sa passion ravivée par la joie de son triomphe, tante Rose, qui devinait l'angoisse de sa malheureuse fille, voulut dissimuler, en les couvrant d'un voile, ses pauvres bras étendus et tremblants.

Les regards du jeune homme furent attirés par ce geste et contemplèrent brusquement ce qu'on voulait lui cacher ; il pâlit et recula, chancelant. Des sommets où l'avaient emporté l'oubli et l'enthousiasme, il retomba lourdement à l'horreur de la réalité. Cette Kali toute grâce, toute beauté, tout génie, cette délicieuse et souple fée qui avait si complètement réalisé ses conceptions les plus chimériques, brutalement et comme touchée par la baguette d'un sorcier, s'évanouissait et faisait place à l'infirme pitoyable, à l'impotente qu'il avait là, sous les yeux. Les traits adorables de l'actrice, la grâce souveraine et la souplesse de ses gestes se résolvèrent soudain en ce pâle visage altéré par la fatigue et par l'angoisse, en ce corps affaissé et comme écroulé sur un fauteuil usé, en cette grotesque et hideuse exhibition de deux moignons informes, saignants et boursoufflés !... Tout cela frappa sa vue, souffleta sa pensée, chassa son enthousiasme comme un coup de vent balaye et épargille des feuilles mortes ; il ne put retenir un cri d'horreur : un sanglot déchira sa poitrine ; il dit, plein de colère et de désespoir : " Pourquoi faut-il que je sois venu !... " Puis brusquement, il s'enfuit en balbutiant : " Jamais ! jamais ! "

Rosen n'avait eu ni le temps, ni la force de prononcer une parole. Elle avait reçu le coup fatal en plein cœur ; elle demeurait immobile, atterrée, comme morte. Tante Rose épouvantée, cherchait dans son esprit, dans son cœur, des paroles de réconfort et n'en trouvait aucune : tout ce qui lui venait aux lèvres lui semblait inutile, stupide, sans portée... Le temps passait... la sonnette d'avertissement emplissait les couloirs de ses tintements aigus... la voix du régisseur appelait les artistes à la scène :

—Vite, vite, dit tante Rose, laisse-moi t'habiller... lève-toi... tu ne seras pas prête !
Machinalement, Rosen retira ses bras du bain dans lequel ils plongeaient encore ; elle se laissa vêtir, farder, arranger comme un automate, puis elle descendit vers les coulisses sans paraître s'apercevoir de ce qu'elle faisait ni comprendre ce qu'il lui fallait faire. Elle entra en scène, plutôt poussée que conduite jusqu'à la coulisse, et le troisième acte commença.

Tout d'abord, la consternation dans laquelle la jeune fille était abîmée la servit et rendit plus poignante encore la scène de la malédiction lancée contre elle par son père, et des injures dont l'accable Rama. Prostrnée au milieu de la scène, elle semblait écrasée par la douleur et par les reproches impitoyables auxquels elle était en butte. Mais soudain elle parut sortir d'un songe ; elle releva sa tête tragique et, mortellement frappée, certaine de ne point survivre à l'aveu qu'elle allait faire, elle retrouva toute sa force pour proclamer son amour et saluer la mort libératrice.

Je t'aimais ! Pourquoi le cacher,
Puisque déjà s'ouvre ma tombe ?
Le chasseur peut-il reprocher
Son cri suprême à l'oiselet qui tombe ?

J'ai souffert plus que je ne le dis...
Plus aimé que je ne l'avoue...

Elle continuait ainsi, longuement, et la mélodie semblait jaillir de ses lèvres comme un grand flot de douleur intarissable. Peu à peu, sa voix diminuait de volume, perdait son éclat, devenait haletante et comme épuisée à mesure que la vie s'échappait avec le sang de sa blessure.

Enfin, à bout de forces, elle murmurait tout bas, les yeux pleins de larmes, les lèvres éclairées d'un triste sourire, le suprême et solennel pardon que lui inspirait sa tendresse obstinée :

Quand je ne serai plus, tu viendras te pencher
Sur la flamme d'or du bûcher
Où les vierges mes sœurs m'auront tantôt couchée.
Ne crains rien : je t'adore et je te sourirai.
Des maux que j'ai souffert point ne me souviendrai.
Mon corps détruit, mon âme à toi reste attachée.
Je meurs de t'adorer. Viens !... je te sourirai !

A ce moment, des nuages de vapeur enveloppaient le corps de Kali mourante pour permettre au jeu de scène de se produire et aux machinistes de la montrer, planant dans une apothéose, au dessus des hautes flammes du bûcher et parmi les splendeurs du paradis d'Indra.

Déjà les spectateurs debout donnaient libre cours à leur enthousiasme, battaient des mains, criaient, acclamant et rappelant à grand bruit la chanteuse, quand tout à coup, au fond de la scène et des coulisses, des clameurs terrifiées retentirent : au milieu des acteurs éperdus, fuyant et courant de toutes parts, une forme grêle apparut qui bondissait dans un tourbillon de flammes et de fumée opaque. Les bras ouverts, les yeux dilatés, hurlant de douleur et sautant follement sous les morsures du feu qui dévorait ses vêtements, Rosen de Kerlo traversait la scène comme une torche vivante. Un cri de stupeur et d'horreur jaillit de toutes les poitrines. Le feu, activé par la course, rongeaient les chairs de la malheureuse à travers les gazes soyeuses de son costume. Enfin, sous le coup d'une douleur plus aiguë, elle eut un râle suprême, une clameur qui n'avait rien d'humain, et s'abattit lourdement sur le plancher au milieu du brasier qui crépitait et d'où jaillissaient des gerbes d'étincelles.

On se précipita pour la secourir ; on apporta de l'eau, on la couvrit de lourds manteaux propres à étouffer les flammes, puis on l'emporta mourante dans le foyer des artistes au milieu de la consternation générale, des sanglots et des cris d'horreur des spectateurs épouvantés.

Tante Rose, penchée sur la pauvre créature qui, lentement, achevait de mourir, tordue et secouée par d'indicibles tortures, tante Rose, béante de désespoir et de pitié, ne

demandait pas comment l'accident avait pu se produire : ne l'avait-elle pas vue, l'infortunée Rosen, après l'aveu plus réel que feint de son amour et de son martyre, se relever les yeux hagards, marcher comme une hallucinée, insensible aux appels, ne voyant rien, n'écoulant rien, et venir heurter de tout son corps, comme si réellement elle avait voulu s'y coucher, le vaste bûcher par tous les interstices duquel s'échappaient et montaient de longues flammes !

A quoi bon, d'ailleurs, chercher les causes de l'irréparable et discuter avec les catastrophes ? Par un geste machinal, l'agonisante semblait s'appliquer, jusque dans son délire, à cacher ses bras mutilés. Mais la mort pitoyable mit bientôt un terme au double supplice de sa chair et de son cœur.

Sur le seuil du foyer, à quelques pas de la couche funèbre dont il n'osait s'approcher et qu'il n'osait fuir, Marc de Røder pleurait et sa mère cherchait à l'entraîner, murmurant : " Nous n'y pouvons rien ! Viens ! A quoi bon rester ici ! "

Quand tout fut fini, il suivit jusqu'à la maison vers laquelle on l'emportait le cadavre de la pauvre morte. Et tante Rose entendit, chemin faisant, madame de Røder murmurer à l'oreille de son fils :

— C'est une malédiction, vraiment ! Ton nom n'a pas pu même être proclamé à la chute du rideau ! Et qui va chanter cela, maintenant ?... Ah ! nous n'avons pas de chance ! !

Alors, la pauvre vieille fille, parmi la douleur infinie qui submergeait son âme, sentit qu'il se glissait encore de l'étonnement. Elle se demandait laquelle l'emporte, dans l'espèce humaine, de la somme d'infamie dont elle est capable ou de la somme de douleur qu'elle peut supporter !

FIN.

LES FEMMES QUI PLEURENT

PERSONNAGES

CHAMBLY.....
 DELPHINE, sa femme.....
 ALBERT DE RIEUX.....
 CLOTILDE, sa femme.....
 JEAN, garçon d'hôtel.....

A Bade.—Un salon de l'Hôtel d'Angleterre : chambres latérales numérotées ; à droite, l'appartement de M. et Mme Chambly ; à gauche, celui d'Albert ; au milieu du théâtre une table surchargée de journaux, de revues, etc. ; sofa, meubles, etc. ; fenêtre à droite, divan à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHAMBLY, JEAN, puis DELPHINE.

(Au lever du rideau, la scène est vide. Chambly entre par le fond. Il est très agité.)

CHAMBLY.

Le double zéro !... Ah ! c'est-à-dire que quand la déveine s'en mêle !... Ah !... c'est à se briser la tête. (Il prend une chaise et la replace avec colère.)

JEAN, paraissant au fond.

Monsieur m'a appelé ?...

CHAMBLY.

Non !... laisse-moi tranquille...

JEAN.

Monsieur a l'air contrarié !

CHAMBLY.

Eh bien !... oui, la... je suis en colère... après le double zéro. (Se reprenant.)
Oh !... qu'est-ce que je dis ?

JEAN.

Ah !... Monsieur joue ?

CHAMBLY.

Veux-tu bien te taire !

JEAN.

Ah ! Monsieur est joueur ?

CHAMBLY.

Malheureux ! si tu dis à qui que ce soit que je cultive le double zéro, je quitte Bade sous un prétexte futile, je t'emmène à Carlsruhe, et là... je te précipite dans le Rhin.

JEAN.

Ça suffit, monsieur. (En sortant.) C'est égal, c'est drôle tout de même.

CHAMBLY.

Et j'ai quarante-cinq mille livres de rente sur le grand livre... et je n'ai pas vingt francs dans ma poche !... Voilà où conduit l'enthousiasme de la lune de miel !... voilà ce que c'est que d'avoir dit à madame Chambly, dans un moment d'expansion : "Ma chère amie, c'est toi qui garderas désormais la clef du secrétaire." Elle accepta... Cela m'était bien égal... je n'avais pas de passions... Mais maintenant j'en ai des passions... ça s'est développé...

DELPHINE, qui entre.

Vous avez des passions, monsieur Chambly?... Ah !... je suis bien aise de le savoir.

CHAMBLY.

Ma femme !... Chère amie, ne crois pas...

DELPHINE.

Au fait, depuis que nous sommes à Bade, vous dépensez beaucoup d'argent.

CHAMBLY.

Oh ! beaucoup !... (Changeant de ton.) Tu ne pourrais pas me prêter un billet de cinq cents francs ?

DELPHINE.

Quand je suis devenue madame Chambly, je n'ai pas voulu abuser de cette petite clef. (Elle la montre.)

CHAMBLY.

Laisse-moi la toucher... il y a si longtemps !...

DELPHINE, la mettant dans sa poche.

Pas du tout... un homme qui a des passions !

CHAMBLY, à part.

Sapristi !...

DELPHINE, passant devant lui.

Je disais donc que quand j'ai eu le bonheur et l'honneur grand de devenir madame Chambly, je vous ai voté pour vos menus plaisirs une pension de mille francs par mois que je vous paye tous les premiers avec la plus scrupuleuse exactitude. Et vous avez l'audace de me demander une gratification ! Qu'avez-vous fait pour la mériter ?

CHAMBLY.

Si tu savais comme tout est augmenté !

DELPHINE.

Allons donc !

CHAMBLY.

Les menus plaisirs surtout... Ils sont hors de prix ! on n'en fait plus pour mille francs... Et puis l'année dernière a été bissextile !... ça a dérangé tous mes calculs !

DELPHINE.

Tenez, je suis trop bonne pour vous ; dernièrement vous désiriez ce cheval anglais, je l'ai acheté. (Elle s'assied vers le guéridon.)

CHAMBLY.

Je te ferai observer que tous les jours à Paris tu le fais mettre à ton coupé, pour aller au bois. Donc, je ne puis pas le monter... à moins de m'habiller en postillon, et de te conduire moi-même, avec un petit fouet et de grandes bottes !... J'aurais l'air du postillon de Longjumeau ; je serais beau, c'est possible !... mais enfin cette équitation serait ridicule pour un ingénieur civil. J'aime mieux ne pas être beau... et prendre un cheval au manège. Première dépense.

DELPHINE.

Ainsi, vous l'avouez vous-même, vous dépensez votre argent dans une vie de plaisir, de dissipation, au manège, à la salle d'armes... car vous êtes un pilier de salle d'escrime.

CHAMBLY, s'asseyant.

Oh ! madame Chambly ! vous rappelez-vous à votre tour ce que vous me disiez trois ans avant notre mariage ?

DELPHINE.

Pas le moins du monde.

CHAMBLY.

Je vous faisais une cour assidue.

DELPHINE.

Et j'étais la femme d'un autre, c'était indigne !

CHAMBLY.

La passion justifie tout. Vous étiez malheureuse, Delphine, et vos yeux rougis racontaient avec éloquence... combien peu vous vous amusiez avec mon prédécesseur. Je vous aimai discrètement d'abord... puis un soir, à Auteuil, chez votre tante, pendant

que votre tyran savourait une demi-tasse, j'osai vous avouer mon amour. Vous me rites au nez.

DELPHINE, riant.

Ah ! ah ! ah !

CHAMBLY.

Moi, je ne riais pas du tout... Pourquoi ne m'aimez-vous pas ? m'écriai-je douloureusement... Parce que je suis mariée, répondez vous. Il doit y avoir une autre raison ? Eh bien ! mon cher monsieur Chambly, vous êtes... Achevez !... Vous êtes trop gras !... Le fait est que j'étais énorme... Pas la moindre poésie... (Se levant, ainsi que Delphine.) Maigrir ou mourir ! m'écriai-je... Dès lors, je fis de la gymnastique : je levai des altères ; je jonglai avec des poids de cent livres en me disant : C'est pour elle, mon Dieu ! c'est pour elle ! (Il remue les bras.) Je courus chez Grisier, je fis des armes, cinq heures par jour... avec désespoir, avec rage, des coups, des coups droits, des coups de seconde, des flanconnades... v'lan !... L'amour battait sous mon plastron ; la passion ranimait mon fleuret épuisé ; j'en cassais dix, douze... j'avais des courbatures horribles... mais je devenais poétique, je maigrissais ! !

DELPHINE.

Comment, c'était pour moi ?

CHAMBLY, câlin.

Et tu ne t'en es même pas aperçue. (Changeant de ton.) Dis donc, Delphine... est-ce que tu n'as pas un chiffon de mille francs dans ton porte-monnaie... comme avance sur l'année prochaine ? je ne peux pas rester sans argent... songe que c'est demain la fête du grand-duc !

DELPHINE.

Eh bien ! vous n'avez pas de cadeau à lui faire, au grand-duc ?...

CHAMBLY, avec bonhomie.

Non... je ne le connais pas.

DELPHINE.

Alors, c'est donc pour jouer ?... Vous n'aurez rien, rien, rien ! (Elle remonte.)

CHAMBLY, à part.

Et j'ai trois florins dans ma poche... Ah ! que l'on est jeune dans la lune de miel !

DELPHINE.

Je ne veux plus que vous jouiez... promenez-vous !...

CHAMBLY.

Tu m'envoies promener ?...

DELPHINE.

Parcourez les environs... admirez les paysages...

CHAMBLY.

Les paysages ?... J'ai chez moi des Rousseau, bien plus jolis que ça. (A part.) Bah ! avec mes trois florins, on peut faire sauter la banque !... (En gesticulant, il fait tomber une chaise.)

SCÈNE II.

CHAMBLY, JEAN, DELPHINE.

Monsieur m'a appelé ?

JEAN, accourant.

Non.

CHAMBLY.

JEAN.

Pardon, monsieur, madame... monsieur, madame dîneront-ils à l'hôtel ?

DELPHINE.

Je ne sais... Ah ! dites-moi, mon garçon, c'est vous qui, avant-hier, avez porté mes malles ?

JEAN.

Oui, madame.

DELPHINE.

Monsieur Chambly, donnez trois florins à ce garçon. (Jean tend la main.)

CHAMBLY.

Trois florins ?...

DELPHINE.

Eh bien !... voyons... vous n'avez pas trois florins ?...

CHAMBLY.

Si fait !... (A Jean.) Tiens, les voilà... (Bas.) Je fais semblant.

JEAN.

Oh !... Madame...

CHAMBLY.

Tiens ! les voilà !... (Il les lui donne.)

DELPHINE.

Ah ! que de cérémonies !

CHAMBLY.

Mais, ma chère amie... je te jure...

DELPHINE, rentrant chez elle.

Ne me parlez pas... vous m'agacez !...

CHAMBLY, la suivant.

Delphine !... voyons, Delphine. (Ils rentrent à gauche.)

JEAN, seul.

C'est une veuve qui s'est remariée.

CHAMBLY, revenant sur la pointe du pied.

Dis donc... toi !... rends-moi mes trois florins...

Oh ! Monsieur....

JEAN.

CHAMBLY.

I s ne sont pas contrôlés... c'est de la fausse monnaie... si on les trouvait sur toi, tu serais compromis... Je te donnerai vingt francs tout à l'heure.

JEAN, les rendant.

Voilà, monsieur.

CHAMBLY, à part.

En les mettant sur le trente-six !...

DELPHINE.

Monsieur Chambly !

CHAMBLY.

Me voilà, ma bonne amie.... me voilà ! (Il disparaît.)

SCÈNE III.

JEAN, puis ALBERT, et CLOTILDE.

JEAN.

Oh ! j'en suis sûr, maintenant, monsieur Chambly... c'est ce monsieur à qui je servais à déjeuner tous les matins, quand j'étais garçon au Café-Anglais. (Albert entre par le fond, Clotilde s'appuie sur son bras.)

CLOTILDE.

La délicieuse promenade !...

JEAN.

Ah ! le jeune ménage du No. 4. (Haut.) Pardon, monsieur, madame.... monsieur, madame dîneront-ils à l'hôtel ?

ALBERT.

Non... Si tu veux, Clotilde, nous irons visiter le château de la Favorite, et nous dînerons... n'importe où !

CLOTILDE, avec joie.

C'est cela... sous une tonnelle... bien loin...

JEAN, à part.

Une de miel ! ils sont heureux.... faudra que je me marie, moi... pour voir ! (Il sort.)

CLOTILDE.

Quel beau pays que Bade...

ALBERT.

N'est-ce pas ?

CLOTILDE.

Ces visages joyeux.... ces jolies toilettes, cette musique.... Et puis, toutes ces boutiques en plein vent... As-tu vu celle de ce joaillier ?...

ALBERT.

Mellerio-Meller ?

CLOTILDE.

Oui... il y a des boutons d'oreille en diamant... Tu n'as pas remarqué ?

ALBERT.

Non... Je regardais dans la boutique voisine d'excellents cigares.

CLOTILDE.

Ils sont montés sur argent.

ALBERT.

Les cigares ?

CLOTILDE.

Et ils brillent !... Albert... si tu étais bien gentil... Oh ! je suis folle de cette parure.

ALBERT.

Y penses-tu ?...

CLOTILDE.

Comment !...

ALBERT.

A qui veux-tu plaire ?...

CLOTILDE.

A toi !...

ALBERT, lui prenant la main.

Chère Clotilde, la première fois que je t'ai vue, tu avais une robe blanche et une fleur à ta ceinture...

CLOTILDE.

Oh ! oui... j'étais mise bien simplement.

ALBERT.

Tu portais ces boucles d'oreilles et ce bracelet que ma mère t'avais donnés... Si tu savais combien tu étais charmante ainsi ! Laisse-moi croire que notre amour date d'hier... Laisse-moi te voir encore comme à notre première rencontre... Ai-je besoin de te donner des diamants pour voir un sourire dans tes yeux ?

CLOTILDE.

Oh ! non !...

ALBERT.

Eh bien ! contente-toi maintenant d'être jolie, d'être aimée... et un jour...

CLOTILDE.

C'est-à-dire que tu me donneras des bijoux quand tu ne m'aimeras plus !... et quand je serai laide !... Alors je n'en veux jamais.

ALBERT.

Chère Clotilde !

CLOTILDE, passant.

N'en parlons plus... D'ailleurs, il y en avait de charmants dans ma corbeille... je vais changer de toilette, monsieur.

ALBERT.

Coquette !

CLOTILDE.

Une robe blanche... et une fleur... Es-tu content ? (Albert l'attire à lui et l'embrasse.—Rougeant.) Oh ! si on nous voyait... que dirait-on ?

ALBERT.

On dirait que je t'aime !

CLOTILDE.

Alors, embrassez-moi encore... bien vite...

ALBERT, avec amour.

Chère Clotilde !

CHAMBLY, paraissant à droite et entendant le bruit d'un baiser.

Hein !

CLOTILDE.

Ah ! on nous a vus ! (Elle se sauve.)

CHAMBLY.

Dulcia... furta !

SCÈNE IV.

ALBERT, CHAMBLY.

ALBERT, le reconnaissant.

Ah bah !

CHAMBLY.

Albert de Rieux !

ALBERT.

Prosper Chambly !... un ancien camarade de Sainte-Barbe. (Il se serrent la main.)

CHAMBLY.

Ce cher Albert ! comment c'est toi ?... Je t'ai quitté, il y a douze ans... avec un discours latin dans la poche... et je te retrouve avec une femme dans les bras... comme on change ! je t'aurais pas reconnu.

ALBERT.

Mais cette femme, est la mienne...

CHAMBLY.

Ah bah !... Tu es marié ?... (Riant.) Moi aussi.

ALBERT.

Une jeune fille charmante !

CHAMBLY.

Une veuve magnifique.

ALBERT.

Une veuve !

CHAMBLY.

Une jeune veuve !... c'était mon rêve... Vois-tu, une jeune fille a des exigences ; elle ne connaît rien de la vie, de ses séductions, elle peut faire chavirer votre bonheur, sur ces récifs parisiens que l'on appelle les célibataires... ces brigands de célibataires !...

Tandis qu'une veuve ! mon cher !... Une veuve connaît le positif des choses. Ou elle a été malheureuse avec son premier mari, et alors elle est très disposée à aimer le numéro deux... Ou elle a été très heureuse avec le numéro un, elle comprend la perte immense qu'elle vient de faire... et, alors elle est encore plus disposée à aimer le numéro deux... Tu ris ? Ce que je dis a l'air stupide, et pourtant c'est très logique... Je te l'expliquerai un de ces jours... (Lui serrant les mains) Ce bon Albert !

ALBERT.

Ce bon Chambly !

CHAMBLY.

Ah çà !... et toi ?...

ALBERT.

Marié depuis trois mois... un mariage d'amour...

CHAMBLY, avec une grimace.

Heigne !...

ALBERT, riant.

Que veux-tu ?... on n'est pas parfait... comme toi...

CHAMBLY.

As-tu la clef du secrétaire... toi ?

ALBERT, qui ne comprend pas.

La clef ! mais sans doute !... pourquoi ?...

CHAMBLY.

Pour rien... moi aussi... je l'ai... Ah ! ah ! il faut être maître chez soi... (A part.) Il a la clef, le brigand...

ALBERT.

Et tu es à Bade... avec ta femme ?

CHAMBLY.

Oui... c'est si charmant Bade... la Forêt Noire... le vieux château... sans compter les bals, les concerts... la roulette ..

ALBERT.

Tu joues ?

CHAMBLY.

Oh ! si peu !... sans faire semblant de rien, en cachette, subrepticement, derrière tout le monde... je glisse de temps en temps quelques florins sur le double zéro.

ALBERT.

En cachette... subrepticement... attends donc !

CHAMBLY.

Quoi ?

ALBERT.

Ne mettais-tu pas, hier au soir, sur le double zéro... abrité par de jeunes officiers badois ?

CHAMBLY.

Oui... oui... même que j'ai perdu... et que les officiers riaient beaucoup ; mais comme ils riaient en allemand, ça ne me préoccupait guère.

ALBERT.

Eh bien ! tu avais tort.... car, moi qui sais l'allemand, j'ai remis à leur place ces jeunes gens qui se permettaient sur le joueur français et sur sa déveine continuelle des plaisanteries assez déplacées.

CHAMBLY.

Bah !

ALBERT.

Je croyais ne défendre qu'un compatriote...

CHAMBLY.

Et tu vengeais un ami !... (Lui serrant la main.) Généreux Albert ! Ah ça ! j'espère que l'affaire n'a eu aucune suite ?

ALBERT.

Aucune... je me suis mis à la disposition de ces messieurs !

CHAMBLY.

Toujours le même !... flamberge au vent !... Es-tu heureux d'être brave !

ALBERT.

Mais tu es brave aussi ?

CHAMBLY.

Non, non... détrompe-toi, mon ami : je comprends l'escrime comme hygiène... pour faire maigrir ; mais je suis de ceux qui blâment le duel énergiquement, c'est un préjugé barbare... oh ! le duel... Je ne t'en remercie pas moins, cher ami !...

ALBERT, riant.

Allons donc !... entre barbistes !

SCÈNE V.

LES MÊMES, DELPHINE, puis CLOTILDE.

DELPHINE.

Monsieur Chambly !

CHAMBLY.

Ma chère amie, veux tu me permettre de te présenter monsieur le vicomte de Rieux, mon Pylade de rhétorique.

ALBERT.

Qui ose solliciter une petite place dans votre amitié, madame.

DELPHINE.

Comment, monsieur ! mais vous y avez droit... mon cher Prosper m'a bien souvent parlé de vous...

CLOTILDE, entrant en mettant ses gants.

Mon ami, je suis prête !

DELPHINE

Clotilde !

CLOTILDE.

Delphine ! (Elle s'embrassent.)

CHAMBLY, enchanté.

Nos femmes se connaissent !... est-ce bizarre ?... On mettrait ça dans les comédies... les journalistes diraient que cela n'est pas arrivé...

DELPHINE.

Si nous nous connaissons !... une amie de couvent !... Comment, monsieur, vous êtes le mari de ce petit ange-là ?

CHAMBLY, à Albert.

Mon ami, des pensionnaires qui se retrouvent ont mille choses à se dire... allons-nous-en.

DELPHINE.

Et nous allons parler de vous, messieurs.

CHABLY, remontant.

Parbleu !... et vous en direz du mal...

CLOTILDE, souriant.

Certainement.

ALBERT, à Clotilde.

Vraiment ?... (Clotilde lui serre la main. Il remonte.)

CHAMBLY, redescendant.

Allons-nous-en... (A part.) Je vais risquer mes trois florins... sur le double zéro... Oh ! la lune de miel... viens, mon ami, viens !

SCÈNE VI.

DELPHINE, CLOTILDE.

DELPHINE.

Mais viens donc, parle-moi donc !

CLOTILDE.

Mais c'est à toi de parler... de me raconter bien des événements... car tu as quitté le couvent, trois ans avant moi.

DELPHINE.

C'est juste... je suis vieille... Eh bien ! ma bonne Clotilde, à peine sortie du couvent, où nous étions si joyeuses, si folles, j'ai été mariée.

CLOTILDE.

Oui... à cet animal d'Albert ?

DELPHINE.

Monsieur Chambly?... non... Tu ne sais donc pas?... quand M. Chambly m'a épousée. (D'un ton gai.) J'étais veuve !...

Ah !

CLOTILDE.

DELPHINE.

Oui... veuve de M. de Varenne... qui m'a rendue fort malheureuse.... Ce mariage finissait de vilains procès... qui remontaient, je crois, à l'édit de Nantes. Bref, je ne voulais plus me remarier... mais M. Chambly est si bon... le meilleur des hommes... Enfin, que veux-tu?... j'étais jeune, j'ai craint l'ennui, l'isolement.... j'ai accepté... Mais toi ?

CLOTILDE.

Moi ! oh ! je suis fort bien heureuse, va... Albert est si bon !

DELPHINE.

Il est fort bien !...

CLOTILDE, vivement.

N'est-ce pas ?

DELPHINE.

Très distingué... Que regardes-tu donc ?

CLOTILDE.

Tes boutons en diamants...

DELPHINE.

Ils sont jolis, n'est-ce pas ? Je les ai achetés hier chez Mellerio...

CLOTILDE, tristement.

Ah !

DELPHINE.

De quel air tu me dis cela ? s'ils te plaisent, il y en a d'exactement pareils...

CLOTILDE.

Je le sais bien.

DELPHINE.

Demande-les à ton mari.

CLOTILDE.

Je les lui ai demandés...

DELPHINE.

Eh bien ?

CLOTILDE.

Rien... Parlons d'autre chose.

DELPHINE.

Mais non !... causons de cela.

CLOTILDE.

Eh bien... Albert m'a fait comprendre... que...

DELPHINE.

Il te les a refusés ?

CLOTILDE, avec un soupir.

Où... Qu'as-tu donc ?...

Ah ! ma pauvre enfant !...
DELPHINE.

Ah ! mon Dieu, tu me fais peur !
CLOTILDE.

Tu es perdue !
DELPHINE.

Perdue ?...
CLOTILDE.

DELPHINE.

Un refus !... Et tu laisses ton mari se mettre sur ce pied-là, après trois mois de mariage ? Quelle imprudence !

CLOTILDE, se levant.

J'ai été imprudente ?

DELPHINE.

Le bonheur dépend des premiers jours de mariage. Est-ce qu'on ne te l'a pas dit vingt fois ? Il fallait prendre en main les dépenses... Est-ce que tu ne sais pas cela ? est-ce que nous n'avons pas été élevés dans la même maison ? Il t'a refusé une fois, il te refusera toujours maintenant. Ah ! c'est ta bonne étoile qui t'a fait me rencontrer ! Tu désires ces diamants, il faut que tu les aies.... C'est fort grave ; c'est une question d'avenir... Tu les auras !...

CLOTILDE.

Mais c'est impossible ; je les lui ai demandés.

DELPHINE.

D'une voix douce, avec un regard tendre, en t'appuyant sur son bras ?

CLOTILDE.

Oui... j'ai épuisé tous les moyens de séduction.

DELPHINE.

Tous !... en es-tu bien sûre ?...

CLOTILDE.

Dame !...

DELPHINE.

Pour obtenir quelque chose, il y a dans l'arsenal de la coquetterie féminine un certain regard... accompagné d'une certaine petite moue... Tiens... comme ceci... on joint les mains et on penche un peu la tête... en traînant la voix... Regarde bien... (Exécutant tout ce qu'elle vient de dire.) "Albert, mon Albert, vous me refusez !..."
A toi...

CLOTILDE.

Comment !... tu veux....

DELPHINE, très sérieuse.

Je complète ton éducation. Allons, allons.

CLOTILDE, l'imitant.

"Albert, mon Albert, vous me refusez !..."

DELPHINE.

Oh ! tu n'y es pas....

CLOTILDE, avec crainte.

Est-ce que tu n'as pas un autre moyen ?

DELPHINE.

Je cherche... (Avec un cri.) Ah !...

CLOTILDE, avec joie.

Tu as trouvé ?... Quel bonheur !...

DELPHINE.

Oui... le bon... Sais-tu pleurer ?

CLOTILDE.

Comment ?

DELPHINE.

Tu dois savoir pleurer ; toutes les femmes savent pleurer... Vois-tu, ma chère Clotilde, entre nous, tous les hommes sont moins méchants que nous ne les faisons noirs... et quand ils nous voient pleurer, ils s'attendrissent toujours.

CLOTILDE.

Vraiment !

DELPHINE.

M. de Varenne, mon premier mari, était un tyran ; je pleurais, il était à mes pieds. (Lui serrant la main.) Ah ! que je suis heureuse de t'avoir rencontrée.

CLOTILDE.

Ma bonne Delphine !

DELPHINE.

L'éloquence des larmes est infailible... Vois mademoiselle de La Vallière !... Ton mari n'est pas plus cruel que Louis XIV : essaye seulement... et tu verras.

CLOTILDE.

Mais comment pleurer quand on n'en a pas sujet ?

DELPHINE.

Faire semblant... On porte son mouchoir à ses yeux... et les larmes viennent d'elles-mêmes. (Albert paraît.) Ton mari !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ALBERT.

ALBERT, s'arrêtant sur le seuil.

Les confidences sont terminées ?

DELPHINE, gaiement.

Oui, monsieur... vous pouvez entrer... je vous rends votre Clotilde. (Bas à Clotilde.) Je te laisse... courage !... (Haut à Albert.) Est-ce que vous avez perdu mon mari ?

ALBERT.
Non ! il écoute le concert.

DELPHINE.

Vous n'osez pas m'avouer qu'il est à jouer... Mon Dieu ! je lui pardonne... Nous sommes si bonnes, nous autres femmes. A tout à l'heure, chère Clotilde ! (Au moment d'entrer à droite, elle fait des signes à Clotilde et porte son mouchoir à ses yeux avec une pantomime de douleur ; Albert fait un mouvement, elle s'écrie gaiement.) A bientôt, monsieur de Rieux ! (Elle sort.)

ALBERT, s'inclinant.
Madame...

SCÈNE VIII

CLOTILDE, ALBERT.

ALBERT.
Elle est charmante, cette dame.

CLOTILDE, embarrassée
Oui.

ALBERT.

Chambly est un excellent homme ; il la rendra très-heureuse, assurément.

CLOTILDE.

Il ne lui refuse rien... Il lui a donné hier...

ALBERT, prenant un journal.
Quoi donc ?

CLOTILDE.

Les diamants semblables à ceux que tu m'as refusés.

ALBERT, parcourant le journal.
Ah !

CLOTILDE, à part.

Delphine dit que c'est une question d'avenir.

ALBERT.

Est-ce que tu penses encore à ces diamants ?

CLOTILDE.

Si tu savais combien je les désire !...
ALBERT.

Ils sont affreux... tu les as mal vus !

CLOTILDE.

C'est un caprice, peut-être... mais j'en suis folle.

ALBERT.

Alors, c'est à moi d'avoir plus de raison que toi... ne penses plus à ces diamants, je t'en supplie...

Ainsi, tu me les refuses ?

CLOTILDE.

ALBERT.

C'est qu'en vérité cette insistance...

CLOTILDE.

Pour deux ou trois mille francs.

ALBERT.

Ce n'est pas l'argent, mais...

CLOTILDE, joignant les mains, traînant la voix, et faisant la petite moue et le tendre regard indiqués par Delphine.

Albert, mon Albert, tu me refuses !...

ALBERT, la regardant avec amour, à part.

Est-elle gentille !

CLOTILDE, à part, avec joie.

Il paraît que cette fois je l'ai bien dit... (Elle va chercher le chapeau d'Albert et le lui apporte en le regardant toujours tendrement.) Albert... un autre va les prendre... je t'en prie, Albert...

ALBERT, à part.

J'aurais dû les lui acheter... mais si je cède maintenant, je suis perdu. (S'encourageant.) Allons ! soyons ferme !

CLOTILDE, très-mignarde.

Voici ton chapeau... (Elle le lui met dans les mains.)

ALBERT, le replaçant sur la table.

Non... j'ai de la volonté aussi, moi.

CLOTILDE.

Oh !

ALBERT, avec impatience.

Je te donnerai ce que tu voudras, excepté cette parure... qui t'es parfaitement inutile... (il reprend son journal.)

CLOTILDE, à part.

Delphine me l'a dit : mon bonheur est engagé... Allons ! il le faut ! (Mettant son mouchoir sur les yeux en fondant en larmes.) Ah ! mon Dieu que je suis malheureuse !

ALBERT.

Hein !

CLOTILDE.

Après trois mois de mariage !

ALBERT, allant vivement à elle.

Clotilde...

CLOTILDE.

Vous ne m'aimez pas ! vous ne m'avez jamais aimée.

ALBERT.

Elle pleure !

CLOTILDE.

Ah ! ma pauvre mère ! elle seule m'aimait... ah ! ah !

ALBERT, à part.

Des larmes ? et c'est moi... oh ! c'est indigne ! Clotilde, voyons, pardonne-moi !..

CLOTILDE.

Non, laissez-moi... c'est fini...

ALBERT, à genoux.

Calme-toi !... tiens ! je suis à tes pieds...

CLOTILDE, sanglotant.

Mon Dieu !... que je suis malheureuse ?

ALBERT. .

Je vais les chercher !...

CLOTILDE.

Non, je ne veux plus rien.

ALBERT

Je vais les chercher !!

CLOTILDE

Je veux retourner au couvent.

ALBERT.

Je vais les chercher !!! Ah ! tu as raison... je suis sans cœur ! (Il saute sur son chapeau et sort vivement.)

SCÈNE IX.

CLOTILDE, puis CHAMBLY.

(Clotilde, à la sortie d'Albert changeant brusquement de physionomie.)

CLOTILDE, très-gaiement.

Ah ! ça a réussi !... c'était donc vrai... Delphine avait donc raison !...

CHAMBLY, entrant l'air contrarié.

Le double zéro n'a pas voulu sortir... est-ce drôle ça !

CLOTILDE

Ah ! M. Chambly... que je suis heureuse !... et que Delphine est charmante.

CHAMBLY

Oui... le premier du mois surtout... (A part) le jour où je touche... et nous sommes le 24... et le mois a trente et un jours... et nous sommes dans les plus longs jours de l'année... la nuit vient à minuit un quart. Oh ! (Il se promène en gesticulant avec colère, et fait tomber une boîte contenant les pièces d'un jeu d'échecs.)

JEAN, paraissant.

Monsieur m'a appelé ?...

Non, va-t'en !...

CHAMBLY, vivement

JEAN.

Je croyais que Monsieur m'appelait... à cause de la petite pièce de vingt francs que Monsieur me doit.

CHAMBLY, furieux.

Va-t'en !

JEAN.

Oh ! j'ai confiance !... Monsieur ne voudrait pas me faire du tort. (Il sort.)

CHAMBLY, à part.

Quelle humiliation.

CLOTILDE.

Qu'avez-vous donc ?

CHAMBLY.

Rien... ne faites pas attention... (Pendant ce qui précède, Clotilde est restée à droite près de la fenêtre. Elle semble épier avec inquiétude l'arrivée de son mari.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, ALBERT, un écrin à la main.

CLOTILDE, le voyant entrer.—A part.

Le voilà !

ALBERT.

Ma chère Clotilde... (Tendant l'écrin) je viens chercher mon pardon.

CLOTILDE, à part.

Il les a !

CHAMBLY, étonné.

Son pardon !...

CLOTILDE, à part.

Pauvre Albert... l'avoir trompé ainsi... oh ! je n'ose plus les prendre à présent.

ALBERT.

Tu m'en veux encore !... Ah ! si tu savais avec quelles peines je les ai eus.

CLOTILDE.

Comment ?

ALBERT.

Un monsieur les marchandait... Le fait est qu'ils sont délicieux... je ne sais pas comment j'ai pu te les refuser une minute... Ma foi, j'ai établi des enchères... et j'ai été victorieux... (Montrant les diamants à Chambly.) Mais regarde donc, Chambly quelles étincelles !...

CHAMBLY.

Tiens ! des diamants comme ceux de ma femme.

ALBERT.

Comme ceux que tu as offerts à ta femme !...

CHAMBLY.

Non... comme ceux que ma femme s'est offert.

ALBERT, à Clotilde.

Clotilde, je t'en supplie... (Clotilde prend l'écrin timidement.—Albert avec joie.)
Ah !

CLOTILDE, tendant la main à son mari.

Albert ! mon ami... oh ! je vais m'en parer à l'instant même... je veux sortir à ton bras ; je veux que l'on me trouve belle, je veux que tu sois fier de ta Clotilde...

ALBERT.

C'est cela ! Je ferme une lettre et je te rejoins. (Il s'assied à gauche du guéridon.)

CLOTILDE, en sortant.

C'est égal... c'est bien mal d'avoir menti !...

CHAMBLY, à part.

Il est en fonds... je vais lui emprunter de l'argent.

SCÈNE XI.

ALBERT, CHAMBLY, puis JEAN.

CHAMBLY, serrant la main d'Albert avec une grande expansion.

Ce cher Albert... cet excellent Albert !

ALBERT.

Tu sors ?

CHAMBLY.

Oui... (Ayant l'air de se fouiller.) Ah ! sapristi !...

ALBERT.

Qu'as-tu donc !

CHAMBLY.

J'ai oublié de prendre de l'argent... Tu n'aurais pas cinq louis sur toi ?...

ALBERT.

Si fait... les voilà !...

CHAMBLY, les prenant.

Je te rendrai cela ce soir.

ALBERT, riant.

Oh ! à ton aise...

CHAMBLY, à part.

Je le payerai le deux. (Haut, voyant Albert se lever.) Tu sors aussi ?

ALBERT.

Oui... je vais jeter cette lettre à la poste, pour être tout à ma femme.

Tourtereau, va...

CHAMBLY.

ALBERT, avec exaltation.

Ah !... mon ami... je suis le plus heureux des hommes, Clotilde est un ange, c'est un ange !... (Il sort radieux.)

CHAMBLY.

Madame Chambly aussi est un ange... un ange économe par exemple ! Cette fois, avec cinq louis en caisse et de la veine... je peux .. (Il jette ses cinq louis sur le guéridon comme s'il jouait.)

JEAN, paraissant.

Monsieur m'a appelé ?...

CHAMBLY, serrant son argent.

Non !... Tu veux ton argent, n'est-ce pas ?

JEAN.

Oh ! Monsieur... j'ai confiance.

CHAMBLY.

Allons, approche... Pasquin... Tiens... voilà vingt livres.

JEAN.

Ce n'est pas de la fausse monnaie, monsieur Chambly ? hi, hi, hi. (Il rit.)

CHAMBLY.

Eh mais !... je ne t'avais pas regardé, toi... cet air bête, ce sourire idiot... j'ai vu tout ça quelque part...

JEAN.

Oui, monsieur... j'ai eu l'honneur de servir monsieur au Café-Anglais...

CHAMBLY.

Je disais aussi... ce Labranche ne m'est pas étranger.

JEAN.

Oh ! j'ai bien reconnu Monsieur tout de suite... mais je ne savais pas le mariage de Monsieur... ça me déroutait.

CHAMBLY.

C'est vrai... j'ai oublié de t'adresser un faire part... j'ignorais ton adresse... Tu ne m'en veux pas ?...

JEAN.

Oh ! non Monsieur.

CHAMBLY.

Tant mieux... ça me fait bien plaisir... (à part.) Il est aussi bête qu'au café de Paris... les bords du Rhin ne l'ont pas changé.

JEAN.

Non, Monsieur, et Monsieur est heureux ?...

CHAMBLY.

Ah ça ! indiscret Frontin, est-ce que tu t'imagines que je vais te raconter les détails de ma vie intime ?... Rends-moi mes vingt francs ?... Non... garde-les... (à part.) Avec quatre louis et de la veine... on peut... je vais jouer d'inspiration... (haut.) Ah ! si madame Chambly me demande, tu lui diras que je suis allé admirer la nature...

Admirer quoi ?

JEAN.

CHAMBLY.

La nature. (Voyant paraître Delphine.) Diavolo ! ma femme ! (Il s'esquive sur la pointe du pied.)

SCÈNE XII.

JEAN, DELPHINE, puis CLOTILDE.

DELPHINE, entrant.

M. Chambly n'est pas là ?

JEAN.

Non, madame... il est allé admirer la nature. (A part.) Ah ! c'est une belle femme tout de même !... (Il pousse des soupirs.)

DELPHINE.

Hein ?

JEAN.

Admirer la nature. (Il sort.)

DELPHINE, voyant entrer Clotilde.

Eh bien ?...

CLOTILDE.

Que je t'embrasse d'abord...

DELPHINE, avec joie.

Tu as réussi ?...

CLOTILDE, montrant les diamants à ses oreilles.

Regarde !... (Albert paraît au fond.)

DELPHINE.

Ainsi, tu as bien pleuré ?...

CLOTILDE, baissant les yeux.

Le mieux que j'ai pu.

DELPHINE, riant.

Et il a été bien désolé, bien repentant... Ah ! ah ! ah ! les larmes... c'est un moyen vieux comme l'amour... et on y est toujours pris !... Ce pauvre Albert ! ah ! ah ! ah !

CLOTILDE.

C'est égal... c'est très mal...

DELPHINE.

Tu es une enfant... Va prendre tes gants, ton ombrelle... il faut que ces messieurs nous mènent dîner à la Restauration ; que tout Bade admire tes diamants et assiste à ton triomphe... c'est ta première victoire... mon élève !... Ah ! que je suis heureuse de t'avoir rencontrée... va vite, va vite... (Elles rentrent vivement chez elles, chacune d'un côté du théâtre.—Cette scène a été jouée très rapidement.)

SCÈNE XIII.

CHAMBLY, ALBERT.

ALBERT, avec colère et jetant son chapeau sur la table.

J'étais leur dupe !... ah ! c'est indigne. (Il s'assied.)

CHAMBLY, entrant très contrarié et jetant aussi son chapeau.

Oui, c'est indigne !

ALBERT.

Quoi ?

CHAMBLY.

Le double zéro... il est sorti !

ALBERT.

Eh bien ?

: CHAMBLY.

Mais tu ne comprends donc pas ? j'avais changé ma combinaison... j'avais mis sur le trente-six.

ALBERT.

Eh ! que m'importe ! (Il va s'asseoir à gauche du guéridon.) Moi qui avais la sottise d'être ému.

CHAMBLY.

Et moi, crois-tu donc que je ne suis pas ému... je n'ai plus le sou !... Je me disais : il ne sortira pas... (Albert se lève) Tu t'en vas ?

ALBERT.

Oui, je sors.... j'ai le sang à la tête... j'étouffe...

CHAMBLY.

Aurais-tu perdu aussi ?

ALBERT, soupirant.

Oui... j'ai perdu mon plus cher trésor...

CHAMBLY.

Sur quel numéro ?

ALBERT.

J'ai perdu la confiance, et à tout jamais.

CHAMBLY, qui ne comprend pas.

Bah ! la confiance renaît... avec une bonne martingale...

ALBERT, avec colère.

Ah çà !... as-tu juré de m'exaspérer... Mais tu ne comprends donc pas... que ta femme, la mienne... se sont liguées contre mon bonheur...

CHAMBLY.

Ah bah !

ALBERT.

Oui... jouer l'hypocrisie de la douleur pour obtenir... ce qu'on aurait eu sans cela... feindre des larmes...

CHAMBLY.

Ma femme a pleuré ?...

ALBERT.

Mais non... la mienne... Oui, en effet... ce moyen était bon... pleure, pleure, disait ta femme... et on ne te refusera rien.

CHAMBLY.

Tu dis ?...

ALBERT.

Rien... Tiens !... laisse-moi... j'ai la tête perdue !... (Il sort précipitamment.)

SCÈNE XIV.

CHAMBLY, seul.

Qu'est-ce qu'il me chante-là !... Pleure, pleure, a dit ma femme... et on ne te refusera rien... Voyons donc... au fait !... L'histoire nous raconte que Monaldeschi... Monaldeschi le lecteur ordinaire de la reine Christine, employait ce moyen avec succès... Elle l'a fait assassiner, c'est vrai, parce qu'il se négligeait sur les lectures... mais de son vivant, il pleurait et il obtenait des gratifications... Or, je ne vois pas pourquoi ce moyen lacrymatoire, qui a réussi en Suède, ne réussirait pas dans le grand duché de Bade... Voyons donc, voyons donc... (Apercevant sa femme.) Oh !... (Il s'assied près de la fenêtre.)

SCÈNE XV.

DELPHINE, CHAMBLY.

DELPHINE, entrant en toilette élégante, et boutonnant ses gants.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites-là... qu'est-ce que vous faites-là ?

CHAMBLY.

J'admiraïs la nature... un point de vue splendide... (A part.) Soyons d'abord mélancolique...

DELPHINE.

Ah !...

CHAMBLY.

Un moulin... noyé dans le soleil couchant... avec un âne sur le premier plan... ces choses-là font rêver !...

DELPHINE.

Vous ne savez ce que vous dites !...

CHAMBLY, à part, se levant.

Le mélancolique ne réussit pas.

DELPHINE.

Ah ! nous dinons... aujourd'hui à la Restauration... avec M. et Mme de Rieux...

CHAMBLY.

Très bien... Ah ! à propos... poulotte...

DELPHINE.

Poulotte est de trop...

CHAMBLY.

C'est juste ! (Reprenant.) Ah !... à propos, Delphine... je viens de recevoir une lettre de mon tailleur... Il me demande cinq cent francs comme à-compte.

DELPHINE.

Votre tailleur vous a écrit, ici, à Bade ?

CHAMBLY, avec aplomb.

Oui !

DELPHINE.

Montrez-moi la lettre ?

CHAMBLY, après avoir fait semblant de chercher ; jouant l'indifférence.

Tiens... est-ce bizarre... je l'ai brûlée... j'ai allumé un cigare avec !...

DELPHINE.

Vous ne fumez pas...

CHAMBLY.

Ça... c'est vrai... je ne fume pas... mais j'ai rencontré un Monsieur... qui sortait de jouer... Il fumait... c'est-à-dire il voulait fumer... alors la lettre du tailleur lui a servi pour allumer sa cigarette...

DELPHINE.

Vous disiez un cigare ?

CHAMBLY.

Ette... ette... j'ai laissé tomber la finale !

DELPHINE.

Allons donc ! ce Monsieur avait besoin de votre lettre et de votre secours ? Il ne pouvait pas allumer son tabac lui-même ?

CHAMBLY.

C'est un vieux... militaire badois... qui a eu les deux bras emportés par un boulet de canon..... (Jean entre pour apporter les journaux, et écoute.)

DELPHINE.

Vous n'êtes pas fort, monsieur Chambly, vos petites recettes... pour avoir de l'argent... témoignent d'une imagination bien pauvre...

CHAMBLY.

Delphine !

DELPHINE.

Mais comme je vois avec chagrin que vous devenez passionné pour le jeu... vous n'aurez pas un sou. (Elle va s'asseoir sur un divan à gauche.)

CHAMBLY.

C'est bien ! (Il tire un mouchoir de sa poche,) Ah ! je suis bien malheureux !.. (il s'assied à droite du guéridon et éclate en sanglots.)

DELPHINE.

Plait-il ?

CHAMBLY, continuant d'une voix entrecoupée par ses sanglots.

Oh ! je le vois bien... on ne m'aime pas... j'ai été sacrifié.

DELPHINE.

Qu'est-ce qui vous prend ?

CHAMBLY, simulant le plus profond désespoir.

O ma mère !... ô ma mère ! (Jean tire son mouchoir.)

DELPHINE, éclatant de rire.

Ah ! ah ! ah !

CHAMBLY.

Hein ?

DELPHINE.

Ah ! ah ! que vous êtes drôle !... quand vous pleurez.

CHAMBLY.

Je suis drôle !

JEAN, très-ému, près de la fenêtre.

Heigne... (Il fond en larmes.)

CHAMBLY, se retournant.

Qu'est-ce c'est que ça ?

DELPHINE

Vous avez attendri le domestique. Ah ! ah ! (Elle rit)

JEAN, s'avançant.

Ah ! Monsieur, vous pleurez si bien... que .. heigne ! (Il sanglotte.)

DELPHINE, riant.

Ah ! ah !

CHAMBLY, à lui-même.

Comment ! je cherche à émuoir ma femme, et je n'émeus que des garçons restaurateurs... c'est humiliant !

JEAN, bas à Chambly.

Monsieur, je ne suis pas riche... mais voilà soixante francs... Monsieur, les rendra quand il pourra... j'ai confiance !

CHAMBLY.

Veux-tu bien me laisser tranquille !... (Jean remonte.)

DELPHINE, se levant.

Voici Clotilde... j'aime à croire que vous allez un peu rentrer vos larmes.

CHAMBLY, à part, se levant.

Je n'ai pas eu de succès !... Il paraît que je ne sais pas pleurer. Il faudra que j'apprenne.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, CLOTILDE, en toilette.

Eh bien ! partons-nous ?

CLOTILDE.

Nous sommes prêts.

DELPHINE

Albert n'est pas là ?...

CLOTILDE, cherchant.

JEAN, s'approchant et pleurant encore.

Monsieur de Rieux ?... Je dois dire à Madame qu'il se promène devant la grande allée de peupliers...

CLOTILDE.

Nous allons le prendre en sortant... Qu'avez-vous, mon ami ?

JEAN.

Ne faites pas attention, Madame... Permettez, Madame... que mon patron... m'a même chargé pour Madame... Où ai-je donc mis..? (Il se fouille.) Ah ! voilà !...

CLOTILDE.

Une lettre.... Qu'est-ce que ça veut dire ?

JEAN.

Ne sais, Madame, ne sais... mais le patron dit qu'il y va de la vie de monsieur de Rieux...

TOUS.

Mon Dieu !

CLOTILDE.

De la vie d'Albert... vite... (Elle ouvre la lettre.) Ciel !... (Elle lit avec la plus grande émotion.) Il est perdu !

CHAMBLY.

Perdu !...

DELPHINE, prenant la lettre.

Voyons !... (Elle lit.) "Madame, hier au soir, dans la salle de jeu, monsieur votre mari a pris la défense d'un compatriote, dont se moquaient trois jeunes officiers.

CHAMBLY.

Mais, c'était moi !

DELPHINE, continuant.

"M. de Rieux leur a dit de telles paroles, que ces messieurs, bien qu'ils aient eu les premiers torts, attendent votre mari pour lui demander raison par les armes ; mais avec trois adversaires sera-t-il trois fois heureux ?... Empêchez-le donc d'entrer dans le salon de jeu, car s'il y entre il est perdu."

CHAMBLY.

Sapristi !...

DELPHINE, à Chambly.

Mais vous, Monsieur, qui êtes cause de tout, vous restez là !... mais courez donc !..

CHAMBLY, très pâle.

Je vais voir ces messieurs, j'arrangerai l'affaire.

CLOTILDE.

Où, n'est-ce pas, monsieur Chambly, vous êtes bon !

DELPHINE.

Allez donc ! vous devriez déjà être bien loin.

CHAMBLY.

Soyez tranquille !... soyez tranquille... (A part) Sapristi !... (Il sort suivi de Jean.)

SCÈNE XVII.

CLOTILDE, DELPHINE, puis ALBERT.

CLOTILDE.

Delphine... pendant que ton mari va voir ces officiers... je vais aller me jeter dans les bras d'Albert... je le supplierai de ne pas se battre...

DELPHINE

Y penses-tu ! Il faut au contraire lui cacher ce qui se passe, et faire tout au monde... pour qu'il n'entre pas aujourd'hui dans les salons... demain... matin... vous partirez... et...

CLOTILDE.

C'est cela... tu as raison... Oh !... c'est lui !...

ALBERT, froidement.

Qu'avez-vous donc, Clotilde, cette émotion ?..

DELPHINE, bas à Clotilde.

Il ne sait rien... tais-toi et empêche-le de sortir...

ALBERT.

Vous ne répondez pas !..

CLOTILDE.

Je n'ai rien, mon ami...

ALBERT.

Vous êtes prêtes à sortir, mesdames ?... (Il passe devant les deux damès qui remontent un peu.)

CLOTILDE, ôtant son chapeau et s'asseyant sur le divan.

Non !... nous ne sortons plus...

ALBERT.

A votre aise... (Cherchant.) Chambly n'est pas là ?

DELPHINE.

Il va rentrer dans une seconde... Mais asseyez-vous donc, monsieur de Rieux... (Elle le fait passer. Il pose son chapeau sur le guéridon et va prendre la chaise qui est à gauche.) Là... entre nous deux... (Elle le fait asseoir sur le divan et s'assied à gauche du guéridon.)

ALBERT.

Merci bien l...

DELPHINE.

Nous causions chiffons, romans... Clotilde et moi...

ALBERT.

Ah l...

DELPHINE.

Clotilde préfère... Balzac.

CLOTILDE.

Et Delphine, Georges Sand.... qu'en penses-tu?....

ALBERT.

Moi, je pense que tous les romans se ressemblent : il y a toujours une héroïne malheureuse qui pleure.... et un homme assez sot pour se laisser prendre à ses larmes.... n'est-ce pas, Clotilde ?

DELPHINE.

Eh ! mon cher monsieur de Rieux.... vous nous lancez cette phrase... d'un air....

ALBERT.

C'est vrai l... j'ai tort.... Mais, dites-moi.... nous dîmons à la Restauration. (Regardant sa montre.) Il n'est que cinq heures ; j'ai une heure devant moi... (Il veut se lever.)

CLOTILDE, le retenant.

Tu sors ?...

ALBERT.

Oui....

CLOTILDE.

Oh l... ne sors pas....

ALBERT.

Pourquoi ?...

DELPHINE, se levant.

Pourquoi ? (Montrant la fenêtre.) Mais voilà pourquoi... Ne voyez-vous pas ce gros nuage noir. C'est un orage épouvantable qui va éclater...

ALBERT.

Tant mieux ! Rien n'est beau comme un orage dans la montagne, je vais rejoindre Chambly. (Il se lève et va pour sortir.)

CLOTILDE.

Albert !

ALBERT.

Vous m'appellez ?

CLOTILDE.

Albert... je t'en conjure... je t'en prie... reste là... près de moi.

ALBERT, se rapprochant.

Mais en vérité... je ne conçois rien à ta prière... vous causez romans et chiffons, m'a dit madame... moi, je rejoins mon ami Chambly, et le ramène ici dans une heure... Tout cela est bien simple, bien naturel.

CLOTILDE, se levant.

Albert ! si vous m'aimez... vous resterez ici...

ALBERT.

Je ne m'explique pas cette insistance...

CLOTILDE.

C'est un caprice...

ALBERT.

Permettez-moi de ne pas y satisfaire.

CLOTILDE, le retenant.

Albert... je t'en supplie.

DELPHINE, à Albert.

Mais ne voyez-vous donc pas qu'elle pleure !

ALBERT, se dégageant de Clotilde.

Ah !... encore des larmes ! voulez-vous donc changer déjà vos diamants ?

CLOTILDE.

Oh ! (Elle retombe sur le divan et cache son visage dans ses mains.)

ALBERT, à Delphine.

Votre élève... a fait des progrès, n'est ce pas, madame ? Par malheur, vous avez chanté trop haut votre victoire, et j'ai entendu là... tout à l'heure...

CLOTILDE, cachant sa figure et tombant sur un canapé.

Il ne me croit plus !...

ALBERT.

Non, je ne vous crois plus... car vous m'avez menti... Vous saviez toute ma confiance en vous, vous saviez que vos larmes retomberaient sur mon cœur... et vous avez eu recours aux pleurs de comédie, et après... après, vous avez ri de moi ! Que vous importait ! la comédie avait réussi... puisque là, à deux genoux... je vous demandais pardon de vous avoir fait pleurer. La comédie avait réussi... vous aviez vos diamants.

CLOTILDE.

Ah !... (Elle ôte vivement ses boutons d'oreilles.)

ALBERT, avec une grande émotion.

Votre triomphe était bien facile, Clotilde... Mais maintenant je suis calme... maintenant je sais que vos désespoirs sont factices, que vos larmes sont de commande... Non... je ne crois plus à tout cela, et c'est votre punition, Clotilde : la douleur est sacrée... c'est une épreuve que Dieu donne à la vie... on n'a pas le droit de parodier la douleur !... on n'a pas le droit de jouer avec les larmes !... Adieu !... (Il va pour sortir.)

CLOTILDE, s'élançant sur lui.

Tu ne t'en iras pas... je ne le veux pas... Tiens !... je ne pleure plus... oui... tu as raison... mes larmes sont mensongères... mais mon sourire... crois-tu à mon sourire ?... tiens, je ris...

ALBERT, la regardant fixement.

Mais cette émotion... qu'y a-t-il ?

DELPHINE.

Eh bien, lisez ! (Elle lui donne la lettre.)

ALBERT.

Cette lettre ?...

CLOTILDE.

Non... non !..

ALBERT.

Je veux la voir !...

DELPHINE.

Lisez !

ALBERT, après avoir lu.

Qu'ai-je lu ?

CLOTILDE, pleurant et lui tendant les bras.

Albert !...

ALBERT, allant à elle.

Elles sont vraies !... tu trembles pour moi... c'est pour moi que tu pleures... Bonne et chère Clotilde... mais sois sans crainte ; aimé de toi, je veux vivre... je veux vivre... (Se dégageant de ses bras.) Laisse-moi.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, CHAMBLY, JEAN.

CHAMBLY, d'un air sombre.

Trop tard ! (Il a des épées sous le bras et tient en ses mains des boîtes de pistolets qu'il dépose en entrant ; il est suivi de Jean.)

ALBERT.

Chambly !

DELPHINE ET CLOTILDE, avec joie.

M. Chambly !

CHAMBLY.

Je suis allé trouver ces trois messieurs ; je leur ai donné toutes sortes d'explications, avec cet esprit conciliateur et pacifique que tu me connais... ils n'ont rien voulu entendre ; il est vrai qu'ils parlaient allemand et moi français.

ALBERT, cherchant à l'entraîner,

Alors, viens donc ?..

CHAMBLY.

Attends donc !... Quand j'ai vu ça, je me suis dit : "Voilà sept ans que je casse des fleurets chez Grisier... je dois être fort... Voyons donc si ce professeur me vole mon argent." D'un autre côté, c'était pour moi que tu avais cette maudite querelle... Ma foi... tout bien considéré et mes trois gaillards ne voulant pas arranger l'affaire, je n'ai pas voulu l'arranger non plus... Jean a consenti à me servir de témoin, et nous sommes allés sur le pré !... Ah !... ça fait quelque chose, une première affaire !... avec trois hommes... C'est égal, ils ne sont pas forts, en Allemagne !... on est plus malin que ça chez Grisier. J'en ai blessé un... et les deux autres ont écouté mes explications pacifiques. (Déclamant.)

Et le combat finit, faute de combattants !...

ALBERT.

Comment ?... tu t'es battu ?

CHAMBLY.

Parfaitement... Des jeunes gens charmants, très-spirituels... en allemand... Oh !... je l'ai égratigné seulement...

JEAN, avec admiration.

Oh ! comme Monsieur fait bien les dégagements !...

CHAMBLY, avec importance.

Tu comprends... je n'ai pas voulu abuser de ma force... Ils nous invitent à déjeuner dans huit jours.

CLOTILDE.

Ah ! que je suis heureuse !... (A Albert.) Tu oublies ?... tu pardonnes ?... (Albert la serre dans ses bras. Ils remontent vers le divan.)

DELPHINE, avec un grand étonnement.

Comment !... monsieur Chambly, vous avez du courage ?...

CHAMBLY, simplement.

Il paraît !...

DELPHINE.

Savez-vous que c'est très-beau, ce que vous venez de faire là ?... vous battre avec trois officiers !

CHAMBLY.

Oh ! il n'y a que le premier pas qui coûte !

DELPHINE.

Mais non, je vous admire, et vous pouvez me demander tout ce que vous voudrez.

CHAMBLY.

Vrai ? Alors j'ai mon moyen tout trouvé... Chaque fois que j'aurai besoin d'argent, je tuerai un homme,

DELPHINE.

Vous battre encore ! mais je ne le veux pas !... Tenez...

CHAMBLY.

La clef du secrétaire !... Ah ça ! dis-moi donc, Delphine... Pourquoi les femmes obtiennent-elles tout en pleurant, et les hommes rien ?

DELPHINE.

Parce que les femmes sont jolies même quand elles pleurent... et que les hommes...

CHAMBLY.

Sont vilains. (Montrant Jean.) Le fait est qu'il était bien la... Allons dîner.

FIN.

—:0:—

UN PÈLERINAGE

A l'heure où le soleil, déjà apparu à l'horizon, prend sa course au milieu de cette voute immense qui entoure le globe terrestre, la cloche nous arracha brusquement au sommeil pour nous faire éprouver une joie dont nous n'avions pas jusque-là goûté les douceurs. Cette journée qui commençait devait compter parmi les plus mémorables de notre séjour au collège.

Nous allions partir pour faire un pèlerinage à la Très Ste Vierge et nous éprouvions tous une de ces émotions délicieuses qui nous faisaient désirer ardemment l'heure du départ.

Tous s'étaient fait un pieux devoir de se purifier par une sincère confession ; tous brûlaient de donner à la Mère de Dieu un nouveau gage de son amour. Nous partons, joyeux d'offrir à Marie cette première démarche de la journée.

Le temps était superbe : le beau soleil de mai montait majestueusement dans un ciel sans nuage pendant que les petits oiseaux voltigeant sur le bord de la route et sur les voyants massifs de fleurs, chantant le gai retour du printemps. Un air frais nous caressait la figure et nous apportait les parfums embaumés des arbustes nouvellement fleuris.

Enfin, nous arrivons ; nous prenons place dans la nef de cette modeste mais admirable chapelle.

Un tendre petit oiseau, égaré sans doute, pénétra avec nous dans le lieu saint, se percha sur le haut des fenêtres, sur les lustres, partout, voltigeant, sautillant de place en place, et fit entendre les notes suaves de son doux chant qui était devenu triste depuis son emprisonnement.

Tous nous nous réjouîmes à la vue de ce bon augure ; il nous sembla voir en lui un messager des célestes demeures, un envoyé de la reine des cieux pour nous dire qu'elle acceptait nos prières.

La messe commença aussitôt et les élèves qui avaient préparé du chant se firent entendre à tour de rôle : heureux de redire dans ces odes sacrées de la liturgie, les beautés et les bienfaits sans nombre de la Vierge Immaculée.

Le bon curé de la paroisse, le Rév. M. X..., donna un sermon qui fut très goûté. L'onction touchante de la parole sacrée pénétra nos cœurs et nous excita à l'amour du divin agneau que nous allions recevoir.

Enfin, nous vîmes arriver le moment le plus heureux de notre petit voyage : toute la congrégation s'approcha de la table sainte, tous furent à l'auguste banquet pour terminer ce pèlerinage qui avait été le voeu le plus cher à nos cœurs.

Après la messe, on nous fit monter à l'étage supérieur, où une table chargée de rafraîchissements nous attendait.

La prévoyance de ce bon M. X... y avait placé toutes sortes de bonbons, des fruits et enfin du lait, du bon lait. Inutile de dire que nous fîmes honneur à sa table, d'autant plus qu'il nous avait fait promettre de ne rien laisser.

Alors parut M. X... qui fut reçu par des applaudissements sincères, je puis le dire ; nous lui chantâmes quelques vers et nous revînmes au collège enchantés, heureux de notre promenade matinale.

J. H. DAIGNAULT.

St-Félix, P.O., Man., 1er Octobre, 1897.

—:O:—

LE MARI DE LA FILLE DU ROI

—:O:—

Pour épouser la fill' du roi,
Ils étaient deux, ils étaient trois.

Le premier dit : " Je suis très laid,
Mais j'ai de l'or plein mes palais,
Du bel or jaune,
De l'or plus blond que tes cheveux,
De l'or vert plus clair que tes yeux :
Je te le donne ! "

Le deuxième dit : " Je suis vieux,
Mais, je suis seul maître, après Dieu,
De ma couronne,
J'ai pour devise mon bon droit ;
Je suis un prince, presque un roi ;
Je te la donne ! "

Le troisième dit : " Je n'ai rien ;
L'amour a mangé tout mon bien.
Quêteur d'aumône,
Mon cœur est las, jamais blasé.
Et ma jeunesse a des baisers :
Je te les donne ! "

Riches et forts ils étaient deux,
Mais son cœur a choisi le gueux
Sans sou ni maille.
Deux achetaient ; un seul aima ;
De par l'amour le troisième a
Gagné bataille !

Pour épouser la fill' du roi,
Ils étaient deux, ils étaient trois.

RENÉ LE CLERC.

AVIS

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE paraît tous les mois. Chaque numéro contient un beau roman complet.

Prix de l'abonnement par An. - - \$1.00.

Pour s'abonner on n'a qu'à écrire son nom et adresse sur le coupon ci-dessous, dans les espaces ménagés à cet effet, et, après l'avoir découpé, l'envoyer accompagné de la somme d'une piastre à l'adresse indiquée.

COUPON D'ABONNEMENT.

MM. LEPROHON & LEPROHON, Editeurs,
1629, rue Notre-Dame, Montréal, Can.

MESSIEURS,

Je, soussigné, déclare m'abonner à "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE"
pour un an, à dater du numéro du mois de.....189 .
Je vous envoie ci-inclus la somme d'une piastre.

Nom... ..

Rue et numéro.....

Ville.....

N. B.—Ecrivez votre nom et adresse aussi lisiblement que possible.

AVIS DES EDITEURS

Afin de faire connaître notre publication populaire nous inscrirons pour trois mois d'abonnement toute personne qui découpera le coupon ci-dessous et nous le remettra avec 25 cts.

COUPON D'ABONNEMENT D'ESSAI

MM. LEPROHON & LEPROHON,
1629, rue Notre-Dame, Montréal, Can.

Messieurs,

Ci-inclus je vous envoie 25 cts, veuillez inscrire mon nom pour un abonnement de trois mois, selon votre avis ci-dessus.

Commençant avec le numéro du Mois.....189

Nom.....

Adresse.....

Place.....

LIVRES OFFERTS

- 1 Amours de Thérèse.
- 2 Amoureux de la Préfète.
- 3 Martyr de l'Amour.
- 4 La Roche qui pleure.
- 5 Le Remords d'un Faussaire.
- 6 Rêves Dorés
- 7 Drame de l'hôtel Woronzoff.
- 8 Les fiançailles de Lorette.
- 10 Le coureur de dot.
- 12 Roman d'une jeune fille pauvre.
- 13 Le roman d'un crime.
- 14 Trahison vaincue par l'amour.
- 15 La vengeance du fiancé.
- 17 Les deux Jeanne.
- 18 Misérable faussaire.
- 19 Le martyr d'une mère.
- 20 La charmeuse.
- 21 Le vengeur
- 22 Mèche d'or.
- 23 Le secret des orphelins
- 24 Mystère d'un puits.
- 25 Un drame à Trouville.
- 26 La belle hôtesse.
- 27 Fille du révolutionnaire.
- 28 Roi de Paris.
- 29 Incendiaire.
- 30 Le boulet d'or.
- 81 Haine de village.
- 82 La gouvernante.
- 33 Tigresse des Palmiers.
- 34 La maison close.
- 35 La veuve ambitieuse.
- 36 La belle Tiennette.
- 37 Le poison mystérieux.
- 38 Le sacrifice de Simone.
- 39 Roman d'un enfant trouvé.
- 40 Sonia.
- 41 Le charlatan.
- 42 Le bracelet de corail.
- 43 L'héritage de Jean Séguin.
- 44 Le crime de l'alcôve.

COUPON DE PRIME

A Nos Lecteurs,

Détachez ce coupon et remettez-le avec 25 cts pour 3 volumes au choix parmi les livres nommés sur la liste, ou 13 pour \$1, au bureau de

LEPROHON & LEPROHON,

LIBRAIRES-EDITEURS,

1629, Rue Notre-Dame, - MONTREAL, Can.

et vous recevrez promptement les numéros demandés, franco par la poste. Ecrivez vos nom et adresse très lisiblement, et désignez les ouvrages désirés par numéro seulement.

Nom.....

Adresse.....

Ouvrages désirés, Nos.....

LIVRES A 15 CENTS

LIVRES OFFERTS

- 1 Le roi des voleurs
- 2 Mon oncle et mon curé.
- 8 Dr Rameau.
- 4 Jeanne de Mercœur.
- 5 Toujours à toi.
- 6 Une rencontre.
- 7 L'épouse enchaînée.
- 8 Prima Vera.
- 9 Roman d'un jeune homme etc.
- 10 Le million du père Raclot.
- 11 Un crime mystérieux,
- 12 L'affaire Demers. :
- 13 Plaidoyer Desmarais, affaire Demers.
- 14 Femme du fusillé.
- 15 Le péché de Madeleine.
- 16 Ma belle-mère.

COUPON DE PRIME

A Nos Lecteurs,

Détachez ce coupon et remettez-le avec 25 cts pour 2 volumes au choix parmi les livres nommés sur la liste, ou 9 pour \$1, au bureau de

LEPROHON & LEPROHON,

LIBRAIRES-EDITEURS,

1629, Rue Notre-Dame, - MONTREAL, Can.

et vous recevrez promptement les numéros de franco par la poste. Ecrivez vos nom et adresse très lisiblement, et désignez les ouvrages désirés par numéro seulement.

Nom.....

Adresse.....

Ouvrages désirés, Nos.....



CATARRHE NAZOL

Cette admirable préparation, formulée par
en peu de temps le

**Rhume de Cerveau, le Catarrhe de
Affections du Nez et de la Gorge**

Dans notre climat, au moins huit personnes sur dix
moins du rhume de cerveau, qui, quand il est négligé, se trans-
forme en rhume nasal et autres maladies de la gorge et des poumons.

Le Catarrhe est une maladie des plus désagréables et des plus
dangereuses, il cause des maux de tête, perte du goût et de l'odorat, sensation de
brûleur dans les oreilles, bourdonnements, surdité partielle, et très souvent en-
gendre la Consommation. La statistique prouve que des milliers de personnes
qui meurent chaque année de consommation, au moins une moitié ont contracté
cette terrible maladie en négligeant un simple rhume de cerveau. Dans tous
les cas, même quand un rhume de cerveau n'engendre pas le catarrhe ou la
consommation, il rend la vie insupportable et finit souvent par causer cette
dégoûtante maladie connue sous le nom de Punaisie (odeur infecte du nez).

LE NAZOL soulage instantanément et guérit toujours.

— PREPARE PAR —

J. E. W. LECOURS, Pharmacien

Coin des Rues Craig et Bonsecours, MONTREAL.

Envoyé par le retour de la malle sur réception de 25c. en timbres.

A. SCOTT & CIE
HORLOGERS & BIJOUTIER

1513 Rue

B. 201

pour le BEAU SEXE !

par les POUDRES ORIENTALES, les seules qui
trois mois et sans nuire à la santé, le développe-
ent des formes de la poitrine chez les femmes.

Boîte, avec Notice, \$1.00

Six Boîtes, \$5.00.

En vente dans toutes les pharmacies de première
classe. Dépôt général de la puissance :

A. BERNARD

1882 RUE STE-CATHERINE MONTREAL.

TELEPHONE BELL 6513

.....TELEPHONE BELL 6513

VIENT DE PARAITRE

Le Superbe Feuilleton du Célèbre Auteur

FORTUNÉ DU BOISGOBEY

RENONCÉMENT